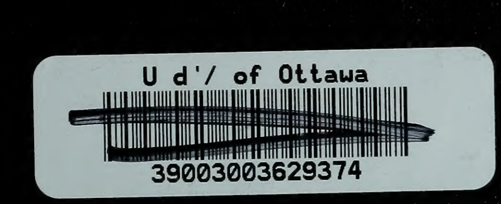

U d'/ of Ottawa
39003003629374

M. Savard. o.L.1

MON NAUFRAGE.





MADÈRE (P. 10).

5-6



Mon Naufrage

ET MES

TRISTES AVENTURES

DANS LES

DÉSERTS DE L'AFRIQUE.

Récit personnel et authentique
de CH. COCHELET.



LILLE
(Nord)
LIBRAIRIE SAINT-CHARLES.

GRAMMONT
(Belgique)
ŒUVRE DE ST-CHARLES.





Mon naufrage.

CHAPITRE Ier.

Départ de la SOPHIE pour le Brésil. — Incertitude de la route. — On aperçoit la terre. — Symptômes de tempête. — Notre navire échoue sur la côte du Sahara. — Apparition d'une bande de sauvages. — Débarquement des hommes de l'équipage. — Combat contre les indigènes. — Sept matelots se réfugient sur le navire et gagnent la pleine mer. — Six naufragés restent au pouvoir des sauvages.



LE 14 mai 1819 est une date bien solennelle dans mon existence. Ce jour-là, je quittais l'Europe pour aller tenter au Brésil des spéculations dont j'espérais la fortune.

A bord du brick français la *Sophie*, qui devait m'emporter vers l'Amérique, il y avait, outre le capitaine M. Scheult, le second, M. Souza ; M. Chalumeau, lieutenant ; sept hommes d'équipage et trois

passagers : M. Mexia, M. Dasilva et moi ; en tout treize personnes.

Nous appareillâmes au lever du soleil et sortîmes de la rade de Paimbœuf par un temps magnifique.

Une mer fort belle nous permit de passer, sans encombres, les parages souvent dangereux du golfe de Gascogne ; un temps assez favorable nous porta, en peu de jours, à la latitude de Madère. Le capitaine aurait désiré en prendre connaissance, afin de s'assurer de son point de longitude ; mais depuis notre départ, le vent ayant soufflé, presque continuellement, de l'ouest, il fut par suite toujours maîtrisé et obligé, contre son intention, de passer à l'est de cette île, à une distance qui ne lui permit pas de l'apercevoir. Il espérait être plus heureux en reconnaissant les Canaries ; mais nous trouvant arrivés le 27 à leur hauteur, et la latitude étant bien observée, nos yeux se portèrent en vain sur l'horizon, pour découvrir les terres qui devaient fixer l'incertitude de notre position.

Le 28, et une partie de la journée du 29, la mer fut constamment houleuse, et comme le vent était très faible, nous n'avançâmes guère ; nos recherches pour apercevoir la terre demeurèrent inutiles. Cependant une inquiétude générale commençait à se manifester, malgré l'opinion du capitaine Scheult et des deux autres officiers, qui, suivant leurs calculs, croyaient se trouver dans une route qui nous mettait au vent de la grande Canarie. Enfin, le 29 au soir, quelques moments après le coucher du soleil, un matelot, que l'on avait mis en observation sur le mât de misaine, cria : Terre ! En effet, nous l'aperçûmes bientôt à environ huit lieues à l'est et cette terre, — qui se dessinait parfaitement sur un horizon alors entièrement dégagé de nuages, — examinée avec attention, nous parut être l'île de Lancerotte ; son aspect répondait bien à celui que présentent les cartes.

Cette reconnaissance ne m'ôta pas toutefois l'inquiétude que je commençais à concevoir sur la direction que nous avions prise, et qui allait, au milieu de la nuit, nous aventurer dans les îles Canaries. Il eût été prudent, à mon avis, de virer de bord : le reproche de ne l'avoir pas fait est peut-être le seul qu'on pourrait adresser au capitaine, si la conviction où il était, d'après ses observations, que la terre aperçue était Lancerotte, ne lui eût pas fait regarder cette manœuvre comme retardant inutilement sa marche.

Cette nuit, qui devait se terminer par la plus horrible catastrophe, me parut d'une longueur mortelle.

Plusieurs fois, lorsque le capitaine venait, un compas à la main, consulter ses cartes à la lueur de notre lampe, je fus sur le point de le supplier de permettre que l'on virât de bord jusqu'au jour : je fus toujours retenu par un sentiment d'amour-propre qui m'empêcha de témoigner une frayeur à laquelle d'autres pouvaient bien n'être pas accessibles.

Il était déjà trois heures quarante minutes du matin ; la lune venait de se coucher : une heure plus tard le jour éclairait notre position. La mer, qui jusqu'alors avait toujours été belle et souvent calme, commençait à s'agiter sous l'influence d'un fort grain du nord qui soufflait sur nous. Tout à coup un terrible coup de talon se fait sentir : nous touchons sur des rochers avec un fracas épouvantable ! M. Mexia me crie : « Nous sommes perdus ! » Je m'élance aussitôt hors de ma cabine, et nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre en nous exhortant à la résignation. Combien cependant il était difficile d'en avoir dans une circonstance aussi affreuse, où il ne nous restait aucun espoir ! Je suis bientôt sur le pont ; au milieu de la consternation et du tumulte, ce cri souvent répété s'y fait entendre : « Serrez les voiles ! la chaloupe à la mer ! » Je demande au capitaine éperdu ce qu'il

pense de ce terrible événement. « Que puis-je vous dire ? me répond-il, je ne sais pas plus que vous où nous sommes ; je ne vois rien. » Cependant le navire, poussé avec impétuosité par le vent, courait sur un haut-fond plat, et éprouvait, chaque fois qu'il touchait, une secousse affreuse qui ébranlait la mâture. La brume épaisse qui nous entourait se confondait avec la terre ; un faible crépuscule nous permettait déjà de l'apercevoir, mais on ne pouvait pas encore la distinguer entièrement. Il semblait qu'entouré partout de rochers, que figuraient les nuages, le navire devait se briser dans une espèce de golfe dont ils offraient l'apparence à nos yeux. Enfin, ayant touché de toutes parts, il s'arrêta, et n'eut bientôt plus d'autre mouvement que celui qu'il recevait encore d'une mer agitée.

A l'instant les voiles sont serrées, et, avec des efforts inouïs, nous parvenons à mettre la chaloupe à la mer. Une ancre et son câble sont aussitôt embarqués et portés à une grande distance dans le nord-ouest ; mais tous nos efforts sont vains : notre malheur est irréparable, et le jour qui vient de paraître nous révèle bientôt toute l'horreur de notre position. Ce n'est pas sur les îles au milieu desquelles nous croyions être, que notre fatale destinée nous a jetés : une plage de sable sans bornes se présente à notre vue ! c'est sur le continent, sur l'Afrique, sur une côte inhospitalière et barbare, qui a toujours été la terreur des marins.

Il serait difficile de peindre la douleur qui s'empara de chacun de nous. Quel sort nous attend dans cette région détestée ? Notre malheureux navire, battu par une mer qui grossit progressivement, peut s'entr'ouvrir à chaque instant. Il faut donc prendre promptement un parti. Les yeux fixés tristement sur l'océan de sable, qui devient notre seul refuge contre la mort dont nous sommes menacés à chaque pas,

nous cherchons à découvrir quelques signes de végétation, quelques indices d'habitation humaine : rien ne se présente d'abord à notre vue que le spectacle d'une horrible solitude.

Nous supposions qu'une terre aussi ingrate ne pouvait être habitée ; tout à coup, après une heure d'examen inutile, nous découvrons dans le lointain un point noir qui se meut. Le contraste de sa couleur avec la blancheur du sol, nous le fait peu après distinguer davantage ; bientôt plus de doute : c'est un nègre ! au moins à la distance où nous sommes de lui, cet être nous paraît tel. Au bout de quelques minutes nous voyons effectivement un homme qui arrive en courant sur le rivage, et nous fait des signes répétés ; il paraît nous engager à aborder. J'avais, ainsi que mes compagnons, désiré d'apercevoir quelques habitants, dans l'espoir que peut-être ils prendraient pitié de notre infortune ; mais l'aspect du premier n'était pas propre à nous rassurer. A sa vue, plusieurs d'entre nous témoignèrent de nouvelles inquiétudes ; chacun ne put s'empêcher de les partager, quoique nous connussions sur quel point de la côte nous avions fait naufrage et que diverses notions géographiques nous apprissent que nous n'étions pas jetés tout à fait dans les pays de l'Afrique les plus redoutés pour la férocité de leurs habitants.

D'après la hauteur prise la veille, nous devions nous trouver au-dessous du 27e degré de latitude, c'est-à-dire un peu au nord du cap Bojador. La direction de la côte levait les doutes que nous aurions pu avoir sur notre position. Mais dans ces cruels moments nous ne pouvions pas avoir le calme avec lequel un géographe se livre à des recherches dans son cabinet ; nous devions naturellement concevoir des inquiétudes qui, à bien des égards, n'étaient que trop fondées. Elles ne diminuèrent pas, lorsque peu d'instants après l'apparition de l'être hideux qui gambadait toujours sur le rivage, sans doute

en signe de contentement de la proie qu'il avait en perspective, nous vîmes plusieurs sauvages de la même espèce, descendre des monticules de sable voisins, et venir se joindre à lui avec leurs femmes et leurs enfants.

Il fallut cependant se résoudre à aller faire de plus près connaissance avec des hommes dont l'aspect n'était pas du tout rassurant. M. Eugène Chalumeau, lieutenant du navire, s'offrit le premier pour tenter l'aventure. Il se disposa à partir avec la chaloupe, que nous avions toujours tenue à une grande distance du bord, dans la crainte que, poussée par la force des lames qui se succédaient sans interruption, et venaient déferler sur le navire avec une violence extrême, elle ne se brisât contre ses flancs. Le capitaine désigna trois matelots pour s'embarquer avec cet officier dans la chaloupe, que nous eûmes soin d'attacher fortement avec la haussière, de manière à pouvoir la tirer à nous au premier signal qu'il devait nous faire, s'il apercevait les moindres démonstrations hostiles. Il fut convenu qu'il se tiendrait, autant que l'agitation de la mer le lui permettrait, à une certaine distance du rivage, et qu'il n'aborderait que lorsqu'il croirait reconnaître des intentions pacifiques de la part du groupe de sauvages qui, par des gestes et des hurlements, témoignaient leur impatience de nous voir arriver.

Pour se défendre d'une première surprise, M. Chalumeau prit une paire de petites espingoles, chargées presque jusqu'à la bouche avec du plomb de chasse et des chevrotines. Il les cacha sous ses habits, afin de n'inspirer aucune inquiétude. Ces armes, qui m'appartenaient ainsi qu'un fusil à deux coups, étaient, avec un autre mauvais fusil et deux paires de pistolets, les seules qui fussent visibles à bord du bâtiment. Après le naufrage, nous avions demandé au capitaine s'il y en avait d'autres : dans un premier moment d'abattement bien natu-

rel, il oublia que sa cargaison en contenait plusieurs caisses de toute espèce, et nous répondit négativement. Heureux oubli ! nous pûmes nous en plaindre alors, mais en nous ôtant, dans nos moyens de défense, une confiance qui eût été téméraire, il a été la cause de notre salut.

M. Chalumeau essaya avec son embarcation de gagner le rivage. Nous en étions éloignés seulement de cent quarante brasses, mais séparés par des lames furieuses qui se brisaient avec un bruit affreux sur un banc qui avait la consistance du rocher. Des pointes menaçantes s'élevaient de distance en distance au-dessus des vagues. On devait craindre que l'embarcation ne s'y brisât et ne disparût sous les montagnes d'eau qui la portaient. Plusieurs fois nous la crûmes submergée. Enfin, à notre grande satisfaction, elle parvint près du rivage, où elle put se maintenir assez bien à la distance d'environ deux brasses pour donner le temps de faire les observations nécessaires avant de prendre terre. Dans un instant elle fut entourée par plusieurs hommes qui entrèrent dans la mer, ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Ces hommes, par des gestes expressifs, semblaient engager M. Chalumeau à descendre ; nous le vîmes en effet sauter sur le rivage, après un moment d'hésitation.

Aussitôt on le presse, on l'entoure, et on le conduit sur un monticule de sable peu éloigné du bord de la mer, où nous l'apercevons bientôt auprès d'un feu que l'on vient d'allumer, et que notre imagination, qui s'exaltait dans ces tristes circonstances, nous faisait déjà regarder comme l'instrument de son supplice. M. Chalumeau se trouvait depuis à peu près une demi-heure dans cette position, qui nous causait les plus vives inquiétudes, lorsque nous vîmes un noir se détacher de la troupe, et entrer dans l'embarcation. Bientôt, par le moyen de la haussière, nous la ramenâmes à bord avec lui. Un second

voyage porta à terre quelques barils de biscuit et des provisions, et nous amena un autre sauvage.

Ces deux hommes que l'on nous envoyait pour nous rassurer, nous inspirèrent une véritable épouvante. Leurs figures étaient hideuses. A la manière dont ils montèrent sur le bâtiment, à leurs gestes, et à la façon dont ils s'accroupirent, il était permis de les prendre pour des orangs-outangs. Aurais-je jamais pu présumer l'empire que ces individus devaient exercer sur nous, qu'ils deviendraient nos maîtres et nous traiteraient comme leur propriété ?

Plus ils nous paraissaient effrayants, plus nous nous efforcions, par tous les moyens imaginables, de gagner leur amitié. Dans toute autre position, il eût été sans doute risible de voir les soins que nous leur prodiguions. Nous leur donnâmes de nos provisions ce qu'ils pouvaient désirer : le biscuit et le tabac étaient ce qu'ils souhaitaient davantage. Chacun de nous faisait sur eux ses observations. L'un remarquait avec satisfaction que les cheveux de ces hommes n'étaient pas entièrement laineux ; l'autre, que la couleur de leur peau était moins noire que celle des véritables nègres. Nous cherchions à l'envi à découvrir un motif de consolation et d'espérance dans l'examen de ces affreux personnages; mais quant à moi, j'avoue que les nuances qui pouvaient paraître à leur avantage étaient si faibles, que, malgré cet examen attentif, je regardais déjà comme un sort bien triste, celui que pouvait nous offrir notre séjour parmi des hôtes aussi peu civilisés.

Cependant des cris répétés sur le rivage les y rappelaient. Malgré la présence de M. Chalumeau à terre, on appréhendait peut-être quelque danger pour eux sur notre bord. Nous résolûmes de les renvoyer, et je pris, avec M. Mexia, le parti de les accompagner. La mer qui était déjà très mauvaise pouvait le devenir davantage, et augmenter pour nous les difficultés

d'aborder. D'ailleurs pouvions-nous supposer que notre malheureux navire, dont la solidité fut bien mise à l'épreuve, résisterait, aussi longtemps qu'il l'a fait, aux assauts que lui livraient les lames dont il était battu continuellement ?

Nous quittâmes donc le bâtiment, y laissant encore le capitaine et cinq hommes de l'équipage ; nous emportâmes avec nous les malles et les différentes caisses qui contenaient nos effets ainsi que ceux des matelots ; j'avais eu soin aussi de prendre un peu de poudre et mon fusil ; j'abordai en le tenant à la main.

Un Arabe qui se nommait Fairry, comme nous l'avons appris depuis, vint nous recevoir au sortir de la chaloupe. Il paraissait moins sauvage que ceux dont nous avions déjà fait la connaissance. Sa peau était moins noire ; ses cheveux, moins hérissés. Il nous fit, avec beaucoup de gestes expressifs, un accueil qui pouvait paraître sincère ; il nous donna une main en signe d'hospitalité, et de l'autre, à laquelle il ne restait plus qu'un doigt, en ayant perdu quatre par une blessure, il nous montra le ciel, en répétant plusieurs fois, comme un homme pénétré de nos maux : *Allah akbar*, Dieu est grand !

Plusieurs femmes d'une figure repoussante vinrent nous demander du biscuit et du tabac. Elles étaient accompagnées d'une foule de petits enfants. Nous leur donnâmes aussitôt ce qu'elles désiraient si vivement, n'ayant rien de plus à cœur que de nous mettre le mieux possible avec elles. Fairry me prit par la main et me conduisit vers une colline de sable peu éloignée de la mer. J'avais toujours mon fusil avec moi. Il essaya plusieurs fois de le prendre, comme s'il eût eu l'intention de me soulager de son poids. Je refusai longtemps de m'en dessaisir ; mais réfléchissant ensuite que nous n'avions qu'un très petit nombre d'armes, et qu'elles ne pourraient

jamais suffire à notre défense si nous étions dans la nécessité de nous en servir, je lui en fis l'abandon, trouvant qu'il valait mieux lui témoigner une confiance sans bornes.

Son intention fut sans doute, en me conduisant sur cette colline, de me montrer l'aridité du désert, et de nous prouver que notre position était encore plus affreuse que nous ne pouvions l'imaginer. Si tel fut son but, il l'atteignit complètement, car il ne me fut pas possible de considérer sans effroi cette mer de sable dont l'horizon se confondait avec un ciel de feu, et dont le calme et l'immobilité silencieuse étaient mille fois plus imposants que l'agitation de l'Océan dans les jours de tempête. A cet aspect, je ressentis l'impression que produit la nouvelle inattendue d'un grand malheur : une sueur froide coula abondamment sur tout mon corps ; les idées les plus sinistres m'assaillirent en même temps. De tous côtés, soit en considérant cet effroyable désert, soit en portant mes yeux sur l'Océan, je ne vis plus que la mort.

Frappé d'un pareil spectacle, je revins en toute hâte vers ceux de mes compagnons de malheur qui étaient déjà sur le rivage, afin de me concerter avec eux sur le parti que nous avions à prendre. « Qu'avez-vous vu ? » me crièrent-ils, quand ils me virent revenir. Ma tristesse répondit pour moi ; et, voyant bien que je n'avais aucun espoir à leur donner, ils ne purent s'empêcher de la partager. Les Arabes, qui nous entouraient, nous firent comprendre que nous avions à redouter l'arrivée des Monslemines. «Monslemines *fonti*» (méchants), nous disaient-ils ; et par des signes trop expressifs, en nous passant la main sur le cou, ils nous donnaient à entendre que, si ces hommes méchants arrivaient, ils nous égorgeraient infailliblement. Ces gestes n'avaient peut-être pour but que de nous effrayer ; mais, dans cette supposition même, nous pensâmes qu'il était prudent de nous réunir tous, et de nous

tenir aussi sur nos gardes envers ceux qui jouaient vis-à-vis de nous le rôle de protecteurs.

En conséquence nous appelâmes le capitaine, qui était encore à bord, et par nos gestes et nos cris nous l'engageâmes à se hâter de nous rejoindre avec le reste de l'équipage. Il s'y décida en effet quelques instants après, emportant avec lui les provisions et les instruments qui devaient nous servir si nous nous décidions à courir, dans les embarcations, la chance d'une nouvelle navigation pour tâcher de gagner les Canaries.

Dès que nous fûmes réunis, nous plaçâmes dans un même endroit, à une distance d'environ cinquante pieds du rivage, tout ce que nous avions enlevé du navire. Les Arabes, qui voulaient toujours nous faire croire à leurs intentions bienveillantes, nous assuraient qu'on ne toucherait à rien ; ils paraissaient même regarder nos effets avec une espèce d'indifférence. Les uns nous montraient le sud, et nous faisaient entendre qu'ils nous mèneraient au Sénégal. Les autres nous indiquaient le nord, et le mot *Soueïrah*, qui devait être pour nous, pendant longtemps, le sujet de bien des incertitudes, commença pour la première fois à être crié à nos oreilles.

Loin de nous inspirer de la confiance, ces démonstrations exagérées de zèle nous engagèrent à chercher au plus tôt les moyens de nous débarrasser d'une compagnie qui devenait à chaque instant plus inquiétante, car elle recevait des accroissements continuels par le nombre de nouveaux arrivants.

Dans notre position extrêmement critique, nous n'avions que deux partis à prendre : il fallait, ou fuir promptement de la côte, après avoir disposé les embarcations pour nous recevoir, ou chercher à gagner l'empire du Maroc, dont nous supposions que nous n'étions éloignés que d'une centaine de lieues. Chacun donna son avis dans un sens différent ; quant

à moi, je penchai pour le dernier parti. Déjà, tenant à la main la boussole qui devait guider notre marche incertaine, je disais à mes compagnons : « N'hésitons pas. Abandonnons à ces barbares tout ce que nous avons sur le rivage. Reprenons seulement nos armes ; que chacun se munisse de biscuit et d'un peu d'eau, et mettons-nous en marche, en remontant le long du désert, vers le nord. Soyez-en sûrs, avant peu nous rencontrerons une peuplade plus civilisée ; au moins n'est-il pas possible d'appréhender un sort plus affreux que celui qui nous est réservé parmi ces sauvages. » Combien je m'abusais en parlant ainsi ! combien j'ai été détrompé depuis en traversant avec tant d'inquiétudes, quoique nous eussions des guides, ces régions sablonneuses où, sans eux, nous eussions péri si misérablement ! Au reste, mon dernier avis fut que la détermination que l'on prendrait devait être commune à tous, et qu'il importait surtout de ne pas nous désunir. Notre séparation bien involontaire a eu lieu cependant, et c'est peut-être la circonstance qui a contribué le plus à nous sauver.

Nous étions toujours dans l'incertitude sur le parti que nous prendrions, lorsque les Arabes terminèrent notre discussion par un brusque changement de dispositions à notre égard. Leur nombre s'était accru pendant que nous délibérions ; c'était ce qu'ils avaient attendu pour nous montrer leurs intentions véritables. Des hommes, d'une figure plus atroce encore que celle des premiers, venaient d'arriver, armés de poignards et de fusils. Sûrs de leur supériorité, ils se précipitèrent à l'instant sur nous, et voulurent nous enlever nos derniers moyens de défense. Le capitaine Scheult, qu'ils veulent fouiller, s'y oppose. Ces furieux le tirent à eux, et lui mettent un pistolet sur le front, comme s'ils avaient l'intention de le tuer. Convaincus qu'ils vont se porter à cette extrémité, et que c'est le sort qu'ils nous réservent également, nous

n'écoutons plus que le désespoir qui s'empare de nous ; nous volons tous au secours du capitaine, aimant mieux trouver la mort en nous défendant, que de l'attendre froidement en nous laissant massacrer.

Mais le capitaine, plus fort que l'Arabe qui le menaçait, l'a bientôt terrassé ; celui-ci, se relevant aussitôt avec fureur, fait un saut en arrière, et tire sur lui, presque à bout portant, un coup de pistolet, qui heureusement n'enlève que son chapeau. Cet acte d'hostilité devient à l'instant le motif d'un combat plus général, et le signal, pour les autres Arabes, de décharger toutes leurs armes sur nous. Grâce à leur précipitation, ils nous manquèrent, et, par un bonheur égal, ils étaient dans le moment dépourvus de toutes munitions, ce qui les mit dans l'impossibilité de recharger leurs armes.

Cette circonstance inespérée changea le genre de combat, mais ne le termina pas ; il s'engagea au contraire avec une nouvelle fureur, et nous nous lançâmes de part et d'autre les pierres qui couvraient le rivage. Les femmes et les enfants, réfugiés sur un monticule voisin, excitaient, par les cris les plus aigus, la rage de nos adversaires. En même temps ils jetaient continuellement du sable en l'air, pour attirer du désert, par ce signal qui leur est familier, de nouveaux secours contre nous.

Inférieurs en nombre, moins adroits que nos ennemis dans un engagement de cette nature, nous fûmes bientôt acculés sur le bord de la mer, où, pour comble de malheur, nous aperçûmes notre chaloupe entièrement remplie d'eau. Nous devions même craindre qu'elle ne fût défoncée, ayant battu longtemps avec assez de violence contre les rochers près desquels on l'avait imprudemment laissée. Au milieu du désespoir qu'un pareil contre-temps occasionnait, une partie de l'équipage fait de vains efforts pour la vider, j'y

joins inutilement les miens ; nous ne pouvons y parvenir.

Quelle affreuse perspective ! Nous ne pouvions plus retourner au navire qu'en bravant des périls aussi grands que ceux que nous nous empressions de fuir. Les plus forts nageurs peuvent seuls tenter de les surmonter. La mer était épouvantable. Le matelot Coustiou s'y jette le premier, bientôt suivi de Baudrier, autre matelot. Tous les deux sont assez heureux pour gagner le bâtiment, où, une fois parvenus, ils peuvent, par le moyen de la haussière qui tenait toujours à la chaloupe, haler cette embarcation, dans laquelle osent se placer, à l'exception d'un seul, le reste des matelots épouvantés. J'ignore par quel bonheur inconcevable elle ne coula pas à fond. Elle était tellement pleine d'eau, qu'on ne distinguait plus que les têtes de nos malheureux compagnons, qui s'élevaient de temps à autre au-dessus des lames. Ils échappèrent cependant à ce nouveau danger, et parvinrent, aussi miraculeusement que les deux autres, jusqu'au navire.

Restés six sur le rivage, le capitaine, M. Mexia, M. Souza, M. Chalumeau, le matelot Affilé et moi, nous devions nous attendre à être massacrés ; après la résistance que nous avions opposée aux sauvages, nous demeurions en butte à leur vengeance. Cependant le combat avait cessé, et ces derniers, ayant levé le masque, ne s'occupaient plus qu'à enfoncer à coups de hache les malles et les caisses qui contenaient nos effets. Quelques-uns même nous rappelaient vers eux, mais nous n'étions plus dupes de leurs simagrées de bienveillance. Réfugiés sur le bord de la mer, et mouillés par les lames qui venaient se briser sur nous, nous attendions, dans le plus violent désespoir, le dénoûment de cette scène désastreuse.

Cependant, il ne nous resta plus bientôt d'autre ressource que de nous mettre entièrement à leur discrétion ; nous nous aventurâmes donc, après un peu d'hésitation, à les aller

rejoindre. Possesseurs de tout ce qui nous avait appartenu, peut-être, disions-nous sans oser l'espérer, consentiront-ils à nous laisser la vie. En effet, lorsque nous fûmes près d'eux, ils ne cherchèrent pas d'abord à nous faire concevoir de nouvelles craintes : ils se bornèrent à nous enlever nos montres et l'argent que nous avions encore sur nous ; mais cette opération se fit avec tant d'empressement, qu'il ne me fut pas possible de distinguer celui qui me prit, avec beaucoup d'adresse, une bourse dans laquelle j'avais, tant en or qu'en diamants, une valeur de douze mille francs. Cependant ils ne purent trouver d'autres bijoux que j'avais encore sur moi, et que le hasard, plus que mon intention, déroba à l'activité de leurs recherches.

En partie dévalisés, et en proie à des inquiétudes que nous n'exprimions que par un morne silence, nous nous jetâmes sur le sable, près d'une mauvaise tente : la famille de Fairry, qui paraissait une des plus influentes parmi ces barbares, venait de l'élever pour son usage. La douleur nous rendait indifférents au partage de nos dépouilles, qui se faisait autour de nous au milieu des hurlements les plus affreux. Les yeux fixés tristement sur notre pauvre navire, nous suivions attentivement les mouvements de ceux de nos compagnons qui avaient eu le bonheur de se soustraire au sort qui nous paraissait réservé. Ils s'occupaient en hâte à vider l'eau de la chaloupe, et prenaient toutes les dispositions nécessaires pour la mettre en état de gagner le large. Leur activité était remarquable ; ils travaillaient comme des hommes qui, par le moindre retard, pouvaient perdre tout espoir de salut.

Nous avions sujet de craindre qu'ils ne s'éloignassent sans faire la moindre tentative pour nous emmener avec eux, lorsque tout à coup, malgré la terreur que devait leur inspirer la violence toujours croissante des lames qui soulevaient la

chaloupe, nous les voyons se diriger vers le rivage, en nous faisant signe de nous jeter à l'instant à la mer. Aussitôt, animés par le désir de les rejoindre, nous courons tous vers eux ; mais notre mouvement et l'approche de la chaloupe sont remarqués par les Arabes. Une nouvelle fureur s'empare de ces hommes. Quelques-uns abandonnent soudainement le butin qu'ils se disputent entre eux, pour essayer d'attirer la chaloupe, que l'agitation de la mer peut seule garantir de l'abordage. En vain nos malheureux amis ont tenté tout ce qui était en leur pouvoir pour nous sauver ; voyant l'impossibilité d'y réussir, ils fuient au plus vite, saisis de la crainte de retomber une seconde fois dans les mains des barbares. Dès ce moment ils ne perdent plus un instant ; ils ont bientôt mis un mât et une voile à l'embarcation ; ils y jettent à la hâte quelques provisions, et tous les sept ils s'éloignent pour jamais de nous, emportant le seul espoir qui pouvait encore nous rester. Quand nous les vîmes partir, nous nous levâmes tous par un mouvement spontané, nous leur tendîmes les bras, nous efforçant, par nos cris et nos gestes, de leur exprimer nos adieux et nos regrets ; mais la terreur s'était emparée d'eux : ils ne nous répondirent pas, regardèrent seulement l'odieux rivage sur lequel ils nous abandonnaient, et gagnèrent la haute mer, où ils devaient bientôt disparaître à nos yeux.

Comment décrire mes sentiments au moment de cette cruelle séparation ? Nous étions intimement convaincus qu'ils ne pouvaient échapper à un nouveau naufrage.

Pendant plus de deux heures mes yeux restèrent fixés sur l'horizon, pour voir jusqu'au dernier moment la voile de la chaloupe. Quand je la perdis de vue, à l'approche de la nuit, il me sembla que tout espoir de revoir ma patrie m'était à jamais enlevé.

CHAPITRE II.

Notre navire pillé par les sauvages. — Caractère et physionomie de ces indigènes. — Famille de Fairry. — On nous renvoie au bâtiment pour en rapporter des vivres. — Mauvais traitements qu'on nous inflige. — Notre frayeur et nos angoisses. — Incidents divers.



N concevra sans peine combien fut affreuse la première nuit que nous fûmes obligés de passer sur le sable sans avoir pris la moindre nourriture, et avec nos habits entièrement mouillés. Livrés aux idées les plus tristes sur notre avenir, nous nous couchâmes les uns auprès des autres, autant pour diminuer l'impression d'un froid très vif, que dans la crainte de quelque surprise. Ne devions-nous pas supposer que ces hommes qui nous entouraient profiteraient de l'obscurité pour se défaire de nous plus facilement ? Nous ne soupçonnions pas encore qu'ils se contenteraient de faire de nous des esclaves ; l'incertitude de notre sort commença dès ce moment à être notre tourment le plus cruel. Aussi, cette nuit se passa-t-elle au milieu d'alarmes continuelles. Ces barbares, toujours leurs armes à la main, rôdaient sans cesse autour de nous ; ils parlaient souvent entre eux, en jetant sur nous des regards farouches. Quelquefois, au moindre mouvement que nous faisions, ils nous couchaient en joue en nous criant : *n'sara* (chrétiens) !

Le jour qui vint à paraître ne diminua pas la tristesse de nos réflexions. Le vent avait soufflé avec impétuosité toute la nuit, et la mer était encore plus agitée que la veille. Nos

inquiétudes pour les hommes de notre équipage s'accrurent à la vue du mauvais temps. Tout en regrettant de n'avoir pu les suivre, nous eûmes lieu de croire qu'ils avaient péri les premiers.

Si leur fuite eût été seulement retardée de quelques heures, il leur eût été impossible de franchir le banc de rochers qui s'étend à près d'une demi-lieue au large. Ils n'avaient pu les éviter qu'à la faveur de l'état moins agité de la mer à la suite de quelques jours de calme ; cette cause, qui facilita pour nous l'approche de la côte, rendit notre naufrage moins dangereux qu'il ne l'eût été un jour plus tard ; car, ainsi que nous l'avons observé depuis, le ressac bat presque toujours avec une extrême violence sur la côte occidentale d'Afrique.

Nous remarquâmes que l'effet de ce ressac, combiné avec celui de la marée, avait rapproché considérablement le navire du rivage. Beaucoup plus penché que la veille, il était pourtant toujours entier, et opposait aux efforts des lames une résistance qui, en les brisant, les élevait à la hauteur des mâts. Déjà il était possible de l'aborder en ne parcourant à la nage qu'un trajet fort court, et chaque marée devait le pousser encore davantage vers la côte ; aussi les Arabes le regardaient-ils comme une proie dont ils allaient bientôt s'emparer. Ils firent tous leurs préparatifs pour y parvenir, et entrèrent dans la mer en poussant des cris de joie. Les uns s'étaient munis de haches qu'ils avaient eu soin de s'attacher autour du corps, pour n'en être pas trop embarrassés en nageant ; les autres avaient pris tous les outils qui pouvaient servir à briser et à détruire.

Pendant que cette première opération les occupait, nous eûmes le loisir de considérer avec plus d'attention les lieux qui nous entouraient, et les familles hideuses dont nous allions faire partie comme esclaves, si l'esprit de vengeance cédait,

chez de pareils maîtres, à l'intérêt qu'ils pouvaient avoir à nous conserver la vie.

Nous étions environnés de quelques groupes de femmes et d'enfants qui commençaient à nous insulter, et riaient sans pitié de notre douleur. Les seuls hommes qui restaient sur le rivage étaient Fairry, auquel le soin de notre surveillance paraissait confié, et deux autres Arabes, qui se disposèrent bientôt à nous quitter pour aller joindre ceux qui pillaient déjà le navire. Des coups de hache redoublés se faisaient continuellement entendre, et ces deux hommes restés en arrière brûlaient du désir de prendre leur part du butin. Nous apprîmes, en les entendant appeler plusieurs fois, qu'ils se nommaient, l'un Hamet, et l'autre Sinné. Ils n'avaient paru la veille qu'au moment de notre combat, de sorte que je n'avais guère songé alors à les examiner. Les voyant aussi près de moi, cet examen, quand je n'aurais pas eu le dessein de le faire, serait devenu involontaire, par le saisissement que me causa leur présence. Si tous les autres m'avaient paru horribles, il ne me reste pas d'expression pour dépeindre ceux-ci. Sinné surtout était remarquable ; sa couleur n'était pas entièrement celle d'un nègre, mais s'en rapprochait beaucoup. Un morceau d'étoffe grossière et déchirée formait son seul vêtement. Plusieurs amulettes en cuir, suspendues à son cou, composaient sa parure. Il était armé d'un fusil maure, et d'un poignard attaché par une corde à son côté, ainsi qu'une corne de bœuf qui lui servait de poire à poudre. Sa taille était moyenne, mais sa tête, naturellement petite, paraissait monstrueuse, par la quantité énorme des cheveux qui la couvraient. Ces cheveux retombaient sur ses oreilles et ses joues, et produisaient l'effet d'une multitude d'écheveaux de laine noire dans un grand désordre. Uue barbe semblable, extrêmement longue et touffue, masquait de la même manière

le bas de son visage ; de sorte que, pour se faire une idée de la figure de ce personnage, il faut pouvoir se représenter, si cette supposition singulière peut être faite, deux yeux petits, vifs et menaçants, qui sortiraient de la toison d'un bélier noir.

Ceux qui composaient le reste de la bande, sans être toutefois comparables en laideur à Sinné, se rapprochaient beaucoup de lui par leur extérieur repoussant. Cependant j'ai lieu de croire que ces sauvages sont plus effrayants que réellement redoutables. Quand un peu de calme succéda au premier saisissement que nous dûmes naturellement éprouver, nous reconnûmes que le nombre des misérables au pouvoir desquels nous étions tombés, n'excédait pas vingt-cinq. S'ils ne nous eussent pas enlevé nos armes, que la prudence nous avait conseillé de leur abandonner, nous aurions pu nous défaire facilement de ces barbares lorsque nous étions encore réunis ; mais, dans la confusion et le trouble de nos idées, ne pouvions-nous pas supposer que ce nombre prendrait de l'accroissement, et n'avions-nous pas à redouter l'arrivée d'un renfort de semblables brigands ? Regardons plutôt comme la chose la plus favorable pour nous, le singulier hasard par lequel aucun d'eux n'est tombé sous nos coups. La mort d'un de ces hommes, sans nul doute, fût devenue, à moins d'une fuite précipitée, le signal de la nôtre, et nous n'eussions pas échappé à une vengeance qu'ils nous ont si souvent fait craindre, même lorsque nous ne leur opposions aucune résistance.

Livrés à l'amertume de nos réflexions, nous considérions attentivement le mouvement qui régnait autour de nous. Les femmes et les enfants, qui, par intervalle, suspendaient leurs insultes, s'occupaient à disposer des emplacements où, plus tard, devaient s'élever des tentes. En attendant, chacun plaçait, sur le terrain qu'il se réservait, le butin qu'il avait eu en

partage. Déjà plusieurs tentes étaient formées des basses voiles de notre navire, dont les Arabes s'étaient emparés, et qu'ils s'étaient empressés d'apporter sur le rivage. Les voiles les plus hautes, serrées précipitamment, s'étaient déployées par l'effet du vent qui soufflait avec impétuosité. Elles s'agitaient dans l'air à une élévation qui ne permettait pas de les atteindre ; aussi furent-elles longtemps, pour les Arabes qui n'en étaient pas encore pourvus, l'objet de désirs impuissants.

La tente qui avait été dressée avant toutes les autres était faite d'une mauvaise toile qui ne provenait pas de nos dépouilles ; c'était celle près de laquelle nous avions passé la première nuit. Elle était occupée, comme je l'ai déjà dit, par la famille de Fairry, que nous paraissions destinés à servir de préférence. Autant que j'en ai pu juger par les cris plus aigus qu'elle poussait, et qui parvenaient quelquefois à faire taire ceux des autres, cette famille semblait exercer une espèce de commandement. Cependant elle ne jouissait d'aucune autre prérogative apparente ; aucun signe extérieur ne la distinguait. Elle se composait, indépendamment du chef, de sa femme, qui était laide et acariâtre, et de cinq enfants, dont trois, encore en bas âge, étaient, malgré leurs doux noms de Fathmé et autres semblables, les êtres les plus insupportables et les plus dégoûtants qu'on puisse imaginer. Une gale horrible les couvrait presque entièrement, et déjà la méchanceté de leur caractère était inconcevable. Ces enfants, dont nous ne pouvions jamais nous débarrasser, et dont nous n'osions pas nous plaindre, ne causèrent pas les moindres de nos maux. Dans les moments bien rares de repos qu'on nous laissa par la suite, ils nous harcelaient, ils se couchaient continuellement sur nous, ils nous palpaient sans cesse : quel tourment, par le dégoût que leur approche seule nous inspirait ! enfin, ce que l'on aura de la peine à croire, ils venaient

nous ravir jusque dans notre bouche le peu d'aliments que nous nous procurions avec une peine infinie ; ils nous pinçaient, nous crachaient au visage, et amusaient ainsi le cercle que la curiosité et la haine rassemblaient constamment autour de nous. Le fils aîné de Fairry, qui avait à peu près quatorze ans, paraissait mieux disposé à notre égard, et nous eûmes bien moins à nous en plaindre. Nous ne fûmes pas tourmentés non plus par la fille aînée de Fairry.

Mohéléda, âgée au plus de quinze ans, était un véritable phénomène au milieu de ces barbares hideux : elle était petite, mais de taille bien proportionnée. Son teint, légèrement cuivré, augmentait l'expression de ses beaux yeux noirs ; sa chevelure, qui dans ces contrées est loin d'être un ornement, eût été assez remarquable sans le soin qu'elle prenait de la déparer en croyant l'embellir. Elle avait, comme toutes les autres femmes, une partie de la tête rasée ; les cheveux qu'elle conservait retombaient sur ses épaules en nattes surchargées d'une multitude de coquillages. Le désir d'y joindre les boutons de nos habits ne tarda pas à s'emparer d'elle ; et tant qu'il en resta, son grand plaisir était de les arracher.

A cette espièglerie près, le caractère de Mohéléda répondait assez à son extérieur agréable. Je ne puis pas dire qu'elle fût un modèle de bonté ; mais bien certainement elle est la seule femme qui m'a semblé exprimer quelquefois un sentiment de compassion pour notre malheur, car toutes les autres se sont montrées pour nous mille fois plus impitoyables que les hommes.

Cependant, sa bonté ni son autorité ne s'étendaient jusqu'au point de nous dispenser des occupations de la domesticité qu'elle partageait avec nous : au contraire, elle savait fort bien nous commander. Mais au moins elle nous don-

nait ses ordres avec une douceur qui nous aurait rendu supportables de pareils travaux, si nous avions pu prévoir ceux auxquels on devait nous employer avant la fin de la journée. Quant à la mère de Mohéléda, c'était une véritable furie : elle ne nous faisait connaître sa volonté que le couteau à la main. Mais celui qui devait plus que tout autre, dans ces premiers moments, nous faire sentir le poids de notre esclavage, était un nommé Mohiet, qui partageait la tente de Fairry. Cet homme, d'une figure presque aussi repoussante que celle de Sinné, était le même qui avait paru le premier à bord de notre navire, après le naufrage, et que nous avions comblé, en quelque sorte, d'attentions et de caresses. Ayant quitté entièrement le masque de la bienveillance, il n'exprimait plus que par un rire féroce, toutes les fois qu'il nous regardait, la joie qu'il ressentait de nous avoir trompés.

Dans l'extrémité à laquelle nous étions réduits, il fallait se soumettre avec résignation aux corvées qu'on exigeait de nous, et auxquelles notre volonté ne pouvait plus nous soustraire. Aussi chacun de nous s'empressait-il de remplir les devoirs qu'on lui imposait. Mohéléda venait de choisir M. Chalumeau pour aller avec elle chercher, dans une outre qu'ils portaient ensemble, l'eau dont on éprouvait un extrême besoin. Cette eau, saumâtre et salée, que l'on ne peut boire que dans l'ardeur d'une soif dévorante, acquiert dans ces régions arides et brûlées une valeur que l'or n'y aura jamais. Pour se la procurer, il fallait aller, à une grande distance de l'endroit où nous étions, creuser un trou à cinq ou six toises de la mer, d'où elle venait à travers le sable qui lui servait de filtre. Elle perdait ainsi une partie de sa salure, mais l'amertume, que rien ne pouvait lui enlever, en faisait toujours une boisson détestable.

Pendant que M. Chalumeau était absent, je fus chargé, ainsi que mes autres compagnons, de préparer la nourriture des Arabes ; on mit une quantité considérable de farine et de beurre dans un grand pot, qui fut placé au-dessus d'un feu très ardent, et nous nous mîmes à tourner avec des bâtons ce mélange pour en faire une sorte de bouillie. Ce travail, que la grande chaleur rendait très pénible, l'aurait été moins, si nous eussions pu espérer avoir notre part du festin ; mais nous nous aperçûmes bien que nous ne devions pas y compter.

Nous fûmes soudain arrachés à cette occupation par des cris perçants qui se faisaient entendre à peu de distance. C'était Mohéléda qui, ayant laissé M. Chalumeau en arrière, revenait vers nous en courant. Elle pleurait, s'arrachait les cheveux et exprimait le plus violent désespoir, en criant de toutes ses forces : « Monslemines ! Monslemines ! » Il est impossible de rendre la frayeur qui se communiqua aussitôt autour de nous. Toutes les femmes jettent à l'instant les mêmes hurlements, et fuient avec précipitation vers la mer, en emportant leurs enfants. Les Arabes abandonnent le pillage du navire, se précipitent à la mer, les uns après les autres, abordent le rivage, se saisissent de toutes leurs armes et se placent dans l'attitude de la défense, en jetant des cris de défi et de provocation. Ils sautaient et bondissaient sur le sable. Cette terreur subite était causée par la vue de deux Arabes, que l'on apercevait dans le désert, entre les collines de sable, et qui se dirigeaient vers nous avec toute la vitesse de leurs chameaux.

Les barbares au pouvoir desquels nous étions, et qui appartenaient à la tribu des Ouadlims, prenaient les Arabes qu'ils apercevaient pour des Monslemines, avec lesquels ils sont souvent en guerre, et dont ils craignent les fréquentes

incursions, surtout lorsqu'ils ont à redouter un pillage. C'était de ces Monslemines qu'ils avaient voulu nous faire une si grande peur, lorsque nous arrivâmes à terre. Mais ces brigands nous avaient si cruellement trompés, et déjà si maltraités, que nous n'avions rien à appréhender de plus malheureux de la part de ceux entre les mains desquels nous pouvions tomber. Aussi étions-nous les seuls indifférents au combat qui paraissait devoir s'engager entre les Ouadlims et les inconnus qui arrivaient. Nous attendions plutôt cette lutte avec une sorte d'impatience, nous proposant entre nous, suivant les circonstances, et dans le cas où nous pourrions espérer un sort plus favorable de la part des derniers, de prendre leur parti contre nos premiers maîtres.

Il n'en fut pas ainsi : les deux Arabes ne furent pas plus tôt à une portée de fusil que les cris de la joie succédèrent à ceux de la fureur. On reconnut, au lieu de Monslemines, des amis qui, instruits du naufrage, accouraient pour en partager le profit. Les nouveaux venus furent en effet bientôt réunis aux autres dans cette intention, et après de nombreux salamalecs, tous se disposèrent à retourner au bâtiment qu'ils avaient quitté si mal à propos.

Mais ils ne voulurent pas recommencer leur visite sans nous emmener avec eux. Il paraît que leurs premières perquisitions avaient eu pour principal but de découvrir de l'argent ; s'imaginant que toutes les caisses devaient en contenir, ils nous sommaient de leur en donner. « *Argeono! argeono!* » nous criaient-ils avec fureur, en voulant nous entraîner. Ils s'adressèrent d'abord à moi, en m'ordonnant de les accompagner. Je refusai longtemps ; mais leurs menaces devinrent si animées, qu'il ne me fut pas possible de résister davantage, et je fus forcé de les suivre, ainsi que le capitaine, M. Souza et M. Chalumeau. Le

matelot, qui avait reçu une forte contusion à la jambe, se trouva dispensé de la corvée ; et M. Mexia, qui avait déjà le principe d'une maladie qui plus tard devait lui causer de grandes souffrances, resta couché sur le rivage. Dans l'impossibilité où il était d'agir, soit à cause de son âge, soit à cause de son mal, il fut sourd à toutes les injonctions qui lui furent adressées, et ne se laissa pas émouvoir par les marques de la rage des femmes ; elles étaient tellement exaspérées, que plusieurs lui jetèrent leurs couteaux au visage.

J'étais bien plus embarrassé que mes compagnons, parce que je ne savais pas nager, et je croyais que la distance qui se trouvait encore entre le rivage et le navire ne me permettrait pas d'y aller en conservant pied ; mais ma position était si affreuse, qu'aucun des périls qui pouvaient y mettre un terme ne devait me faire reculer. Je déposai donc mes habits sur le sable, et j'entrai dans la mer, bien convaincu que je n'arriverais pas jusqu'au bâtiment ; en effet, je perdis pied plusieurs fois ; enfin j'y abordai. J'eus ensuite beaucoup de difficulté pour y monter, à cause des secousses violentes que lui occasionnait l'impétuosité de la mer.

Un spectacle révoltant nous y attendait. Des sauvages, la hache à la main, parcouraient tous les coins du navire, enfonçant indistinctement toutes les caisses ; il en résultait dans la cale un désordre qui en rendait l'abord presque impossible. Malgré ce désordre, il nous y précipitèrent, pour ainsi dire, en nous demandant toujours, avec les mêmes cris de rage, de l'argent, ce premier objet de leurs désirs. En vain nous les assurions qu'il n'existait plus d'argent dans le bâtiment, que tout celui que nous avions possédé était en leur pouvoir ; ils nous supposaient l'intention de les tromper, et ceux qui n'en avaient pas eu dans le premier partage étaient les plus furieux, et nous menaçaient de plus en plus pour en



Tous ces chameaux arrivaient successivement. (P. 55).

obtenir. N'ayant pu être satisfaits sur ce point, leur acharnement se tourna d'un autre côté. Deux cochons qui se trouvaient encore à bord se présentèrent à leur vue : alors ils poussèrent des hurlements épouvantables ; ils les poursuivirent avec toutes les armes qui leur tombèrent sous la main, et, sans oser les toucher, ils leur firent mille blessures. Ces animaux, qui languirent pendant deux jours avant de mourir, inondaient le pont du navire du sang qui ruisselait de leurs plaies, et augmentaient, par leurs cris, l'horreur de cette scène. Ce fut avec une égale fureur que ces sauvages se jetèrent comme des bêtes affamées sur les vivres qu'ils parvinrent à découvrir. La cargaison du navire était composée en partie de farine et de biscuit. Ils s'en firent le partage avec un tel désordre, que nous faillîmes plusieurs fois devenir victimes de leur extrême empressement. Pendant trois heures, placé au fond de la cale dans une position qui me privait d'air et de la possibilité de respirer, je fus obligé de leur faire de nombreuses distributions de farine et de biscuit. Quand il me fut permis de quitter cette position, dans laquelle je perdis deux fois connaissance, l'eau me sortait par tous les pores avec une abondance extraordinaire. Cette transpiration extrême, jointe à la farine qui m'avait saupoudré le corps, m'avait couvert de pâte depuis les pieds jusqu'à la tête.

Je ne tardai pas à me débarrasser de cette enveloppe par un moyen que nos médecins ne manqueraient pas de juger mortel avec une si forte transpiration. Nous fûmes obligés de nous jeter à la mer pour transporter au rivage tout ce qu'on tirait du bâtiment. Les femmes nous attendaient avec une impatience qu'elles exprimaient par des cris de fureur. Je crois qu'il serait difficile de se faire une idée de ce que nous eûmes à souffrir. D'un côté, les poids énormes dont on nous surchargeait ; d'un autre, la difficulté du trajet, à cause

de la violence du ressac, nous faisaient croire que nous ne gagnerions jamais la plage. A chaque instant nous courions le risque d'être enlevés par les vagues avec nos fardeaux. C'étaient alors des cris affreux et des menaces qui probablement auraient eu leur effet, sans le bonheur que nous eûmes de surmonter tous ces obstacles.

Le reste de cette horrible journée, la seconde depuis notre naufrage fut entièrement employé à effectuer les mêmes voyages au milieu des mêmes tourments. Vers le soir nous eûmes la liberté de nous reposer.

Je retrouvai, à l'exception de ma chemise, qu'un Arabe m'enleva de vive force au moment où j'allais la reprendre, tous mes habits sur le rivage ; Fairry me les avait gardés. J'avoue que je n'y comptais plus, et avec d'autant plus de raison, qu'une poche de ces habits renfermait, outre une bague très belle, plusieurs autres diamants que j'avais pu sauver du premier pillage. Ce bonheur, ainsi que je l'ai dit, était plutôt l'effet du hasard que de mes soins, car, dans de pareilles circonstances, les objets les plus précieux perdent toute leur valeur.

On s'imaginera sans peine quelle autre nuit cruelle nous dûmes passer, avec les idées sinistres qui n'abandonnaient plus nos esprits. Nous n'avions mangé pendant toute la journée qu'un peu de biscuit que nous avions pu dérober, et pour boisson nous n'avions eu que cette eau saumâtre qui nous répugnait extrêmement. Nous convînmes encore de nous coucher les uns auprès des autres, pour éviter une surprise que nous faisaient redouter les intentions apparentes de ces sauvages, et leur extrême attention à nous observer. Nous passâmes cependant cette seconde nuit comme la première, ayant également à souffrir d'un froid rigoureux, que rendait plus sensible la chaleur de la journée, pendant

laquelle l'ardeur du soleil nous avait paru insupportable.

Le lendemain (2 juin) à la pointe du jour, on nous appela pour aller travailler de nouveau au déchargement du navire. Déjà les Arabes avaient jeté à la mer une grande quantité de tonneaux; il fallut les rouler, et les faire monter sur un tertre de sable assez élevé. Ce travail ne fut pas le moins pénible de ceux que nous eûmes à supporter. La chaleur était si extraordinaire, que de ma vie je n'en avais éprouvé une pareille ; aussi je ne pus y résister, et je tombai sans connaissance sur le rivage. Je repris mes sens aux cris de mes maîtres, qui me forcèrent sans pitié de continuer mon travail. Dans ce moment M. Souza, qui le partageait avec moi, désespéré d'un traitement aussi cruel, me conjura de partir avec lui la nuit suivante : « Nous tâcherons, me disait-il, de nous emparer chacun d'une bouteille d'eau et de quelques biscuits, et nous nous enfoncerons dans le désert. Fuyons, je vous en supplie. Peut-être découvrirons-nous un moyen de salut. Ici notre mort est certaine, car je sens que je ne pourrai résister plus longtemps aux travaux qu'on exige de nous. » Je partageais bien son désir ; mais je me serais séparé avec peine de mes autres compagnons, et je voyais d'ailleurs l'impossibilité de tromper la surveillance que l'on exerçait continuellement sur nous.

Notre premier travail achevé, on nous fit remonter, comme la veille, sur le bâtiment, qui était beaucoup plus rapproché de la côte. Cette circonstance permit aux femmes de contenter leur curiosité en y allant.

Leur arrivée sur le navire augmenta encore le désordre inconcevable qui y régnait depuis la veille. Il ne fut plus possible de faire un pas sans marcher sur les débris de plus de deux mille bouteilles que, dans leur rage destructive, elles avaient brisées. J'ignore comment, ayant les pieds nus, nous

avons évité les blessures graves que nous pouvions nous faire, surtout devant aller au commandement partout où ces mégères nous forçaient à les conduire, en nous menaçant toujours de leurs couteaux, dont elles nous auraient frappés indubitablement au moindre refus de notre part.

Cependant cette journée ne devait pas se terminer sans un événement qui me donna à penser que le terme de notre vie était arrivé, et que nous allions être sacrifiés tous à une haine que nous supposions, de la part de nos ennemis, plus forte que l'intérêt qu'ils pouvaient avoir à nous conserver. Vers les quatre heures du soir, nous remarquâmes une grande agitation parmi eux ; ils se réunissaient en groupe avec leurs armes à la main, se disputaient entre eux, en nous regardant de travers, et paraissaient évidemment discuter le sort qu'ils nous préparaient. Ces débats durèrent plus d'une heure. Les yeux fixés sur eux, observant tous leurs mouvements, nous attendions avec anxiété le parti qu'ils allaient prendre à notre égard. Nous pensions tous que nous allions être fusillés, et dans ce cruel moment l'objet de notre plus grande inquiétude était que, n'ayant point de balles et chargeant leurs armes avec du sable et des cailloux, ils nous feraient souffrir horriblement. Nous nous attendions même à être massacrés avec plus de barbarie encore. Je me rappelle que nous ne manifestions alors que le regret de ne pouvoir compter sur une exécution extrêmement prompte.

J'ignore pour quels motifs leur attention se portait plus sur moi que sur mes compagnons. Ils paraissaient m'en vouloir davantage, et me le témoignaient de toutes les manières. Étaient-ils furieux de ce qu'au moment du combat, n'ayant plus d'armes en mon pouvoir, j'avais jeté à la mer la poudre que j'avais à la main et qu'ils avaient désirée ? me prenaient-ils pour le chef, comme depuis j'ai été fondé à

le croire ? il est certain, du moins, que je paraissais le premier désigné pour assouvir leur vengeance. Je n'en doutai plus aux signes d'une douleur assez expressive que me faisait Mohéléda : me regardant avec une tristesse qui paraissait sincère, elle vint me passer au cou une espèce de collier comme dans le dessein de me préserver d'un grand malheur. La compassion de cette jeune fille augmentait mon tourment, et ne pouvait que me faire appréhender le sort le plus sinistre. *N'sara, Arabès fonti* (chrétien, les Arabes méchants), me répéta-t-elle plusieurs fois ; et en même temps elle me montrait le ciel, voulant sans doute m'engager à la résignation.

J'éprouvais toutes les angoisses de cette position, lorsque Hamet, cet Arabe qui avait le premier commencé le combat, le même que le capitaine Scheult avait terrassé, et qui paraissait un des plus furieux, vint me mettre brusquement la main sur l'épaule, en me disant de le suivre. Je ne doutai plus alors que mon dernier moment ne fût arrivé ; je me retournai vers mes compagnons, en leur adressant un dernier adieu. Ceux-ci, bien persuadés que je ne faisais que les précéder, étaient dans l'attitude de la plus vive douleur, et me suivaient tristement des yeux pour voir quel était le sort que l'on me réservait, et qui, selon moi, ne pouvait être que celui qui les attendait.

Hamet me mena sur le rivage, à environ cinquante toises de l'endroit où il était venu me chercher. En arrivant à cette place, qui paraissait disposée pour notre exécution, je remarquai, sur une espèce de banc qu'on venait de faire avec des planches, trois sabres à larges lames et à moitié rouillés, qui avaient été trouvés à notre bord. On me fit mettre à genoux, et un Arabe me tint un pistolet derrière la tête. Dans cet affreux moment, j'exprimai par mes gestes le désir que

j'avais d'être plutôt tué d'un coup de fusil, et je montrai celui que l'horrible Sinné tenait à la main, et qui avait été le mien. Mais Hamet, après m'avoir fait lever, me fit signe de m'asseoir sur le banc. Alors, de mon propre mouvement, j'ôtai ma cravate et mon habit, et m'y plaçai en me recommandant à Dieu. Pendant près de deux minutes, j'attendis, la tête baissée, le coup qui devait terminer tant de tourments. J'étais résigné, mais le bouleversement de toutes mes pensées était tel, que je ne pourrais m'en rendre compte maintenant.

Cependant ces barbares me firent enfin lever, et me renvoyèrent à mes compagnons. Peut-être voulurent-ils seulement nous punir d'une résistance momentanée, ou nous montrer tout ce que nous avions à craindre de leur part, en ne restant pas soumis. C'est ce que la fin inattendue de cette scène nous fit conjecturer.

Je dois avouer la faiblesse qui s'empara de moi à la suite de cette épreuve. Les Arabes, après que j'eus rejoint mes compagnons, appelèrent le matelot, et lui ordonnèrent de faire un paquet des armes qui m'avaient paru devoir être les instruments de mon supplice. Ces armes furent immédiatement portées dans le désert ; je les vis partir. Je me figurai alors que mon exécution aurait peut-être lieu plus tard, et qu'on avait seulement, par un vain simulacre, prononcé mon jugement. Mon imagination, remplie de cette idée qui me tourmenta longtemps, s'exalta dès ce moment outre mesure, et mes inquiétudes prirent un nouvel accroissement. Au milieu de la nuit, ma tête se monta entièrement, et je formai le projet de me jeter à la mer. Ma résolution était prise ; mais les sauvages m'observaient attentivement, et c'est à leur vigilance seule que je suis redevable de ne pas m'être porté à une extrémité d'autant plus affreuse que mes sentiments la désavouent.

CHAPITRE III.

Situation malheureuse des naufragés. — Pénibles travaux auxquels ils sont condamnés. — Chaleur excessive. — Paresse des sauvages. — Leur rigoureuse observance des préceptes de l'islamisme. — Leur horreur pour la viande de porc. — Leur gloutonnerie. — Débris de la cargaison retrouvés sur le rivage. — On sépare les naufragés. — Ils sont obligés d'abattre les mâts du navire. — Ils deviennent les médecins des sauvages.



L'AGITATION douloureuse et fatigante à laquelle je fus continuellement en proie pendant la nuit qui venait de s'écouler, la plus cruelle que j'aie passée, et dont le souvenir laisse encore dans mon âme un sentiment de terreur, succéda un profond abattement qui me procura un instant de sommeil. Pendant cet instant de repos, un songe me reporta vers ma patrie ; je m'y trouvai au milieu de toutes mes affections et de mes habitudes journalières. Entouré de ma famille et de mes meilleurs amis, je croyais être à Paris, dans le quartier, dans la maison même que j'y habite. Cruel réveil ! mes yeux s'ouvrirent, et je ne vis plus que la triste réalité de ma position. J'étais à plus de sept cents lieues de ce qui venait de m'apparaître, dans un coin ignoré de la terre, sur une plage alternativement humide ou brûlante, mourant de faim, de soif, presque sans vêtements, et sans autre espoir que celui d'une mort que nous pouvions encore attendre trop longtemps au milieu des humiliations de tous genres.

Ce ne fut pas la seule fois que ces illusions se présentèrent à mon esprit. Dans les instants bien rares de repos que nous avons pu obtenir, notre sommeil fut souvent accompagné des idées de bonheur qui nous ramenaient vers l'Europe, et tou-

jours nous avons eu à souffrir le supplice, plus cruel qu'on ne peut l'imaginer, d'être détrompés chaque fois par le spectacle qui s'offrait à nous à notre réveil.

Nous n'avions aucun motif pour croire à une délivrance future. Aucune relation de malheurs semblables aux nôtres n'était parvenue à notre connaissance. Notre avenir, dans la supposition la plus favorable, se réduisait donc à une existence avilie, traînée misérablement dans le désert, si nous avions assez de force pour résister à des traitements et à des privations sans exemple.

Le lecteur prendra sans doute plus d'intérêt à notre malheureuse situation, s'il veut entrer dans la position particulière de chacun de nous, et se représenter une partie de ses sacrifices et de ses peines.

M. Mexia, homme d'un esprit très distingué, perdait, par l'effet de notre catastrophe, des manuscrits nombreux, fruits d'un long travail en Europe, manuscrits qui lui représentaient une fortune dont il avait été privé par d'autres malheurs. Doué d'une instruction étendue, rempli de tous les souvenirs que laissent les rapports du monde d'élite où il avait vécu, M. Mexia se voyait, à l'âge de près de soixante ans, l'esclave de l'ignorance et de la brutalité. Heureusement il conservait encore l'énergie d'un jeune homme ; elle le soutint contre les maux physiques qui l'assaillirent dès le principe de notre malheur.

Je dois à la justice de dire que M. Scheult montra toujours une douceur de caractère et une égalité d'humeur qui rarement se sont démenties ; cependant ses peines n'étaient pas moindres que les nôtres. Marié depuis peu de temps à une femme qu'il adorait, et dont il avait un enfant, il s'en voyait séparé pour jamais. Il avait en outre le désespoir de paraître à ses yeux l'auteur de tous nos maux. M. Souza, d'origine

portugaise, âgé de cinquante-huit ans, laissait à Nantes, où il était naturalisé et marié, une famille nombreuse dont il était le seul soutien. Depuis plus de quarante ans il parcourait les mers, et avait toujours été heureux dans ses fréquents voyages. Il lui était réservé, au moment d'aspirer au repos, de faire son premier naufrage sur une côte où il devait laisser le fruit des économies de toute sa vie. Le désespoir de notre matelot Affilé était vraiment touchant. Ce brave homme pleurait toujours en songeant à sa femme, et en pensant qu'il lui avait enlevé, pour former la pacotille qu'il avait perdue, les faibles ressources qu'elle aurait pu espérer après sa mort.

M. Chalumeau avait perdu son père et sa mère, et n'était pas marié ; mais il laissait à Nantes plusieurs frères, et la touchante union de cette famille était si connue, qu'on les citait dans cette ville comme des modèles de la plus tendre amitié. Malheureux jeune homme ! il venait chercher la mort la plus affreuse, loin d'une patrie dont il était idolâtre.

Si mes compagnons de malheur devaient se résigner à tant de sacrifices pénibles, les miens n'étaient pas moins douloureux. Je laissais en Europe de nombreux amis et une famille chérie dont la tendresse pour moi n'avait pas de bornes.

Toutes nos journées, depuis le naufrage, s'écoulaient de la même manière. Chaque matin, à la pointe du jour, au moment où les Arabes, prosternés sur le sable, adressaient leurs prières à Dieu et au prophète, nous allions chercher sur les bords de la mer les coquillages qui, pendant dix-huit jours, ont fait presque notre unique nourriture. Vers six heures, on nous appelait au travail, et ce travail, aussi longtemps qu'a duré le partage de nos dépouilles, a toujours été le même. A la marée basse, nous transportions les fardeaux du navire au rivage ; et le reste du temps jusqu'au soir, nous nous occu-

pions de différents travaux : entre autres, d'étendre sur un sable brûlant les toiles qui se trouvaient en quantité à bord du bâtiment, et qu'il fallait faire sécher, parce qu'elles avaient été entièrement mouillées par la mer.

Les partages s'effectuaient tous les soirs, sous la présidence de Fairry, au milieu des hurlements et des disputes qui faisaient souvent méconnaître son autorité. Chaque propriétaire des effets pillés allait ensuite de son côté dans le désert, et ordinairement au milieu de la nuit, pour déposer dans le sable, en y mettant un signe de reconnaissance, la portion qui lui était échue ou par force, ou par convention. Plusieurs chameaux, que de nouveaux arrivants avaient amenés, suffisaient à ces convois nocturnes ; nous étions obligés de charger sur le dos de ces animaux, quelquefois fort indociles, les effets que l'on allait enterrer. Pour éviter les surprises que l'on craignait de la part des Monslemines, souvent les Ouadlims se hâtaient d'enfouir, dans l'emplacement même où nous étions campés,les objets d'un transport plus difficile.Plusieurs fois nous fûmes contraints de creuser des trous si profonds, qu'ils purent y déposer jusqu'à vingt et trente barils de farine que nous étions obligés de rouler avec des efforts inouis.

Je ne sais pas comment, dans notre état de faiblesse, nous avons pu résister à un travail si pénible. Dans cette atmosphère embrasée, nous étions souvent les seuls êtres agissants. Tout, autour de nous, paraissait frappé de mort : Nos maîtres se reposaient sous des tentes vers le milieu du jour, et le petit nombre d'animaux, qui nous environnaient, quelques chameaux, quelques chèvres maigres et décharnées, fixés, pour ainsi dire, à la place où ils étaient arrêtés, par l'impossibilité d'agir, paraissaient comme privés de l'existence, et restaient sans mouvement une partie de la journée, la tête inclinée vers un sable brûlant et stérile.

Pour nous, étrangers à cette terrible région, nous ne pouvions aspirer au repos, qu'au moment où la fraîcheur de la nuit venait nous rendre des forces pour supporter tant de fatigues ; mais notre maigre nourriture de coquillages pouvait difficilement les réparer.

Les Ouadlims s'étaient approprié toutes les provisions du navire, et rarement il nous fut possible de dérober un peu de notre biscuit. Heureusement une partie de la cargaison consistait en un vin excellent. Nous en bûmes quelquefois, et c'est sans doute à cette liqueur bienfaisante que nous avons dû la force de supporter nos premières fatigues. L'exactitude avec laquelle ces Musulmans suivaient les préceptes de leur loi, les empêchait de boire du vin ; nous dûmes regarder cette circonstance comme très heureuse. Aussi, M. Chalumeau leur ayant proposé d'en goûter, nous lui reprochâmes cette imprudence, comme pouvant compromettre notre sort.

Mais s'ils ne buvaient pas notre vin, ils prenaient impitoyablement le peu d'eau qui s'était trouvée encore sur le navire, et voulaient à toute force nous réduire à l'eau saumâtre des environs de la mer. Le capitaine Scheult, en versant, sans qu'on le vît, dans quelques dames-jeannes qui contenaient du vin, une partie de cette eau qu'ils voulaient nous disputer, nous en conserva ainsi, en lui donnant seulement une légère teinte de vin.

On ne peut trop remarquer combien des hommes, aussi brutes que les Ouadlims, sont observateurs rigoureux des pratiques de leur religion. Par exemple, rien n'aurait pu les engager à manger du porc. Il existait à bord quelques barils de viande salée ; mais comme ils ne savaient pas distinguer celle qui était l'objet de leur aversion, ils s'en rapportaient toujours aveuglément à nos décisions, et ils venaient à chaque instant les uns ou les autres nous consulter, et nous

demander si c'était bien du porc ou du bœuf. L'impossibilité de se faire comprendre donnait lieu entre eux et nous à un singulier langage. Ils imitaient, en nous abordant, les cris de ces animaux, et nous étions obligés de leur répondre par la même imitation, soit par le mugissement du bœuf, soit par le grognement du cochon. Ils avaient ce dernier animal en si grande horreur que souvent, dans la crainte de les exaspérer contre nous, nous fûmes obligés de réprimer le désir que nous éprouvions d'en manger.

Ils étaient loin d'avoir la même aversion pour la farine, qu'ils recherchaient presque aussi avidement que l'argent, et surtout pour le beurre, dont ils étaient si friands qu'il devenait toujours entre eux le motif de quelques disputes. A la manière dont ils le mangeaient, on concevait la vivacité de leur goût. J'ai vu cinq ou six de ces sauvages mettre dans un pot, avec moins d'une livre de farine, plus de vingt livres de beurre, en faire une pâtée, la manger à pleines mains, et n'en rien laisser.

Cependant, il n'était pas étonnant que des hommes plongés dans un état complet de barbarie donnassent, dans le partage de la cargaison, la préférence aux aliments qui devaient les nourrir, et dédaignassent entièrement les objets les plus précieux. Sous un ciel qui ne leur fournit rien, ils sentaient le besoin des choses de première nécessité, et leur inepte ignorance les empêchait de deviner le prix de celles dont ils n'avaient aucune idée. Un bouton de nos habits avait autant de valeur à leurs yeux que les diamants qu'ils nous avaient ravis, et j'ai vu pendant plusieurs jours traîner dans le sable pour au moins vingt mille francs des plus belles dentelles, qu'ils n'employèrent à la fin que pour lier des sacs.

La description la plus détaillée ne donnera jamais une idée exacte du spectacle que nous présentait cette plage malheu-

reuse, couverte de tant d'objets que nos ravisseurs avaient dédaignés, et qui nous rappelaient si douloureusement tous les souvenirs de l'Europe. J'ai vu des milliers de volumes d'opinions toutes différentes, que le vent emportait également vers l'intérieur du désert. De tous côtés on découvrait une multitude de lettres, et les personnes qui les ont écrites laissent, sans s'en douter, dans ces régions inconnues, le signe de leur existence, et le secret de leurs relations.

Les tourments que nous avions soufferts depuis dix jours paraissaient nous menacer d'une fin prochaine, et nous ne supposions pas qu'il fût possible d'en appréhender de plus douloureux. Mais le malheur a ses degrés ; et lorsqu'on se croit parvenu au comble de toutes les misères, on doit redouter encore un avenir plus odieux. Nous allions en faire la cruelle expérience. Le 9 juin environ, après avoir terminé le travail de notre journée, et au moment du partage du butin, Fairry nous fit avancer au milieu du cercle d'Arabes qui se forma autour de nous, et nous annonça durement qu'on allait nous séparer. A cette nouvelle inattendue, nous nous récriâmes ; mais ce fut en vain. On se disputa la propriété de nos personnes comme celle des marchandises, c'est-à-dire, au milieu des cris et hurlements, et on fit de nous un partage, qu'une plus longue résistance pouvait rendre dangereux. M. Mexia, M. Souza et M. Chalumeau restèrent la propriété de Fairry. M. Scheult devint celle d'un Arabe nommé Mohammed ; et moi, ainsi que le matelot, nous tombâmes au pouvoir de celui que je redoutais le plus, de cet Hamet qui m'avait toujours témoigné tant de haine. Il m'emmena tout de suite à sa tente, et la réception que me fit sa famille me prouva d'abord que je devais regretter mon premier maître. La mère de cet Arabe, dès qu'elle me vit, s'élança sur moi, et me passant vingt fois un couteau sur la

gorge, elle me témoigna, avec toute l'expression d'une joie féroce, le plaisir qu'elle éprouverait à m'arracher la vie. Mohéléda, en me voyant suivre mon nouveau maître, paraissait plaindre le sort qui m'était réservé, et me faisait signe de ne pas aller avec lui, en me répétant qu'il était très méchant. Je ne l'ignorais pas ; mais il fallait encore me résigner dans cette circonstance.

Cette séparation accroissait mes inquiétudes. Le bruit d'un prochain départ circulait parmi les Arabes ; le terme du déchargement du navire devait nous le faire regarder comme probable. Il ne paraissait pas possible de rester sans motif dans la partie la plus sauvage de la côte. Ma tête s'exalta de nouveau. Réuni à mes camarades, je me sentais la force de supporter toutes les épreuves ; mais séparé d'eux, je n'en aurais pas eu le courage. N'ayant plus pour compagnon d'infortune que ce pauvre matelot, que plus tard on pouvait encore m'arracher, je pris la résolution, et je crois que rien ne m'en eût fait changer, de me coucher sur le sable au moment du départ, et de me faire tuer plutôt que de consentir à la plus triste des séparations. Heureusement je ne fus pas soumis à cette dernière épreuve : la Providence, au milieu de notre malheur, devait jeter sur nous un regard favorable.

Le désir que chacun de nous montrait d'être réuni aux autres, lorsque nos travaux étaient terminés, nous ramenait tous les jours vers Fairry, pour y prendre nos détestables repas. A cet égard, nous trouvions peu d'opposition de la part de nos maîtres, et il nous fut permis de nous réunir pour passer les nuits.

S'il m'était possible de ne pas conserver éternellement le souvenir de la triste journée qui nous assigna des maîtres différents, une circonstance qui me fut particulière me la rappellerait toujours. Hamet avait vu tomber dans la mer

une poule que les Arabes, qui fouillaient le bâtiment, avaient fait sortir de la cale, où elle était cachée depuis plusieurs jours. Le désir d'en devenir possesseur, s'empare aussitôt de lui. « Vas la chercher, chrétien, » me crie-t-il avec fureur. Je lui représente que, ne sachant pas nager, je ne puis exécuter son ordre sans courir risque de me noyer. En effet, cette poule était à une grande distance de l'avant du navire, et la mer, très grosse ce jour-là, brisait avec une grande violence. Le poignard d'Hamet, dont je fus menacé à l'instant, rendit mon observation inutile. La mort, sous une forme ou sous une autre, m'était devenue indifférente ; j'affrontai donc ce nouveau péril, et, après avoir bu une assez grande quantité d'eau salée, je fus assez heureux pour réussir suivant l'impérieux désir de mon maître. Je lui rapportai cette poule à moitié noyée : il la prit et la tua avec son couteau, en se tournant vers l'orient. Observateur fidèle de sa loi, il n'eût pas souffert qu'un chrétien y portât la main pour l'égorger ; mais une fois tuée, il me la jeta avec mépris au visage, en me faisant signe de la plumer. Il paraît que le Coran était moins sévère pour cette seconde opération, et je m'en acquittai avec une attention qui m'empêcha de songer à la bizarrerie de ma condition.

Une aussi grande soumission de notre part fit espérer aux Arabes que nous pourrions également parvenir à aller chercher les voiles des mâts de perroquets, que depuis longtemps ils convoitaient, et qu'ils n'avaient pu encore se procurer. Ils nous donnèrent à l'instant l'ordre de grimper aux mâts pour les en détacher. Dans la position où se trouvait le navire le plus intrépide matelot n'aurait pu réussir à les contenter ; mais ces hommes, qui ne voyaient en nous que les instruments passifs de leurs volontés, se montrèrent encore insensibles à nos observations, et trouvèrent le moyen

d'y mettre un terme par leurs terribles menaces. J'ignore comment, cette fois, nous eussions pu en éviter les effets, sans le parti que nous prîmes, le seul praticable, d'abattre les mâts, pour obtenir les voiles que le vent agitait à leurs extrémités. Pendant plus de deux heures nous employâmes la hâche à coups redoublés : ils tombèrent enfin, mais cette opération avait prolongé notre travail habituel fort avant dans la soirée. Plus fatigués encore que les autres jours, nous regagnâmes la tente de Fairry, où nous aimions mieux passer la nuit au milieu des hideux individus qui y couchaient pêle-mêle avec nous, et nous couvraient d'une vermine dévorante, que de rester plus longtemps exposés au froid rigoureux que le voisinage de la mer pouvait rendre mortel. Comme je m'approchais de cette tente, M. Scheult, qui m'avait précédé, me cria, avec un air de satisfaction auquel nous n'étions plus accoutumés : « Venez donc, approchez ; vous allez voir deux compatriotes, deux jolies Parisiennes qu'un malheur semblable au nôtre a aussi jetées sur cette côte. » J'avoue que ces paroles me firent craindre, de la part de mon malheureux compagnon, les premiers symptômes de la folie. Je porte cependant mes regards vers le lieu qu'il m'indique, et, à mon grand étonnement, j'aperçois, assises près du feu qu'on allumait tous les soirs à l'entrée de notre tente, deux femmes qui paraissaient s'y chauffer. Je pus, à la clarté du feu remarquer l'élégance de leur mise. Cette élégance convenait si peu à des femmes naufragées, et contrastait d'une manière si singulière avec les lieux sauvages où nous nous trouvions, qu'elle devint l'objet de ma surprise extrême. L'une, autant que je puis me le rappeler, portait une robe de crêpe rose, garnie de fleurs ; l'autre une robe de satin blanc, brodée en lames d'argent ; et toutes les deux étendues sur le sable, en véritable costume de bal,

avaient sur leur tête des chapeaux d'une fraîcheur remarquable, surmontés de fort belles plumes artistement arrangées. Je n'avais pu voir encore les figures célestes que me faisaient supposer des ajustements aussi recherchés ; je m'approche davantage, et je vois, à mon grand étonnement, sous ces jolis chapeaux qu'avaient sans doute préparés pour d'autres têtes nos marchandes de modes de Paris, l'horrible Sinné avec son affreuse chevelure, et mon maître Hamet, qui n'était guère moins épouvantable. Si je fus étrangement surpris en voyant un spectacle qui offrait le bizarre assemblage des nouveautés enfantées par la mode dans un pays civilisé, avec les airs ridicules de pareils singes, je le fus encore bien davantage en observant la tranquillité de ces deux êtres singuliers. Ils s'entretenaient sérieusement de ce qui pouvait les intéresser, et n'avaient attaché aucune intention plaisante à cette mascarade extraordinaire, circonstance qui, à nos yeux, en augmentait beaucoup la bouffonnerie. Ils avaient pris ces vêtements au hasard, uniquement pour se couvrir, comme d'autres avaient pris nos habits que plusieurs boutonnaient derrière le dos, et nos gilets, qu'ils mettaient quelquefois sur les pantalons.

Pendant le reste de cette soirée nous fûmes moins tourmentés qu'à l'ordinaire, et nous dûmes ce repos passager et inespéré au besoin que l'on eut de nous, ou au moins à l'empressement intéressé que nous montrâmes à être utiles aux Arabes. Plusieurs, en marchant sur les éclats de verre provenant des bouteilles qu'ils avaient brisées, s'étaient fait aux pieds et aux jambes des blessures assez graves. Persuadés, malgré le mépris que nous leur inspirions, de la supériorité de nos connaissances, ils venaient nous prier de leur donner des soins, et cette soirée fut uniquement employée à les panser les uns après les autres ; ceux même qui n'avaient

absolument rien voulaient passer par nos mains. Ils nous entouraient en criant : *Tabib, tabib* (Docteur, docteur), et nous indiquaient, par des contorsions ridicules, les maux divers qu'ils paraissaient ressentir. Voulant tourner à notre profit cette circonstance, en leur prodiguant des secours dont ils ne furent jamais reconnaissants, nous cherchâmes, avec la qualité de docteur qu'ils nous accordaient si facilement, à nous donner le plus d'importance possible. Chacun de nous faisait sa cure; mais le remède était commun. Une bouteille d'eau de lavande que l'on trouva sur le rivage, et qu'ils avaient dédaignée, nous parut propre à devenir un remède général. Tant qu'elle dura, elle fut employée pour toutes les maladies, et notre réputation de médecins, que nous commençâmes dès lors à établir, nous précéda plus tard, et devint, dans une autre position, par des consultations multipliées à l'infini, la cause de bien des ennuis.



CHAPITRE IV.

Arrivée d'une troupe d'Arabes Bédouins ou Monslemines. — Leur extérieur distingué. — Prière des Musulmans dans le désert. — Les Monslemines s'approprient une part du butin des Ouadlims. — Incendie du navire. — Un bâtiment s'approche de la côte espoir éphémère des Européens. — Ils partent avec le chef des Monslemines.



LA journée du lendemain devait nous offrir un spectacle nouveau. Le 10 juin, les premiers rayons du soleil doraient à peine les collines de sable qui formaient la moitié de notre horizon, que nous apercevons des troupes d'Arabes Bédouins qui en descendent et se dirigent de notre

côté. Le vif éclat de leurs armes étincelant au soleil les découvre dans l'éloignement, et la vitesse de leurs chameaux les a bientôt amenés parmi nous. Chaque chameau portait deux Arabes. Le premier, assis sur une petite selle à la manière des femmes en Europe, conduisait sa monture au moyen d'une corde fixée par un anneau à une narine de l'animal ; le second, dans la position ordinaire d'un homme à cheval, était en croupe derrière son compagnon, et ne s'en trouvait séparé que par son fusil, qu'il tenait horizontalement devant lui. Tous ces chameaux arrivaient successivement au grand trot, s'arrêtaient subitement, et, en s'agenouillant avec lenteur, déposaient leurs maîtres, qui leur mettaient aussitôt des entraves aux jambes pour les empêcher de s'éloigner.

Ces différentes troupes, au nombre d'environ une douzaine, et composées chacune de dix à douze Arabes, prirent position les unes après les autres. Des chameaux de charge arrivèrent ensuite, et avant la fin de la journée les lieux qui nous environnaient avaient tout à fait pris l'aspect d'un camp.

Le sentiment de notre malheur fit place un instant à la surprise que nous causa la vue de ces hommes, remarquables par l'extérieur le plus imposant. Leur vêtement, qui consistait dans un haïque, espèce de couverture en laine blanche qui se drapait parfaitement, nous frappa, surtout par la noblesse qu'il donnait à leur maintien. Plusieurs se distinguaient par les traits les plus réguliers, par la beauté de leurs barbes, et celle de leurs cheveux entièrement semblables aux nôtres ; mais ce qui m'étonna davantage, ce fut leur teint, qui me parut moins basané que celui de la plupart des habitants des provinces méridionales de l'Espagne, que j'avais eu l'occasion d'observer.

Ces Arabes, dont la figure contrastait d'une manière si frappante avec celle des Ouadlims, n'étaient autres que ces

Monslemines, si redoutés des derniers. Leur arrivée jeta parmi nos maîtres une sombre terreur, mais leur nombre ne permit pas de leur résister ; les Ouadlims leur firent au contraire, malgré la répugnance qu'ils ne pouvaient déguiser, un accueil qui ne laissait pas d'être accompagné des signes d'un certain respect, et du sentiment de leur infériorité. Ils appréhendaient l'obligation d'un partage, auquel pour eux il était douloureux de consentir. Ils furent en effet obligés de s'y soumettre, pour la portion des marchandises qu'ils n'avaient pas eu le temps d'enterrer, et pour celle qui se trouvait encore sur le navire. Quelques jours auparavant ils se seraient défendus jusqu'à la mort plutôt que d'y consentir ; mais ils devaient éprouver une vive satisfaction d'avoir enfoui dans le désert les trois quarts de la cargaison, et c'est le seul motif, ce me semble, qui peut expliquer une résignation que leurs premières dispositions étaient loin d'annoncer.

Aussitôt que les Monslemines eurent fini les préparatifs de leur installation, ils se disposèrent à faire leur prière. Les diverses troupes se réunirent toutes sur une même ligne, et celui qui paraissait le chef principal s'étant mis à la tête, quelques pas en avant, s'écria plusieurs fois à haute voix : *Allah akbar* (Dieu est grand). Tous les Arabes alors, dans un silence respectueux, firent leurs ablutions avec le sable, et se prosternèrent en même temps vers l'orient. Nos sauvages eux-mêmes, formant une troupe différente, se prosternaient également ; leurs femmes, qui ne peuvent se mêler avec eux, se tenaient à l'écart près des tentes, et s'inclinaient aussi avec recueillement. Ainsi, de tous côtés autour de nous, les hommes les plus barbares adressaient leurs prières à Dieu ; et nous, chrétiens et malheureux, nous ne pouvions que prier intérieurement : nous n'osions implorer ostensiblement la Providence, notre unique appui, et nous

devions paraître insensibles à la solennité d'un spectacle qui nous touchait si vivement. Aussi longtemps que je vivrai, j'entendrai toujours la voix sonore de ce chef des Monslemines, troublant le silence du désert pour appeler à la prière, et le recueillement de ces hommes encore sauvages ne cessera jamais d'être l'objet de mon étonnement. Les hommages rendus à la Divinité sont toujours empreints du caractère de sa grandeur ; mais combien ils deviennent plus imposants quand ils lui sont offerts dans les lieux les plus arides de la nature, par des hommes réunis sans autel, et invoquant respectueusement le nom du Créateur au milieu du vaste temple qui annonce le mieux sa toute-puissance et sa majesté !

Ce spectacle me fit espérer, je l'avoue, un traitement plus favorable de la part des nouveaux venus. Il me sembla qu'une religion, même différente de la nôtre, devait inspirer un sentiment de compassion pour nous. Je fus bientôt détrompé. La prière générale ne fut pas plus tôt terminée, que nous devînmes l'objet de leurs insultes, et nous eûmes une peine infinie à éviter de leur part le dépouillement le plus absolu.

Leur chef, auquel ils témoignaient une grande déférence, interposa cependant son autorité, et nous délivra, par moments, du supplice que nous faisait éprouver leur présence importune. Ce chef s'appelait Sidy Hamet. Son procédé nous inspira, dans cette circonstance, une confiance qu'une conduite bien différente devait ensuite faire disparaître de notre esprit. Dans les premiers temps de notre connaissance, s'il ne parvint pas toujours à faire cesser les persécutions que nous éprouvions, il se dispensa au moins d'y prendre part.

Sidy Hamet était déjà connu de nos maîtres, et son pouvoir s'étendait au loin dans le désert. La réputation qu'il

s'était faite comme *Talbe*, ou prêtre de la loi, par une étude particulière du Koran, lui valait, même parmi les peuplades les plus sauvages et ennemies de la sienne, les signes d'un respect que les Ouadlims n'avaient pas pour les autres Monslemines. On voulut nous faire sentir que nous lui en devions aussi témoigner davantage ; et Mohéléda, qui s'aperçut que nous n'avions pas pour lui la déférence qu'il méritait à ses yeux, trouva le moyen de nous le faire comprendre. Outre la part considérable qu'on lui accorda dans le butin que s'adjugèrent les Monslemines, on s'empressa d'offrir à Sidy Hamet quelques présents, à titre d'hommage. Parmi ces présents se trouvèrent nos montres, et une très belle longue-vue qui m'avait appartenu.

La navire, à peu près vide, ne devait plus beaucoup tenter les Monslemines ; cependant ils en écartèrent les premiers possesseurs, et se précipitèrent avec des cris de joie sur les restes de ce malheureux bâtiment, et sur les nombreux débris qui couvraient le rivage. La cale, presque entièrement remplie par l'eau de la mer, contenait encore plus de cinq mille bouteilles de vin ; mais aussi insensibles à cette découverte que les Ouadlims, ils résolurent, pour en obtenir le cuivre et les ferrements, de mettre le feu à la carcasse du navire, dont les mâts avaient déjà été incendiés.

Cette dernière et triste expédition devait avoir lieu le lendemain. A la pointe du jour, on nous fit lever, et on nous força de mettre le feu nous-mêmes à notre bâtiment.

Vers le soir, les flammes s'élevèrent en tourbillons de la chambre où il avait été mis, et s'élancèrent dans les airs, au milieu des cris de joie, que faisait redoubler la douleur que nous ne pouvions déguiser. Qu'elle fut encore cruelle cette nuit, dont une affreuse lumière éclaira les bruyants transports, et montra à des êtres toujours insensibles les

larmes que nous versions ! Ce n'était cependant pas une nouvelle perte à déplorer ; déjà nous avions acquis la conviction que ce navire ne pouvait plus nous offrir aucunes ressources, même par ses débris. Mais l'habitude de le voir, nous le faisait en quelque sorte regarder comme un compagnon. Sa vue semblait, par le souvenir d'un trajet assez rapide, diminuer la distance qui nous séparait de notre pays. Quand il fut devenu la proie des flammes, et qu'il ne resta plus de vestiges de notre naufrage, le retour me parut impossible, et notre perte certaine.

Le jour suivant le navire brûlait encore ; l'incendie avait un foyer plus grand que la veille, et avait, à la marée basse, gagné l'intérieur de la cale. Couché sur le bord du rivage, j'en considérais tristement les progrès. M. Chalumeau, qui était à côté de moi, me prend tout à coup les mains, et, avec une agitation que je ne comprends pas d'abord, me dit à voix basse : « Ne parlez pas, ne témoignez surtout aucune surprise, » mais regardez. Voyez-vous ce bâtiment qui vient droit à » nous ? » Mes yeux se portent à l'instant sur l'océan, et à travers les tourbillons de fumée qui s'élevaient de notre navire, j'aperçois, à environ deux lieues, un bâtiment qui s'avance à pleines voiles, le cap sur la côte. A cette vue tout mon sang se retire vers le cœur, et un saisissement extraordinaire agite tous mes membres. L'espoir que j'avais perdu rentre dans mon âme, et tous les deux, tremblants d'émotion, nous détournons les yeux vers le désert, pour ne pas éveiller les soupçons, par une attention trop marquée. Sans doute, disions-nous, notre équipage n'a pas péri ; il aura rencontré en mer un navire, il aura parlé de notre malheur, et on vient nous secourir. Comme on se fait facilement illusion ! comme on est porté à croire ce qu'on désire avec tant d'ardeur ! Si la sensation qui nous reporta si passagèrement vers le bonheur

fut un véritable délire, je laisse à penser quelle impression nous causa le moment où nous fûmes détrompés. Non, la mort ne m'eût pas fait autant de mal !... Ce navire, que nous avions supposé pour nous, changea bientôt de direction, et nous enleva un espoir trop facilement conçu. Il s'éloigna tranquillement avec un vent favorable sans que les personnes qui étaient à son bord aient pu se douter qu'elles laissaient sur une côte, qu'elles avaient presque atteinte, les êtres les plus malheureux, et que ces malheureux étaient peut-être des compatriotes, et même des amis.

En réfléchissant, nous eussions été convaincus de l'impossibilité d'échapper aux mains qui nous retenaient en leur pouvoir ; toutes les flottes du monde n'auraient pu nous en tirer, puisque la côte, comme je l'ai déjà dit, est presque toujours inabordable.

Il nous semblait cependant que nous devions bientôt voir un terme quelconque à nos incertitudes, ou du moins ne pas rester dans le même lieu. Le motif qui nous avait retenus jusqu'alors sur le rivage n'existait plus, et, à nos yeux, nous ne devenions qu'une charge inutile pour des hommes qui n'avaient plus de travail à nous donner.

Depuis l'arrivée des Monslemines, on nous étourdissait plus souvent encore du mot de *Soueïrah* ; mais toujours avec tant de fureur, que nous ne pouvions y attacher aucun espoir. Cependant ce mot devenait pour nous le sujet de bien des interprétations ; aucune de celles que nous lui donnions ne nous satisfaisait. M. Souza, traduisant littéralement, et supposant de l'analogie entre ce mot et le français, nous assurait très sérieusement que *Soueïrah* voulait dire : *Nous partirons ce soir*. Une aussi singulière explication excita parmi nous un mouvement de cette gaieté nationale que nous retrouvâmes quelquefois au milieu de nos plus cruels tourments.

Mais cette gaieté, qui ne faisait qu'effleurer nos lèvres, était bien loin de se trouver dans nos cœurs. Un instant après, M. Scheult, ayant trouvé sur le sable une petite bouteille d'opium, provenant d'une pharmacie qui m'avait appartenu, me dit avec un grand contentement : « Voyez, j'ai enfin le » remède à tous mes maux ; je ne veux plus m'en séparer, et » j'en ferai usage si on doit m'abandonner dans le désert. » Son bonheur me fit envie. Je réclamai vivement cet opium comme une propriété, et certainement avec plus d'intérêt qu'on n'en met à disputer l'héritage le plus précieux. Sa résistance donna lieu à une querelle qui se termina par l'accord que nous fîmes de partager, dans l'occasion, un calmant qui pouvait diminuer nos souffrances, si on voulait nous donner la mort avec cruauté, ou nous la faire craindre par un horrible abandon.

Nous devions être au 16 juin.... Il y avait dix-huit jours que nous nous trouvions réduits à cet état de misère sur le lieu même de notre naufrage. On peut se figurer l'extrême abattement où était réduit chacun de nous. Le peu de force que nous conservions me paraissait extraordinaire, et je devais surtout m'en étonner pour moi, qu'une santé assez habituellement mauvaise semblait rendre peu susceptible de résister à d'aussi rudes épreuves. M. Mexia seul commençait à nous causer une véritable inquiétude. Il montrait peut-être plus de courage et de résignation qu'aucun de nous ; mais il éprouvait des douleurs qui faisaient craindre qu'il ne pût marcher ; je redoutais pour lui le moment, qui pouvait arriver, d'un prochain départ.

Le mouvement qui régnait autour de nous le rendait probable ; au moins une détermination allait être prise à notre égard. Une vive agitation, que nous jugions relative à nous par l'attention continuelle dont nous étions l'objet, se

manifestait de nouveau parmi les Ouadlims. De fréquentes disputes avaient lieu entre eux et les Monslemines. Ces derniers, et particulièrement leur chef, devenaient menaçants, et paraissaient évidemment disputer notre possession. Au coucher du soleil, un moment après la prière, tous les Arabes prirent leurs armes, et, à une certaine distance de la tente qui nous servait d'abri, tinrent un conseil général, qui dura la nuit entière, au milieu des cris et des vociférations de tous genres.

La certitude d'être la cause de ce tumulte augmenta l'inquiétude qui ne nous abandonnait jamais. Quelle décision allait-on prendre enfin ? allions-nous devenir les victimes d'une rixe, dont nous serions l'objet ? Je ne savais qu'en penser. L'impossibilité de comprendre encore des sons proférés avec l'apparence de la fureur, ne me permettait pas de présager l'avenir qui nous était réservé ; mais je le supposais toujours affreux. Je redoutais surtout le partage qu'on pouvait encore faire de nous, et la crainte d'une séparation me glaçait d'effroi. Heureusement il n'en fut rien, et la détermination à laquelle on s'arrêta fut commune à tous.

Le 17, à la petite pointe du jour, les Ouadlims et les Monslemines, qui paraissaient s'être accordés, accoururent en foule à l'entrée de notre tente, et nous annoncèrent que nous allions partir avec Sidy Hamet. Ce chef se présenta en effet, quelques instants après, et nous ordonna de le suivre. Étions-nous devenus sa propriété, par l'achat qu'il avait fait de nous, ainsi que plus tard lui-même m'en a donné l'assurance ? nous enlevait-il de vive force, ce que je suis assez fondé à croire ? A cet égard, je n'ai jamais eu de données bien certaines ; mais le résultat pour nous était le même, et nous nous apprêtâmes au départ.

Notre plus grand embarras fut assurément de nous mettre

debout. M. Mexia était si faible qu'il pouvait à peine se tenir sur ses pieds. Je vois encore le moment où le barbare Mohiet lui ordonna brusquement de se lever pour se disposer à partir. Il accompagna cette dernière injonction d'un acte de violence, en lui prenant de force un manteau qu'il avait conservé, ce qui le laissa dans un dénûment presque complet. M. Mexia ne paraissait pas en état de supporter la marche ; depuis quinze jours il n'avait pas quitté la place où il s'était couché, et, amaigri par les douleurs les plus aiguës, il était tellementchangé, qu'il nous faisait plutôt l'effet d'un squelette que d'un homme.

Nous avions l'espoir que nous pourrions monter sur des chameaux, mais on ne nous le permit pas. Sidy Hamet partait presque seul avec nous ; il devait être accompagné uniquement d'un autre Monslemine, et de trois jeunes gens d'environ quatorze à quinze ans. Il laissait sa troupe en arrière, pour terminer, à ce qu'il nous sembla, les partages qui n'étaient pas encore entièrement faits, et n'emmenait avec lui que trois chameaux. L'un était sa monture, et les deux autres étaient destinés à porter les bagages qui lui appartenaient. On nous accorda seulement la faveur de placer, sur un de ces derniers chameaux, deux sacs, qui contenaient quelques débris de biscuit déjà moisi, une petite quantité de farine, et un morceau de lard de deux ou trois livres, que nous trouvâmes dans le sable, où il avait roulé plusieurs jours. Nous pûmes encore charger, mais après de grands débats et de nombreuses prières, deux dames-jeannes, à moitié pleines, de l'excellent vin dont l'usage avait pu seul nous empêcher de succomber à tant de privations.

Nous allions donc partir ; mais c'était sans savoir le but de notre voyage, et sans connaître les desseins que l'on pouvait avoir sur nous. Toujours l'avenir devait être voilé à

nos yeux, et les incertitudes et les anxiétés devaient accompagner tous nos pas.

Les mauvais traitements de nos premiers maîtres ne nous empêchèrent pas de leur faire nos adieux ; au milieu des craintes, que nous avions sur le sort qui nous était réservé, nous cherchions encore à exciter leur intérêt, et nous paraissions en quelque sorte implorer leur pitié pour les détourner, s'ils avaient dû la prendre, d'une résolution qui pouvait nous être funeste. Mais ils reçurent ces adieux avec l'insensibilité qu'ils nous avaient toujours témoignée.

Sidy Hamet, n'ayant plus rien qui le retînt, nous donna l'ordre de nous mettre en route. Nous nous éloignâmes donc tristement, en jetant un dernier regard sur cette plage malheureuse, où nous n'avions pas encore épuisé tous les genres de douleurs.

CHAPITRE V.

Marche dans le désert à peu de distance de la mer. — Je retrouve des papiers qui m'intéressent. — Un de mes compagnons est sur le point de succomber à ses souffrances. — On le hisse sur un chameau. — Continuation du voyage. — Fatigues inouïes dans les sables mouvants. — Manque absolu d'eau. — On creuse le sable et l'on trouve une source. — Nouvelles tribulations ; état inquiétant de M. Souza. — On revient vers la mer.



OTRE marche ressemblait au plus lugubre convoi ; incertains sur la direction qu'on allait nous faire prendre, nous avions tous l'attitude du désespoir, et nous observions le plus morne silence. Chacun de nous, à l'exception de M. Mexia, qui n'aurait pas eu la force de les porter, avait attaché à

une corde, et suspendu à son cou, deux bouteilles de vin de Frontignan, que nous avions pu sauver, et qui devaient servir pour les premiers besoins. Nous espérions aussi que ces bouteilles nous seraient utiles plus tard, si nous avions le bonheur de rencontrer de l'eau ; aussi nous les portions avec la plus grande attention, ayant bien soin de les soutenir avec nos mains, dans la crainte de les voir se briser en s'entrechoquant. Si nous n'étions pas, en commençant ce pénible voyage, dans un état de triste nudité, peu s'en fallait. Ce qui manquait à l'un, l'autre pouvait l'avoir, et entre nous six, je crois que nous aurions eu de la peine à réunir un habillement complet.

Heureusement le dédain qu'on avait montré pour nos chapeaux nous en conservait la possession. Nous ne pouvions trop apprécier un semblable bonheur, lorsque nous allions avoir à braver l'ardeur d'un soleil insupportable. En revanche, nous avions tous des chaussures pitoyables, et il était facile de prévoir le moment où elles nous manqueraient entièrement.

A peu de distance du rivage, il fallut d'abord gravir une colline ; une fois arrivés sur cette hauteur, nous aperçûmes avec effroi la plaine sablonneuse à travers laquelle nous devions nous frayer un chemin. Dans cet endroit Sidy Hamet nous fit faire une halte, et s'éloigna d'environ deux cents toises de nous, pour enfouir, dans un emplacement qu'il marquait, quelques objets qu'il ne voulait pas emporter avec lui. Je profitai de son absence pour examiner des papiers que le vent avait emportés à la place même où nous étions arrêtés. Quelle fut ma surprise quand j'aperçus parmi eux mon extrait de baptême, mon passeport, les deux dernières lettres que m'avait écrites ma famille en faisant des vœux pour mon voyage, et une autre lettre de M. le marquis

de Marialva, qui me recommandait au premier ministre du roi de Portugal et du Brésil ! Je ramassai avec empressement ces papiers si miraculeusement offerts à ma vue. Dans cet instant tout espoir ne me parut par perdu. Les vœux de ma famille me parvenaient dans les lieux les plus sauvages du désert, et la lettre qui s'intéressait à l'entreprise que j'avais projetée m'annonçait que je pourrais peut-être un jour la couronner par le succès. Ayant fait un paquet de ces papiers, dont plusieurs pouvaient m'être encore utiles, je le plaçai dans le fond de mon chapeau, ainsi qu'un crayon que j'avais emporté, sans prévoir l'usage que par la suite je devais en faire. Ces objets, et quelques diamants cachés, avec le secours de mes compagnons, dans les vêtements que nous conservions encore, étaient tout ce que je sauvai des débris de mon naufrage.

Sidy Hamet, qui avait été absent près d'une demi-heure, revint vers nous, et nous fit remettre en marche aussitôt. Il était environ dix heures. Nous continuâmes notre route jusqu'à midi, à une certaine distance les uns des autres, et toujours sans proférer une seule parole. Nous chassions devant nous les trois chameaux dont on nous avait abandonné la conduite, et nos guides chantaient par moments, en prenant des intonations différentes, qui accéléraient ou ralentissaient leur marche. M. Mexia était déjà resté en arrière ; je voyais l'impossibilité où il se trouvait de continuer une route aussi pénible. Persuadé qu'il allait succomber le premier, je n'osais plus me retourner pour le voir, et je craignais de jeter encore les yeux sur lui. Je l'entends tout à coup s'écrier d'une voix plaintive : « Abandonnez-moi, mes » camarades, il ne m'est plus possible d'avancer. » Nous nous arrêtons aussitôt, et, en nous retournant, nous le voyons tomber sur le sable, en exprimant les signes d'un violent

désespoir. Désespérés nous-mêmes d'un pareil événement, nous allons tout de suite vers lui, et nous l'engageons à faire des efforts pour se relever. « Comment le pourrais-je ? » nous répondit-il ; je n'ai plus aucune force, et je souffre » des douleurs inouïes. » Il s'étendit alors sur le sable, et, avec une sombre résignation, il ajouta : « Allez, mes amis, je » le vois bien, ce désert sera mon tombeau. Laissez-moi, » éloignez-vous ; évitez, si vous le pouvez, le triste sort » auquel rien ne peut plus me soustraire maintenant. Qu'il » est affreux de périr dans un pareil pays ! »

Il ne nous était pas possible de consentir à un aussi cruel abandon. Nous nous devions des secours réciproques jusqu'au dernier moment ; mais encore fallait-il trouver le moyen de sortir de l'embarras dans lequel nous plongeait cette affreuse circonstance. Sidy Hamet, qui en était peu touché, voulait aller en avant. Nous le suppliâmes de laisser monter, sur un des chameaux, notre malheureux compagnon. Il refusa d'abord, et n'y consentit enfin qu'à la condition que nous verserions, pour diminuer la charge du chameau, une partie du vin que nous emportions avec nous. Nous ne pouvions dès lors regarder comme un sacrifice ce qui en était un bien réel, et nous nous empressâmes d'exécuter avec joie ce qu'il exigeait si impérieusement. M. Mexia, placé avec peine sur une monture nouvelle pour lui, eut beaucoup à souffrir, mais il put du moins continuer un voyage dont le terme nous effrayait pour lui. Nous marchâmes au nord-est jusqu'à cinq heures du soir, et, après avoir parcouru environ six lieues dans toute notre journée, nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, près d'une tente que nous aperçûmes au milieu de quelques broussailles. Ces buissons, les premiers qui s'offraient à notre vue, perçaient le sable avec peine, et s'élevaient tout au plus à un pied et demi de hauteur. La tente,

entourée de cinq ou six chèvres qui avaient à peine le souffle, était, à ce que Sidy Hamet me fit entendre, la propriété de Hamet, mon ancien maître. Elle n'était, pendant l'absence de ce dernier, occupée que par des femmes et des enfants, qui auraient bien eu le désir de nous maltraiter, mais qui ne l'osaient, parce que nous nous trouvions dans une position à ne pas craindre leurs insultes. Nos conducteurs se couchèrent à quelques pas de la tente, au milieu des sacs et des bâts qu'ils avaient opposés au vent, qui nous promettait une nuit assez froide. Nous imitâmes leur exemple, après avoir mangé un morceau de notre biscuit et bu un peu de vin. Vers minuit, m'apercevant que Sidy Hamet avait à la main une écuellée de lait, je lui en demandai. Il consentit à m'en donner ; mais ce fut après en avoir bu à peu près la totalité, et avoir rempli le vase, qu'il me passa, avec l'eau saumâtre que nous connaissions déjà.

Le 18, au point du jour, Sidy Hamet nous ordonna d'amener les chameaux, qui, ayant chacun des entraves à une jambe, s'étaient fort peu éloignés. Nous l'aidâmes ensuite à les charger. L'habitude nous avait déjà rendu cette corvée familière ; mais un des chameaux, encore très jeune, et qui n'était pas complètement dressé, nous donnait une peine infinie. Au moment de lui mettre la charge, il fallait que l'un de nous lui tînt la tête fortement appuyée sur le sable ; alors souvent il voulait nous mordre, et, quelquefois, il se relevait avec violence et échappait à tous nos efforts. Ce manège, répété à plusieurs reprises, provoquait fréquemment les rires de nos conducteurs ; mais les cris de cet animal étaient si forts, et produisaient un tel effet au milieu de la solitude où nous étions, que bien sûrement, dans l'éloignement, et sans en connaître la cause, ils auraient inspiré une véritable épouvante.



L'UN DES CHAMEAUX ÉTAIT SA MONTURE ET LES DEUX AUTRES ÉTAIENT DESTINÉS
À PORTER SES BAGAGES. (P. 63.)

Il était six heures quand nous nous mîmes en route. Nous uivîmes la même direction que la veille, c'est-à-dire, celle du ord-est, laissant dans l'est, à environ huit lieues, une chaîne de montagnes peu élevées, qui courait du nord au sud. qu'à neuf heures le chemin ne fût pas extrêmement fati- nt ; mais alors nous commençâmes à entrer dans le sable squ'aux genoux, et, le soleil prenant toute sa force, je vis le oment où il n'était plus possible à aucun de nous d'avancer. us ne nous arrêtâmes cependant que vers midi ; quel h[illegible]rible repos ! la marche était peut-être encore préférable. emblait que le mouvement devait nous procurer un peu [illegible] ; mais rester immobile sous un soleil vertical, sans oir se dérober à l'ardeur de ses rayons; chercher en vain, eusant le sable, une fraîcheur qu'on croit y trouver, et encontrer qu'un brasier ardent, assurément c'était rir mille fois la mort.

e soif dévorante augmentait l'horreur de cette situation. n'avions pas d'eau. Si nos Arabes en supportaient la tion, pour nous elle devenait déjà un supplice. A chaque nt nous avions recours à notre vin de Frontignan, nent échauffé dans les vases qui le contenaient, qu'il ouvait pas satisfaire l'extrême désir que nous éprou- s d'une boisson rafraîchissante. Ce vin liquoreux soutenait nos forces, mais doublait notre soif. Sidy Hamet nous fit comprendre qu'au coucher du soleil nous trouverions de l'eau en abondance. *El mâ bezzeïf* (beaucoup d'eau), nous disait-il ; et en même temps il nous montrait le soleil perpendiculaire sur sa tête, et reportait sa main vers l'horizon, en nous indiquant le côté du couchant. Cette promesse nous conserva le courage, qui était prêt à nous abandonner, et nous rendit la force de nous remettre en route. Sans l'espoir qui nous était donné, nous nous serions

indubitablement rebutés à la vue du spectacle effrayant qui ne tarda pas à se présenter devant nous. Vers les deux heures, un immense précipice de sable nous barra le chemin. Tout passage nous paraît interdit, et l'horizon, au delà de cet abîme, est formé par des montagnes de ce même sable mouvant, qui paraîtraient presque se confondre avec les nuages, si le ciel, par une pureté remarquable, ne faisait ressortir la variété singulière et bizarre de leurs sommités dessinées par les vents. De même qu'ils amoncèlent la neige dans d'autres climats, ils avaient donné toutes les formes à ces montagnes qui, toujours prêtes à s'écrouler, étaient menaçantes par leur prodigieuse hauteur.

Jamais je n'aurais pu croire à la possibilité de surmonter cet obstacle imprévu. M. Chalumeau imagine pouvoir fouler impunément un terrain aussi mobile. Au moment où il veut descendre dans le précipice, il se trouve entraîné à une certaine distance par des flots de sable qui commençaient à s'agiter autour de lui. Il eut le bonheur de revenir jusqu'à nous ; mais il avait éprouvé un tel saisissement, qu'il nous avoua qu'il s'était cru perdu. Il paraît que des vents impétueux avaient accumulé, en plus grande quantité que de coutume, les sables toujours amoncelés dans ce passage dangereux, car nos conducteurs eux-mêmes restèrent étonnés et saisis d'une frayeur que la nôtre seule pouvait surpasser.

Nos chameaux étaient arrêtés sur le bord du précipice, et Sidy Hamet, qui regardait de tous côtés, ne savait trop encore comment nous sortirions de l'embarras où nous nous trouvions. Sans doute il pensa devoir appeler de l'orient, à son secours, la lumière qui lui manquait, car nous le vîmes se mettre en prière avec son compagnon, sur un monticule de sable qui dominait l'abîme où nous allions descendre. Leurs prières accoutumées avaient acquis, dans cette circon-

stance, un nouveau degré de ferveur, et ils y ajoutaient des espèces de cantiques qu'ils chantaient, en se répondant l'un à l'autre avec les éclats de voix les plus perçants, et une volubilité extraordinaire. L'image de ces deux hommes, prosternés et presque tremblants, implorant un passage à travers ce chaos, sera toujours présente à ma pensée.

Après s'être ainsi recommandé à Dieu et au prophète, Sidy Hamet s'aventura dans le passage qui lui parut le moins dangereux, et nous ordonna de le suivre avec les chameaux que guidait Ragel, l'autre Monslemine. A la tête de notre petite caravane, Sidy Hamet nous devançait toujours d'environ cent pas, et examinait de tous côtés les endroits les moins difficiles. Il recherchait surtout les traces d'autres chameaux qui pouvaient nous avoir précédés, et, s'il en découvrait, il se laissait guider par l'empreinte de leurs pas. Il nous fallut plus de trois heures pour traverser ces amas de sable prodigieux. Les chameaux s'abattaient si souvent, que, dans ce trajet, nous fûmes obligés de les décharger plus de dix fois, pour leur donner le moyen de se relever. Cependant quelques places balayées par le vent nous offraient un terrain durci, sur lequel nous marchions avec plus de facilité. Mais ces singuliers sentiers, extrêmement étroits, se trouvaient toujours bordés de ces montagnes effrayantes dont les sommités, souvent suspendues sur nos têtes, paraissaient prêtes à se détacher. La seule commotion qu'elles recevaient de notre marche, suffisait pour ébranler ces masses redoutables dont la superficie, fluide comme celle de l'eau, ruisselait lentement du sommet à la base. Si un vent violent se fût élevé dans ce passage difficile, notre perte était certaine ; nous y trouvions le terme de tous nos maux.

Vers six heures du soir nous sortîmes enfin d'un aussi imminent péril ; mais notre fatigue était excessive. Nous

demandions à grands cris du repos. La différence de notre marche nous avait tous séparés : M. Souza et Affilé étaient derrière nous à une grande distance. Cependant rien n'annonçait encore le moment de la halte, et nous entrions dans une plaine dont l'étendue, s'il fallait la parcourir, n'était pas rassurante. Nos conducteurs, déjà bien loin devant nous, ne paraissaient faire aucune attention à nos plaintes, ni à la difficulté que nous éprouvions à les suivre. A sept heures nous arrivâmes au pied d'une côte assez escarpée. Nous la montâmes les uns après les autres avec une peine infinie ; mais cet effort fut le dernier ; aucune force au monde n'était capable de nous faire avancer davantage. Haletants, et dans un état d'épuisement inconcevable, nous tombâmes sur le sable en jetant un cri de désespoir. Sidy Hamet revint vers nous pour nous exciter à continuer. Il crut pouvoir nous y engager en nous répétant plusieurs fois : *N'sara el mâ ma câne* (chrétiens, l'eau manque), et en nous promettant qu'un peu plus loin nous en trouverions indubitablement ; mais toutes ses exhortations furent sans effet, et il fut obligé de s'arrêter à l'endroit même où nous étions tombés. Dans cette mortelle journée nous supposions avoir parcouru environ onze lieues. J'avais les pieds tout en sang, et le sable qui s'était introduit dans les plaies me faisait souffrir horriblement. Mes compagnons étaient à peu près dans le même état. Notre douleur ne nous empêcha pas cependant de faire notre repas accoutumé. Nous eûmes recours à nos insuffisantes provisions, et je me couchai ensuite avec une tristesse que je n'avais pas encore ressentie à ce point, et qui provenait de la crainte de ne pouvoir le lendemain me relever pour continuer un pareil voyage. Les Arabes firent retentir les lieux qui nous environnaient des mêmes chants que nous avions entendus dans la journée. Ils mangèrent

ensuite une espèce de bouillie qu'ils avaient préparée avec de la farine d'orge avant de quitter les lieux du naufrage. Cette bouillie refroidie avait acquis la consistance du pain, et, pendant plusieurs jours, réunie à quelques graines, elle fut leur unique nourriture. La sobriété de ces hommes me parut inconcevable, et l'insouciance apparente avec laquelle ils supportaient les privations ne peut être trop remarquée. Je les ai vus passer deux jours sans prendre aucune boisson, et ils ne mangeaient qu'une seule fois par jour, un instant après le coucher du soleil. Le Ramadan, (carême musulman) dans lequel nous commencions à entrer, leur en prescrivait l'obligation. « Les enfants peuvent manger, disait Sidy Hamet, mais les Monslemines qui ont de la barbe ne le doivent pas : Dieu le leur défend. » Et en même temps, pour nous expliquer davantage sa pensée, il prenait sa barbe d'une main, et nous montrait le ciel de l'autre.

La fraîcheur de la nuit, en diminuant notre altération, nous rendit une partie de nos forces. Cependant le froid et l'inquiétude me privèrent de sommeil, ainsi que M. Mexia. Nous eûmes lieu de ne pas nous en plaindre : Ragel, qui nous croyait endormis, vint doucement prendre une des dames-jeannes qui contenaient notre vin, et eut le temps d'en verser une partie sur le sable ; il l'eût répandu entièrement, sans nos cris et ceux de nos compagnons, qui, réveillés en sursaut, se plaignirent amèrement, ainsi que nous, d'une action qui allait nous priver de la vie, puisque ce vin était notre unique soutien contre tant de fatigues. L'intention de Ragel était de diminuer la charge du chameau qui le portait, et plusieurs fois les jours suivants, malgré la très petite quantité qui nous restait de ce vin, il renouvela toujours ses tentatives avec le même motif.

19 Juin. — Cette circonstance nous tint éveillés jusqu'au jour, qui ne tarda pas à paraître ; aussitôt les Arabes firent

leurs prières, et nous nous mîmes en route. Après avoir parcouru environ deux lieues, nous aperçûmes, dans un fond sur la gauche, une assez grande étendue d'eau. Notre soif ardente, que la chaleur croissante de la journée renouvelait, nous fit doubler le pas; mais nous fûmes, en arrivant, cruellement détrompés : c'était un lac d'eau salée. Nous pouvions être alors tout au plus à cinq lieues de la mer, et la direction que nous suivions, et qui fut celle de la journée, nous menait vers le nord. Désespérés de ne pouvoir rencontrer cette eau tant promise et si désirée, chacun se remit tristement en marche. Le terrain que nous parcourions alors était moins sablonneux que celui de la veille : il était au contraire souvent très dur, et comme calciné par l'ardeur du soleil. Je remarquai une grande quantité de pierres arrondies, dont plusieurs me parurent de la nature de nos pierres à fusil, et nous pûmes en tirer du feu. Celles qui me frappèrent davantage, et qui se rencontraient également en abondance, étaient noirâtres et me semblèrent volcaniques. Je ramassai une de ces dernières et la conservai quelques instants ; mais je la jetai bientôt. Dans une position comme la nôtre, un intérêt de ce genre, et des observations qui nous paraissaient sans résultat, ne pouvaient nous occuper que bien passagèrement.

Vers midi, nous aperçûmes une couleuvre ; sa vue nous surprit d'autant plus, qu'aucun reptile n'avait encore frappé nos regards au milieu de ces contrées inhabitées, où l'on ne voit jamais dans l'air ni oiseaux ni insectes. A une heure nous entrâmes au milieu de nouvelles montagnes de sable moins élevées que celles de la veille, mais cependant assez effrayantes pour nous donner la crainte de ne pouvoir jamais les franchir avec la soif dévorante à laquelle nous ne pouvions plus résister. La mienne était tellement affreuse, que ma langue en était entièrement desséchée. Un mouvement devenu

machinal me faisait continuellement ouvrir la bouche, dans l'espoir de me rafraîchir par un peu d'air ; mais je n'aspirais au contraire, dans cette atmosphère embrasée, que des bouffées d'une chaleur si terrible, qu'elle n'était propre qu'à me suffoquer. Notre vin, réduit à une petite quantité, et pour lequel nous nous étions mis à la ration, ne pouvait plus, par sa nature, servir à nous désaltérer. C'était de l'eau qu'il nous fallait ; la privation que nous en éprouvions allait nous faire périr misérablement. Il ne me fut bientôt plus possible de faire un pas en avant, et je tombai, épuisé de fatigue, entre deux dunes de sable qui paraissaient devoir me servir de tombeau. Eussions-nous pu jamais prévoir que c'était de la place même où j'attendais la mort au milieu de tant d'angoisses, que nous viendrait le secours qui devait, au contraire, nous rendre à la vie ?

Dans cet endroit, un des plus arides du désert, où, sans nos guides, nous devions périr si douloureusement, on reconnaissait seulement, à de nombreux excréments de chameaux, la preuve d'un passage assez fréquent. C'est là même que Sidy Hamet fit arrêter les siens, en nous disant que nous allions enfin avoir beaucoup d'eau. L'aspect des lieux qui m'environnaient, et leur extrême aridité, me firent d'abord regarder son assurance comme une insulte à notre malheur ; mais quand je le vis, avec Ragel et ses autres compagnons, s'occuper à creuser un grand trou dans le sable, une lueur d'espoir vint tempérer mon affreuse douleur. Aucun de nous ne songe plus alors à sa fatigue, et tous, nous nous avançons à l'instant vers le puits que l'on creuse avec activité. Il avait déjà plus de trois pieds de profondeur, et rien n'annonçait encore que d'un sable aussi brûlant il pût jaillir une source libératrice. Mais la Providence devait encore cette fois veiller sur nous, en nous envoyant le secours que nous cessions d'es-

pérer. Quand le trou fut à peu près profond de quatre pieds et demi, nous aperçûmes une humidité presque insensible qui perçait à travers le sable. A cette vue un cri de reconnaissance s'éleva spontanément parmi nous ; la joie succéda à la douleur, et nous éprouvâmes, au milieu de ces lieux arides et sauvages, l'enthousiasme d'un bonheur inconnu jusqu'alors.

Nous ne savions cependant pas encore si cette eau viendrait avec toute l'abondance que notre extrême altération rendait désirable. Elle filtrait fort peu et très lentement ; mais après avoir creusé davantage, elle vint en plus grande quantité. Alors nous nous précipitâmes tous à l'instant dans le trou, malgré les Arabes qui voulaient boire les premiers, et commençaient déjà à s'y laver les pieds et les mains. Cette eau, devenue de la boue par le sable qui s'y trouvait mêlé, avait un goût fade qui, dans une autre circonstance, l'eût rendue détestable ; mais pour nous elle devint la boisson la plus délicieuse, et nous en bûmes une si prodigieuse quantité, que, chacun de nous, dans la crainte du mal que pouvait produire un tel excès, en faisait la remarque à son voisin, sans cesser pourtant lui-même de boire. Je ne crois pas exagérer en assurant que j'en ai bu six à sept bouteilles pour ma part, et mes compagnons un peu plus ou un peu moins, pendant une halte qui dura environ deux heures.

Tant de bonheur fut troublé par de nouvelles inquiétudes, bien cruelles quoique passagères. Tandis que nous cherchions à apaiser notre soif, nos conducteurs avaient disparu, et l'on n'apercevait plus les chameaux. Pleins d'effroi, nous montons à l'instant sur un monticule voisin, mais nous ne découvrons rien. Voilà donc les craintes que j'avais toujours conçues, réalisées ! nous sommes livrés à l'abandon que j'avais toujours redouté ! Depuis plus d'une demi-heure nous parcourions inutilement des yeux l'étendue de notre immense

horizon, quand nous aperçûmes enfin Sidy Hamet debout, à une distance d'environ trois cents toises, et arrangeant tranquillement la charge de son chameau. Pendant la halte que nous avions faite, il avait pris une position derrière les dunes de sable, où les chameaux s'étaient couchés, et il s'était montré insensible à tous les cris que nous avions jetés pour l'appeler.

Il revint peu de temps après vers nous, avec deux outres qu'il nous ordonna de remplir d'eau ; nous lui obéîmes avec tout l'empressement que nous devions naturellement apporter à cette opération destinée à nous garantir de la soif à venir.

Nous nous remîmes en marche vers trois heures. A cinq heures, nous arrivâmes sur les bords de la mer. Le plaisir que nous éprouvâmes à la revoir nous rendit un peu de courage. Son aspect nous rattachait en quelque sorte encore à l'Europe, ou du moins nous rassurait sur les inquiétudes que nous concevions quelquefois, lorsque les Arabes prenaient une direction qui nous ramenait dans l'intérieur du désert.

Cependant M. Souza était indifférent à la vue de l'Océan. Sa fatigue était extrême, et il se vit dans l'impossibilité de continuer à marcher. Ses jambes, prodigieusement enflées, et ses pieds tout en sang,attestaient l'excès de ses souffrances. Résigné à périr, il se mit à genoux sur le bord du rivage, en joignant les mains, et nous dit, d'une voix faible et épuisée, qu'il ne pouvait plus faire un pas, et qu'il voyait bien que sa dernière heure était arrivée. Il nous demanda une bouteille d'eau et un peu de biscuit pour prolonger sa triste existence, et nous supplia de l'abandonner. Ensuite, s'adressant à M. Scheult, avec l'expression d'un désespoir qui nous fit verser des larmes, il ajouta : « Capitaine, peut-être reverrez-vous un

» jour ma femme et mes enfants. Dites-leur alors combien
» je suis malheureux de mourir loin d'eux et portez-leur ma
» dernière bénédiction. »

Ce spectacle nous brisait le cœur, mais Sidy Hamet y était insensible. Nous le suppliâmes de laisser monter notre malheureux compagnon sur un chameau ; nos prières furent sans effet. Il refusa avec opiniâtreté de nous accorder ce que nous lui demandions avec tant d'instances, et nous ordonna d'avancer. Pour le toucher, un de nous pensa qu'il fallait lui offrir une des pièces d'or que M. Souza conservait sur lui, et qu'il avait pu soustraire à toutes les recherches, en les mettant dans une paire de bretelles, que les Ouadlims avaient dédaignées. Comment refuser son consentement à une pareille proposition ? chacun y accéda, et ce moyen toucha notre insensible Arabe. Mais, comme il nous supposait avec raison entièrement dévalisés, cette offre, qu'il eût mieux valu être dans le cas de ne pas lui faire, devait lui donner l'éveil, et pouvait amener par la suite un dépouillement plus complet.

Une considération de ce genre n'aurait jamais pu nous arrêter, et nous nous applaudissions d'une idée qui nous tirait d'un tel embarras. M. Souza monta donc sur un des chameaux ; mais ce pauvre homme était si malade et abattu, que sa faiblesse, jointe à son inexpérience, faillit être cause de sa mort. Au moment où le chameau, qui était d'une hauteur extraordinaire, se releva par saccade, M. Souza, qui ne s'attendait pas à un aussi rude mouvement, fut lancé à terre avec une extrême violence. Nous le crûmes tué ; cependant il n'eut qu'un bras et une main foulés. Nous le replaçâmes sur cette monture peu commode, et il put continuer la route, ainsi que M. Mexia, dont les souffrances continuelles nous faisaient croire la fin prochaine.

Nous n'avions que trop à redouter le moment où ceux de

nous qui avaient encore la force de marcher seraient, par une plus grande fatigue, obligés de s'arrêter. Tout l'or que nous avions encore n'aurait pu nous servir, puisqu'il n'y avait plus moyen de monter sur les chameaux. Il fallait donc rester et périr à la place même où nous pouvions tomber. Cette idée, qui m'affectait si douloureusement, m'a rendu souvent une force qui était prête à m'abandonner entièrement. Combien de fois, accablé par l'excessive chaleur, ne pouvant plus respirer, et au moment de succomber, n'ai-je pas redoublé mes efforts incroyables, seulement en pensant que chaque pas que je faisais vers le nord diminuait la distance qui me séparait de ma patrie ! combien de fois n'ai-je pas craint qu'un abattement funeste ne s'emparât malgré moi de mon âme, et ne rendît insurmontables d'aussi inconcevables fatigues ! Souvent aussi je n'ai dû le mouvement qu'à l'excès de ma souffrance ; j'avais la plante des pieds tellement brûlée par ce sable de feu, que l'immobilité par moment n'était pas supportable. Je suis véridique en disant que plusieurs fois j'ai dû marcher malgré moi, éprouvant pour ainsi dire le supplice d'un homme qui se trouverait sur un plancher brûlant, et que la douleur mettrait en mouvement contre sa volonté.

A sept heures nous arrivâmes enfin au terme de cette troisième journée. Nous calculions que nous avions fait au moins dix lieues dans la direction du nord.

Sidy Hamet nous fit camper dans un cimetière situé sur le bord de la mer. Des Arabes, morts sans doute dans ces parties du désert, y étaient enterrés. Des amas de pierres formés sur chaque tombe annonçaient que le nombre des Arabes inhumés dans ce lieu était assez considérable ; comme des collines de sable le dominaient, il parut favorable pour y passer la nuit. Nos guides craignaient une surprise de la part d'autres

voyageurs campés dans les environs, et ils pensèrent, au moins je le compris ainsi, avoir trouvé un abri où l'on ne songerait pas à venir les inquiéter.

Le voisinage de la mer nous permit d'y prendre un bain, qui nous remit un peu des fatigues du voyage. Cette position, que la nuit seule devait nous rendre désagréable par le froid qui s'y fit sentir, nous donna aussi la facilité de manger des coquillages que nous y trouvâmes en assez grande abondance. Nous en composâmes notre seul repas de la journée, en y joignant un peu de biscuit, et environ un verre de vin pour chacun, ration à laquelle nous étions réduits, et dont nous devions bientôt éprouver l'entière et douloureuse privation.



CHAPITRE VI.

Vestiges d'autres naufrages. — Cavernes sur le bord de la mer. — Souffrances et angoisses de M. Mexia. — Illusion causée par le mirage ; son effet. — On aperçoit le pays des Monslemines. — Les graines du désert. — Quelques indices d'habitation. — On arrive au camp de Sidy Hamet. — Importunité des femmes et des enfants à notre égard. — Description du camp. — Occupations des Arabes. — Leur hospitalité. — On veut séparer les naufragés. — Voyages des Arabes. — Sidy Hamet reste avec les naufragés.



LE 20 juin, le crépuscule nous fit découvrir, près de l'endroit où nous avions reposé, des débris de bâtiment. Plusieurs mâts repoussés par les vagues étaient encore sur le rivage, et attestaient, par leur état de dégradation, l'époque reculée du naufrage dont ils provenaient. Ainsi, bien avant

nous, d'autres infortunés avaient eu également à endurer, sur cette terre de douleurs, les mêmes tourments et la même adversité. Mais leur sort n'était plus à déplorer ; le temps avait apporté un terme à leurs maux ; et nous, encore aux prises avec le malheur, nous ne pouvions prévoir s'il nous serait permis de le braver victorieusement. Plus heureux, peut-être avaient-ils péri au moment même du naufrage. Nous devions le supposer ; car, dans ces parages dangereux, la côte, située un peu au sud du cap Noun, se présente sous un aspect si effrayant, que l'on doit croire à l'impossibilité de l'aborder par quelque temps que ce puisse être. Malheur au bâtiment qui s'en approche dans les jours de tempête ! Lancé par les vagues furieuses au milieu des cavernes qu'elles se sont creusées sur cette côte redoutable, il doit périr infailliblement.

Sidy Hamet nous fit comprendre que nous devions la suivre pendant quelque temps ; cette assurance me causa une véritable joie, et, en calmant momentanément mes inquiétudes ordinaires, me donna le loisir de l'examiner.

A six heures nous nous mîmes en marche pour chercher à gagner le point le plus haut de la côte. Il s'élevait à plus de deux cent cinquante pieds au-dessus de la plage où nous avions passé la nuit. Il nous fallut plus d'une demi-heure pour parvenir à cette élévation, qui nous parut toujours à peu près la même, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, dans tout le prolongement de la côte qui courait au nord-est. Un vent assez fort qui s'éleva nous fit espérer que nous allions être moins tourmentés par la chaleur, et l'agitation qu'il causa à la mer augmenta pour nous l'intérêt du spectacle qui s'offrait à nos yeux. La violence avec laquelle les vagues venaient s'engouffrer dans les flancs de la côte occasionnait un bruit sourd qui retentissait même sous nos pas ;

car, dans beaucoup de passages, les cavernes creusées ont une profondeur telle, que le terrain sur lequel nous marchions, miné constamment par les flots, n'avait souvent à sa plus grande hauteur qu'une épaisseur de trois à quatre pieds : et cette superficie, sur laquelle passait notre petite caravane, s'avançant hardiment au-dessus des vagues écumantes et furieuses, présentait assez l'image d'un pont sur l'Océan.

Pendant trois heures nous continuâmes à suivre la même route, qui nous offrait jusqu'alors moins de difficultés que celles des journées précédentes. Le terrain, très dur et pierreux, présentant une surface plane, nous permettait de marcher plus facilement. Son aridité était toujours celle qui depuis si longtemps fatiguait nos regards. Cependant on remarquait çà et là une petite plante grasse et rampante qui s'élève tout au plus à un pouce et demi au-dessus du sol, et produit un fruit rouge et glutineux de la grosseur d'un gros pois. Nous voulûmes en manger, mais nos conducteurs s'y opposèrent, en nous assurant qu'il était dangereux. Sidy Hamet, auquel j'en demandai le nom, l'appelait *Afa*.

Rassurés par l'aspect de l'horizon, qui ne présentait devant nous aucun obstacle, nous marchions avec une vitesse qui ne nous était pas ordinaire, et nous nous en applaudissions. Un précipice se trouve tout à coup à nos pieds et nous barre le chemin. Une coupure d'environ trois cents toises de largeur existe dans la côte, et nous sépare du bord où nous devons aller. Le fond qui formait cette séparation, et dans lequel il était de toute impossibilité de descendre à l'endroit où nous étions, paraissait avoir été le lit d'un fleuve desséché, ou plutôt d'un bras de mer retiré. Bordé des deux côtés par des falaises, qui avaient encore plus d'élévation que la côte le long de l'Océan, ce terrain, de niveau avec ses flots, et aban-

donné par les eaux, s'étendait à perte de vue dans la direction de l'est-sud. A cet aspect, j'acquis la conviction que la mer avait occupé, dans des temps très reculés, les lieux qui nous présentaient cet obstacle imprévu. Leurs bords escarpés, formés partout de rochers caves ou arrondis, offraient les marques évidentes des ravages des flots qui les avaient battus longtemps.

Il fallait trouver un passage qui nous permît de parvenir au bord opposé. Dans cette intention, nos conducteurs nous dirigèrent, toujours en examinant les endroits les moins difficiles, vers l'est-sud. Après plus d'une heure de recherches, on crut avoir trouvé ce passage, et nous nous apprêtâmes à descendre dans cet enfoncement. Sidy Hamet força M. Mexia et M. Souza d'abandonner leurs montures, et leur ordonna de marcher comme ils pourraient. Ragel chercha encore à découvrir plus loin un endroit moins incommode pour les chameaux. Combien je redoutais, à cause de nos malades, ce passage difficile, qui devait être si fatigant pour ceux qui n'avaient pas les mêmes maux à supporter! Descendre ne fut presque rien; mais, quand il fallut remonter l'autre bord, je crus que jamais cette entreprise ne nous serait possible. M. Mexia, à une grande distance derrière nous, jetait des cris de désespoir, et voulait, par des paroles qui sans être comprises exprimaient la menace, forcer Sidy Hamet à s'arrêter. Dans son intérêt, aussi bien que dans le nôtre, je revins vers lui, et cherchai à calmer une exaspération malheureusement trop fondée. Je lui représentai que nous n'avions aucun pouvoir sur cet homme; qu'il fallait absolument faire nos efforts pour le suivre, et surtout craindre de l'irriter. Je lui offris, s'il voyait l'impossibilité d'avancer davantage, et l'absolue nécessité d'un repos, de rester avec lui; mais M. Mexia, presque mourant, n'était plus

à même de me comprendre ; mes représentations l'affligèrent, et, dans un état de souffrances qui eût inspiré la pitié aux cœurs les plus insensibles, il me cria que c'était moi qui lui faisais verser des larmes de sang dans le désert. Le malheur conduit à l'injustice ; mais n'est-elle pas excusable chez l'homme aigri par l'excès de ses peines ? et, dans une semblable position, chacun de nous n'eût-il pas également éprouvé une irritation qui fournissait une preuve de plus de la grandeur des maux dont nous étions accablés ?

M. Mexia parvint cependant, après avoir monté le bord escarpé avec une peine infinie, à se traîner à un quart de lieue plus loin ; et là, heureusement, Sidy Hamet s'arrêta, et nous permit de prendre un peu de repos, que nous goûtâmes un instant à l'ombre de quelques rochers. Pour la première fois nous pouvions donc nous dérober aux rayons de ce soleil brûlant, sous un ciel qui ne nous offrit jamais, pendant quatre mois, aucuns nuages précurseurs de la pluie ! Il ne pleuvra donc jamais, disions-nous ! et jamais, en effet, une seule goutte d'eau tombée du ciel n'est venue rafraîchir nos lèvres brûlantes.

A trois heures, Ragel nous ayant rejoints avec les chameaux, nous nous remîmes en marche, en abandonnant bientôt le bord de la mer, dont nous nous éloignâmes, le reste de la journée, d'environ deux lieues seulement. A six heures, étant à cette distance de l'Océan, nous trouvâmes, dans des fonds bordés de falaises moins élevées que celles que nous avions suivies le matin, des amas considérables d'un très beau sel. Le terrain sur lequel nous marchions alors cédait sous nos pas, en produisant un certain craquement comme la neige durcie par la gelée. Ces tas, d'un sel très blanc et bien cristallisé, étaient fort nombreux, et rangés avec une espèce d'ordre et de symétrie. Auprès de la plupart se trouvait

déposé, pour la mesure, un panier en roseau, et ayant à peu près la forme d'un picotin. Sidy Hamet me fit entendre que des caravanes, qui allaient dans le Soudan, passaient quelquefois par les lieux où nous étions, et formaient avec ce sel une partie de leur charge pour Tombouctou.

Il était nuit quand nous nous arrêtâmes. Nous pouvions avoir parcouru neuf lieues dans cette journée, les deux tiers de ce chemin dans la direction du nord-est, et l'autre, dans celle de l'est et de l'est-sud.

Le 21, de très grand matin, nous fûmes tirés du sommeil par les prières des Arabes, et par leurs chants bruyants. Ils nous pressèrent ensuite de partir, en nous annonçant une très forte journée. Pour nous donner de la vigueur et nous préparer à en supporter les fatigues, nous bûmes, à notre grand regret, et à la satisfaction extrême des Monslemines, le reste du vin qui avait été notre seul soutien jusqu'à ce jour. Privés de cette ressource, comment allions-nous faire désormais pour résister à une marche aussi pénible ? L'eau même nous manquait ; mais nos guides nous assuraient positivement que nous en rencontrerions avant peu. Jusqu'à midi nous pûmes en supporter la privation ; alors, étant rentrés dans les sables, la chaleur devint si intense, que nous éprouvâmes de nouveau le tourment de la soif la plus ardente, tourment qui fait oublier ce que les autres ont d'affreux, et rend insensible à tout autre genre de douleur. Très certainement, à aucune époque d'une vie active et mêlée de privations, je ne m'étais fait l'idée d'un pareil supplice. J'étais tellement persuadé que je devais y succomber cette fois, que, ayant laissé tomber sur le sable deux diamants assez beaux que j'avais cachés dans un gilet, l'idée ne me vint seulement pas de les ramasser. Dans le délire d'une souffrance encore inconnue, je continuai mon pénible chemin,

sans avoir éprouvé un instant le moindre regret. Que pouvaient être pour nous les intérêts des positions ordinaires de la vie, lorsque j'aurais payé un verre d'eau de toutes les fortunes de la terre ?... Mais quel bonheur soudain !... Une immense étendue d'eau paraît à l'horizon devant nous ; nous ne devons pas en être à plus de trois quarts de lieue. Nos forces nous reviennent encore à cette vue qui ranime notre espoir. L'assurance d'un secours équivaut presque au secours lui-même, et nous nous trouvons, pour ainsi dire, désaltérés par la certitude que nous aurons bientôt le moyen d'étancher cette soif qui nous tue. Nous marchons avec activité pendant une heure, mais nous n'arrivons pas au bord de ce lac si désiré, qui semble fuir et se retirer à mesure que nous avançons. Notre ardeur redouble, et bientôt ce lac se présente avec un grand développement, et occupe plus de trois lieues du désert. De tous côtés nous sommes entourés d'eau, mais nous ne pouvons en approcher ; et nous subissons le supplice de Tantale, par le désir le plus vif et l'impossibilité la plus absolue. Enfin, bientôt notre illusion cesse : nous avons été trompés par un effet du mirage. Le chemin que nous parcourons, occupé autrefois par la mer, est imprégné de sel, et recouvert d'une espèce de croûte blanchâtre qui se brise sous nos pas. Les vapeurs salines qui s'en élèvent par la chaleur, combinées avec la réflexion du soleil, ont seules produit, à une certaine distance, l'effet surprenant qui a causé notre erreur.

S'il fut bien cruel d'être détrompés, nous dûmes cependant à une apparence mensongère la force de parcourir une distance que notre faiblesse, sans espoir, nous eût empêchés de franchir. Cette illusion, en soutenant notre courage, nous permit d'atteindre les lieux où nous devions enfin trouver l'eau si désirée. Nous la rencontrâmes, au milieu de nouvelles

dunes de sable, dans un trou qui pouvait avoir trois pieds de profondeur et dix de circonférence. Sidy Hamet le chercha longtemps ; mais il en connaissait la position précise, de même que dans un pays civilisé l'on sait que l'on doit rencontrer telle hôtellerie sur son chemin. L'existence de six personnes avait dépendu d'un demi-pied d'eau croupie trouvée dans un trou. Nous l'eûmes bientôt épuisée, tant par la quantité que nous en bûmes, que par celle que nous emportâmes dans nos outres. Un crapaud, placé dans le fond du trou, paraissait le gardien de cette source précieuse. Nous voulûmes l'écarter pour boire, mais les Arabes s'y opposèrent. Ils le regardaient sans doute comme une divinité protectrice ; par égard pour eux, nous le respectâmes, en nous contentant seulement de laisser à sec, dans sa demeure, ce solitaire habitant.

Nous nous remîmes tout de suite en route, et aussitôt Sidy Hamet, en me montrant une montagne qui s'offrit à nos yeux, dans la direction du nord-est que nous suivions, s'écria, avec l'expression d'un sentiment mêlé de joie et d'une espèce de fierté : « Charles, à cette montagne que tu aperçois devant » nous, commence la terre des Monslemines ; c'est là que » Sidy Hamet a sa famille, et bientôt nous serons au milieu » d'elle. » Je crus aussi entendre qu'il me disait que nous allions quitter tout à fait le désert aride, pour entrer dans un pays beaucoup meilleur.

L'aspect de la hauteur qu'il me montrait annonçait en effet une sorte de végétation, par la teinte noirâtre qui la faisait remarquer. Nous nous dirigeâmes vers cette hauteur, en nous rapprochant notablement du bord de la mer. Nous étions alors dans un fond de sable de niveau avec elle, et ce fond, rempli de coquillages et d'autres productions marines, en s'étendant au loin dans le désert, nous donnait une nouvelle preuve que

l'Océan avait occupé autrefois cette partie du continent. La montagne, assez escarpée, qui servait de limites au pays des Monslemines, et qui bordait cette plage dans le nord-est, n'était aussi qu'une haute falaise semblable à celles que nous avions observées précédemment, et dont la pente, que nous devions franchir, attestait de même qu'elle avait été autrefois battue et dégradée par les eaux.

Sidy Hamet nous fit arrêter au pied de cette falaise, pour y attendre le coucher du soleil. Son intention était de nous faire voyager la nuit, afin d'éviter la rencontre de quelques Arabes dangereux. En conséquence, nous ne repartîmes qu'à six heures du soir, et, à huit, nous étions parvenus au sommet de la falaise. Nous continuâmes ensuite notre route. A onze heures Sidy Hamet ne paraissait pas encore disposé à s'arrêter ; il avait l'espoir de parvenir, dans la nuit même, au milieu de son camp ; mais notre fatigue devint si accablante, que nous lui fîmes encore une fois la loi, en lui exprimant, par nos cris habituels, l'impossibilité d'aller plus loin. Nous avions parcouru au moins huit lieues : l'obscurité doublait encore notre lassitude, et la difficulté que nous éprouvions pour marcher était d'autant plus grande, que nos pieds se trouvaient, à chaque instant, embarrassés par une végétation inconnue que nous offrait un nouveau pays.

Nous nous couchâmes donc, sans avoir aucune idée des lieux où nous nous trouvions, à la place où nous résolûmes de nous arrêter ; et Sidy Hamet, qui ne put vaincre notre résistance, prit également le même parti.

Le sommeil ne ferma pas un instant mes yeux ; je passai cette nuit entièrement livré aux tristes réflexions que m'inspiraient le malheur et la bizarrerie de mon sort. Le calme le plus profond régnait autour de moi ; la voûte qui nous couvrait était sans nuagès, et la lune, qui vint à paraître,

éclaira bientôt d'une lumière presque égale à celle du jour les objets qui m'environnaient. A mes côtés je voyais mes malheureux compagnons profondément endormis ; la tête appuyée sur une pierre, ils avaient pu oublier un moment les inquiétudes qui les attendaient au réveil. Auprès d'eux dormaient également les Arabes ; ils étaient enveloppés dans leurs haïques, avec la confiance que leur inspirait, sans doute, la certitude que nous devions les regarder comme les seuls arbitres de notre sort. Mais les rayons de la lune qui, dans le voisinage des tropiques, commence à briller d'un éclat si remarquable, frappaient principalement nos trois chameaux. Ces animaux, arrêtés à trente pas de nous, une jambe relevée par les entraves, et la tête en l'air, étaient dans un état parfait d'immobilité. Leurs formes bizarres les dessinaient de la manière la plus singulière sur notre horizon étincelant d'étoiles, et, par la position dans laquelle j'étais couché, il me faisaient l'effet d'appartenir en quelque sorte au ciel brillant que je pouvais apercevoir au-dessous d'eux. Combien je m'étonnai de me trouver un des acteurs de cette scène silencieuse ! Combien surtout alors je regrettai la tranquillité d'une vie sédentaire dont je me faisais l'image dans ma patrie, et que je comparais tristement avec les événements qui avaient agité la mienne depuis plusieurs années ! Je déplorai dans ce moment le désir ou l'obligation des voyages. Je passai en revue tous les miens, et mes souvenirs me reportaient alternativement vers l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, et dans tous les pays où m'avait conduit le devoir ou la curiosité. Pouvais-je m'empêcher de songer que deux ans auparavant, à la même époque, j'avais passé, dans un autre hémisphère, des nuits semblables au milieu des forêts encore vierges de l'Amérique ? mon sort était alors moins cruel, mais non moins étonnant. Blessé

grièvement, porté dans un hamac par des nègres et des Indiens, je me trouvais au milieu du Brésil, parcourant, avec un seul compagnon, les solitudes du nouveau monde. Alors aussi j'étais dans un désert, mais j'y étais avec toute ma liberté ; et ce désert, orné partout de fleurs, couvert d'une végétation dont la richesse inconcevable surprend l'imagination, arrosé par les fleuves les plus majestueux, n'attend qu'une population pour cesser de l'être, et déjà étale, dans ses lieux les plus sauvages, les dons de la nature qui l'a traité avec une si grande magnificence.

Occupé de tels souvenirs, quelle comparaison j'avais à faire avec la triste contrée où, esclave malheureux, j'attendais, misérablement couché sur le sable, le retour du jour qui seul devait mettre un terme à ces douloureuses réflexions!

Il ne tarda pas à paraître ; et le soleil se leva en dorant successivement les sommets d'une chaîne de montagnes peu élevées que l'on apercevait dans l'est. Cette chaîne, située à environ huit lieues de nous, se prolongeait parallèlement à la côte, dont nous étions tout au plus éloignés de trois lieues.

Aussitôt nous nous mettons en marche, en suivant la direction du nord-est, et plus souvent celle de l'est. Le pays avait pris un aspect différent, mais on ne voyait encore aucun arbre ; seulement, de tous côtés, au milieu du sable, on apercevait une espèce d'arbuste qui, multiplié à l'infini, nous offrait, à perte de vue, une plaine de verdure à laquelle nos yeux n'étaient pas accoutumés. La grande quantité de ces arbustes, peu élevés mais très serrés les uns contre les autres, rendait notre marche pénible, à cause des nombreux détours que nous étions obligés de faire pour les éviter. Sidy Hamet, qui jouissait de l'idée d'un retour prochain parmi les siens, paraissait nous vanter cette végétation extraordinaire, en nous répétant sans cesse : *N'sara, Monsle-*

mines bezzeïf darmousse. Darmousse est le nom que les Arabes donnent à cet arbuste. Quand on considère avec quelle abondance il couvre le pays des Monslemines, on regrette que, dans ces contrées sans ressources, cet arbuste soit sans utilité comme sans agrément ; sans agrément, puisqu'il n'offre aucun ombrage ; sans utilité, puisque la liqueur laiteuse qui découle de ses branches lorsqu'on les casse paraît au contraire un poison dangereux. Le darmousse, qui ordinairement sort du sable sur une seule tige élevée tout au plus de cinq à huit pouces, jette de tous côtés une infinité de branches, dont l'assemblage forme, le plus communément, une touffe arrondie ; et chaque branche principale est garnie de rameaux plus petits, d'un vert assez foncé et couverts d'une espèce d'épines. Je ne puis mieux décrire la forme de ces petits rameaux, qu'en la comparant à celle du fruit un peu allongé du bananier. Ces arbustes, devenus secs, servent aux Arabes à faire du feu, malgré l'odeur désagréable qu'ils exhalent en brûlant. La légèreté de ce bois sec est extrême, et, on le casse avec la même facilité que la moelle d'un roseau.

Une plante, qui était aussi éparse parmi les darmousses, et qui devient plus précieuse par l'usage qu'on peut en faire, se nomme *Ché*. Avec quelques autres, elle sert de pâturage aux troupeaux des Monslemines, qui eux-mêmes l'emploient, à ce que me fit entendre Sidy Hamet, en la laissant infuser dans le lait de chamelle, pour lui donner un goût plus agréable. Cette plante, encore peu abondante dans les lieux où nous nous trouvions, ressemblait assez à des pieds de lavande peu élevés, et avait, pour l'odeur, beaucoup de rapport avec le thym.

Au milieu de cette végétation nouvelle, on remarquait des emplacements où les darmousses avaient été arrachés et

brûlés, et dans ces endroits on voyait aussi, çà et là, des coquilles provenant de moules qui avaient été mangées; une grande quantité de fiente de chameau, enfin tous les signes d'un bivouac et d'un passage fréquent.

Ces diverses remarques nous annonçaient au moins que nous allions entrer dans un pays habité. Si nous avions des raisons de le désirer vivement, la seule idée de nous trouver bientôt au milieu d'une population qui nous détestait, devait, sous d'autres rapports, nous faire trembler.

Nous avancions toujours, et Sidy Hamet ne découvrait pas la position qu'avait dû prendre son camp pendant son absence; il commençait à s'en inquiéter. Toujours à une grande distance devant nous, il cherchait de tous côtés, et examinait s'il apercevrait les traces encore fraîches de ses nombreux troupeaux; mais en vain ses yeux faisaient le tour de notre horizon; rien ne s'offrait encore à sa vue. A onze heures, il prit le parti de s'arrêter, et de nous faire décharger les chameaux. Il envoya Ragel, monté sur l'un d'eux, chercher, du côté de la mer, l'eau qui nous manquait. Nos outres avaient coulé pendant la nuit, et nous éprouvions déjà la soif des autres jours. A trois heures Ragel n'était pas encore revenu, et, les yeux fixés avec une attention continuelle dans la direction qu'il avait prise, nous attendions son retour avec la plus vive impatience. Sidy Hamet lui-même, pour la première fois, ne pouvait pas nous déguiser le tourment de la soif qu'il éprouvait aussi. Couché, dans un abattement extrême, sur un sac rempli de graines du désert qu'il avait avec lui, il paraissait souffrir beaucoup; mais il nous montrait le ciel à tout moment, voulant nous dire qu'il fallait se résigner. Je remarquai alors combien le fatalisme peut servir ces hommes; mais combien de fois aussi n'avons-nous pas eu à nous plaindre de ce fatalisme, lorsqu'il leur faisait attribuer

à une puissance aveugle les maux qu'ils nous infligeaient par leur seule volonté ?

Ragel ne revenant pas, je crus que je pourrais calmer mon altération en mangeant des graines du désert. Nous en demandâmes à Sidy Hamet, qui consentit à nous en donner ; mais elles doublèrent au contraire notre soif, et la rendirent plus insupportable.

Cette graine, de la grosseur d'une petite cerise sèche, est également ridée comme elle, et conserve sa couleur rouge. Son goût est légèrement pimenté, et laisse momentanément dans la bouche la fraîcheur de la menthe. Elle est connue dans le désert, au moins dans les parties que nous avons parcourues, sous le nom d'*Énéfice*.

L'énéfice ne pourrait remplacer longtemps une autre nourriture ; mais elle est souvent d'un grand secours dans les longs trajets, quand toute autre provision vient à manquer. Alors elle devient, pendant quelques jours, le seul aliment des hommes et même des animaux, et, par son transport facile, donne aux Arabes, qui s'en munissent toujours, le moyen de pénétrer dans les parties les plus arides du désert.

A cinq heures, nous aperçûmes enfin Ragel qui revenait vers nous. Il arrivait au grand trot, mais ce n'était pas encore assez vite au gré de notre impatience. Nous nous désaltérâmes avec l'eau saumâtre qu'il nous apportait, et nous nous remîmes tout de suite en route.

A notre grand mécontentement, Sidy Hamet nous fit retourner sur nos pas, toutefois en nous dirigeant un peu plus vers l'est. Il envoya les jeunes Arabes à la découverte, et lui-même marcha toujours en avant à la recherche de ce camp introuvable que rien n'annonçait encore.

Au coucher du soleil, un vieil Arabe de mauvaise mine se

leva à nos pieds dans un ravin, accosta nos conducteurs avec un air de connaissance, et éclata de rire avec eux en nous regardant. Un instant après, accompagnés de ce vieillard, qui s'était joint à notre petite caravane, nous passâmes au milieu d'environ cinquante chameaux qui paissaient çà et là, sous la garde d'un Arabe presque nègre. Cet homme, d'une figure qui me rappelait celle des Ouadlims, vint à moi avec insolence, et me prit mon chapeau. Je courus sur lui et le lui repris ; mais je payai ma témérité d'un coup de crosse de fusil qu'il me donna dans les reins.

A huit heures, nous nous arrêtâmes dans un ravin pour y passer la nuit, après avoir parcouru dans la journée environ six lieues.

A la pointe du jour suivant, Sidy Hamet s'éloigna, avec l'Arabe nouvellement arrivé, pour aller à la recherche de son camp. Ragel, que nous ne revîmes plus, partit de son côté, et nous restâmes dans notre position avec les chameaux et nos jeunes conducteurs, pour attendre des nouvelles. Sidy Hamet ne revint pas ; mais, après une attente de plus de six heures, le vieil Arabe vint nous chercher, en nous disant qu'il était arrivé dans son camp, et qu'il nous y attendait.

Deux heures après, un mouvement extraordinaire nous annonça que ce camp n'était pas éloigné, et bientôt nous aperçûmes quelques tentes extrêmement basses, entourées de buissons et de nombreux troupeaux. Quel spectacle nouveau pour nous ! plus de deux mille animaux nous apparaissaient à l'horizon ; des Arabes arrivaient dans toutes les directions, et accouraient vers le camp, soit à pied, soit montés sur leurs chameaux. A notre vue les femmes et les enfants, comme saisis d'épouvante, commencèrent à s'enfuir en jetant de grands cris. Cependant une seule femme, celle de

Sidy Hamet, moins intimidée que les autres, et remarquable, autant par une espèce de dignité dans ses manières, que par sa taille élevée, vint au-devant de nous. Elle nous indiqua une tente que l'on nous avait destinée, et nous nous y plaçâmes aussitôt, pour nous dérober aux regards du cercle que l'insolence et la curiosité rapprochaient insensiblement de nous.

Nous ne devions pas malheureusement inspirer toujours la terreur. Ces mêmes femmes et ces cruels enfants qui nous avaient d'abord fuis, se précipitèrent bientôt sur nous, et nous firent tout de suite comprendre dans quelles mains nous étions de nouveau tombés. Il n'est aucun genre de tourment que nous n'ayons éprouvé dans cette soirée. Ces femmes, la plupart d'un extérieur agréable, nous crachaient au visage ; et, si elles nous touchaient par hasard dans leur empressement à nous insulter, elles crachaient à l'instant dans leurs mains, pour les laver, en témoignant le dégoût et l'horreur que nous leur inspirions. Les hommes, qui arrivèrent ensuite de tous côtés, ne tardèrent pas à grossir la foule qui nous étouffait, et, par des menaces d'un autre genre, nous exprimèrent plus froidement, mais d'une manière non moins cruelle, la haine qu'ils avaient pour nous. Sans avoir égard, ni à l'âge, ni aux souffrances de M. Mexia, ils lui tinrent plusieurs fois le poignard sur le cœur ; et M. Chalumeau, qu'un Arabe voulait dépouiller, eut à supporter la même menace. Nous courions risque enfin d'être lapidés, quand par nos cris nous appelâmes Sidy Hamet. Il éloigna de nous cette foule importune ; mais il le fit en riant lui-même de nos tourments, et ses yeux, qui exprimaient la fausseté, nous annonçaient que le fond du caractère de cet homme était l'hypocrisie, dont nous avions d'abord été les dupes. Cependant il donna l'ordre qu'on nous apportât à manger,

et une des négresses qui servaient sa famille vint jeter à nos pieds une gamelle remplie d'une pâtée faite avec de la farine d'orge. Nous en fîmes un excellent repas ; et la nuit étant venue, nous nous endormîmes en oubliant nos douleurs.

Vers minuit, nous fûmes réveillés en sursaut par une trentaine de chèvres qui sautaient sur nous et bondissaient sur nos visages. Nous étions, à ce qu'il nous sembla, usurpateurs d'une tente qu'elles occupaient avant notre arrivée, et l'habitude les ramenait à leur gîte. Nous les en éloignâmes comme nous pûmes, et nous essayâmes, mais en vain, d'en retenir quelques-unes pour en obtenir du lait, qu'on nous refusait malgré son abondance.

Le jour ramena les femmes, qui nous entourèrent de nouveau.

La fureur qu'on nous avait témoignée la veille était remplacée par une curiosité fatigante, et par le désir de nous dévaliser entièrement.

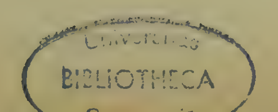
Toutes ces femmes voulaient savoir si nous étions mariés ; si nous avions des enfants ; quel était leur nombre et leur sexe ; et, en nous questionnant, elles cherchaient à nous enlever les vêtements qui nous restaient encore. Elles en voulaient surtout à ma redingote, qui, pour mon malheur, était doublée d'une étoffe de soie qui les tentait. Dans la crainte de ne pouvoir résister plus longtemps aux efforts qu'elles faisaient pour me l'enlever, je pris le parti de déchirer cette soie, et d'en faire un hommage volontaire à la femme de Sidy Hamet. Elle en orna tout de suite sa tête, mais fut insensible à une action que j'avais faite uniquement pour l'intéresser en notre faveur. Le rôle de père de famille, qui était usurpé par plusieurs de nous, paraissait convenable à notre position. En nous donnant tous un grand nombre d'enfants, nous espérions exciter la compassion des Arabes,

ou les détourner d'un projet homicide. Les questions de toutes ces femmes, qui nous parlaient avec une extrême volubilité, étaient quelquefois si absurdes, que plusieurs, oubliant les premières qu'elles nous avaient adressées, poussaient la simplicité ou le bavardage jusqu'à nous demander si nous avions des femmes dans notre pays.

Mais ce bavardage, que je redoutais bien moins que leur méchanceté, m'encouragea, pendant l'absence de la plupart des hommes, à sortir de la tente, où nous avions été comme bloqués jusqu'alors, pour jeter un coup d'œil sur ce camp arabe, dans lequel Sidy Hamet nous annonça que nous ferions un certain séjour, afin de lui donner le temps de prévenir de notre arrivée prochaine le capitaine général des Monslemines.

Le camp pouvait avoir une circonférence d'environ deux cents toises, et son emplacement, dans lequel on remarquait seulement une douzaine de tentes, était privé de la végétation et des arbustes qui couvraient les environs et toute la plaine. La tente de Sidy Hamet et de sa famille, un peu moins basse et plus spacieuse que les autres, occupait le milieu de l'enceinte. La nôtre se trouvait immédiatement derrière, et les autres tentes, qui servaient d'abri à des familles reconnaissant plus particulièrement l'autorité de ce chef, étaient placées aux deux côtés de la sienne. Ces tentes, faites en tissus provenant du poil des chameaux, et qu'un piquet surmonté d'une espèce de panier soutenait dans le milieu, avaient peu d'ouverture ; elles étaient fixées de tous côtés par des chevilles enfoncées dans le sol, et ces chevilles recouvertes par des pierres qui les assujettissaient.

L'intérieur de celle de Sidy Hamet se distinguait par un tapis. Quant aux propriétaires des autres tentes, ils n'avaient qu'une natte faite de joncs ou de roseaux. C'est sur



cette natte que repose chaque famille. Des espèces de chevalets qui soutiennent des outres remplies d'eau ou de lait, quelques vases en bois, et dont Sidy Hamet avait un plus grand nombre que les autres, forment à peu près le mobilier de cette population errante, qui remplace, par l'indépendance et la liberté, ce qui lui manque des commodités et des agréments de la vie.

Vers le milieu du jour, l'extrême chaleur, et l'éloignement de la plus grande partie des hommes, enlevaient au camp presque tout son mouvement. On remarquait seulement, à l'entrée des tentes, quelques femmes occupées à broyer, entre deux pierres, l'orge qui devait servir au repas du soir : d'autres femmes filaient le poil de chameau. Mais combien cette tranquillité même avait à nos yeux un caractère imposant, et quel mélange de sentiments et de pensées, inconnus jusqu'alors, fit naître en moi l'aspect de ces lieux, si différents de tout ce que l'on peut imaginer ! Qu'on se figure un ciel de feu formant notre horizon ; vers l'est, seulement quelques montagnes d'une couleur assez sombre ; de nombreux troupeaux de chèvres paissant çà et là ; plus de mille chameaux dominant toute végétation, arrêtés, avec la tranquillité naturelle à ces animaux, dans diverses positions, et composant, à une demi-lieue du camp, un cercle presque immobile.

Le soir, le tableau s'animait davantage. Le coucher du soleil prescrit au voyageur le terme de sa journée, et devient, pour les maîtres d'un camp, le moment de remplir les devoirs de la touchante hospitalité, qui distingue l'Arabe des autres peuples de la terre. Dans toutes les directions nous apercevons des voyageurs ; les uns, réunis en troupes, arrivent légèrement montés ; les autres, souvent en chantant, suivent isolément leurs chameaux chargés. Chaque Arabe

agenouille le sien devant la tente de Sidy Hamet, et vient aussitôt, tenant son fusil d'une main, toucher de l'autre, qu'il reporte ensuite à sa bouche, la tête de son hôte, en signe de respect. Sidy Hamet félicite chacun sur son heureuse arrivée, et rend les nombreux salamalecs qu'il reçoit, sans s'informer si le voyageur appartient à une tribu amie ou ennemie : il est Arabe, et cette qualité lui suffit pour avoir des droits à son hospitalité. Bientôt le camp se change en mosquée, et une prière générale réunit tout le monde. Les voyageurs se forment ensuite en groupe, et s'accroupissent, pour manger en commun, dans une gamelle que l'on met au milieu d'eux, le repas qu'on leur apprête, et dont Sidy Hamet, sans y toucher, fait les honneurs.

Le retour des troupeaux augmente encore le mouvement de ce tableau. A l'entrée de la nuit ils se rapprochent du camp, et chaque troupeau vient instinctivement se ranger devant la tente à laquelle il appartient. C'est alors le moment d'une agitation bien remarquable ; agitation que l'on concevra facilement, si on se représente toutes les femmes mêlées dans la foule de ces nombreux troupeaux, s'occupant à traire les chèvres et les chamelles. Cette opération a lieu au milieu du bruit extraordinaire dont font retentir les airs plus de deux mille animaux, les uns, par leurs bêlements, les autres, par les cris qu'ils jettent, lorsqu'on les force à s'agenouiller.

Mais à cette extrême agitation succède bientôt un calme profond. Les habitants du camp rentrent dans leurs tentes. Les voyageurs, groupés en dehors, dorment, enveloppés dans leurs haïques, à côté des feux qui s'éteignent. Les bestiaux, ramassés les uns près des autres, restent immobiles jusqu'au matin. Tout repose enfin ; le silence qui règne dans le désert a pénétré dans le camp, et ne doit plus être troublé qu'au retour du jour.

Il le fut cependant pour nous avant ce moment. A minuit, une femme apparaît dans notre tente, et nous somme de lui donner de l'argent. Bientôt nous reconnaissons l'épouse de Sidy Hamet, qui nous menace de sa colère, si nous lui refusons ce qu'elle nous demande. Nous lui déclarons que nous n'avons plus le moyen de contenter son désir ; et cette femme, qui craint sans doute d'être surprise, s'échappe aussitôt sans faire de bruit, en concentrant sa fureur et sa rage. Si une telle visite dut nous étonner, combien nous eûmes lieu de l'être davantage quelques heures après, par une circonstance capable d'aggraver d'une manière bien cruelle notre fâcheuse position !

Le crépuscule n'éclairait encore alors que faiblement le camp: quelques Arabes seulement prenaient leurs dispositions de départ, lorsqu'un chef, que nous n'avions pas encore vu, s'approche de notre tente, suivi de sa troupe, secoue brusquement le capitaine Scheult et le matelot Affilé, et leur ordonne, avec le ton de commandement le plus absolu, de se lever, de le suivre, et de partir.

Cette voix inconnue, qui décidait ainsi de notre sort, nous fit lever tous en sursaut. Tremblants du froid du matin, et de l'impression que nous cause un pareil ordre, nous regardons, avec des yeux à peine ouverts, le chef, dont la figure menaçante augmente notre effroi. On voulait nous éloigner les uns des autres, et deux de nous, sans doute, n'avaient plus le même maître. Mais rien ne peut nous faire consentir à cette nouvelle disposition. En nous tenant par le bras, nous résistons à tous les efforts que l'on fait pour nous séparer, et nous jurons que nous mourrons plutôt, pour avoir tous un sort commun. Sidy Hamet, attiré par notre résistance, veut employer aussi la force pour nous réduire. Nous le prenons aussitôt à part et nous lui offrons de l'or s'il veut



Dans l'emplacement du camp on remarquait une douzaine de tentes. (P. 99).

consentir à nous laisser ensemble. Quel pouvoir ce métal avait sur lui ! une demi-portugaise, que nous lui assurons être la dernière, donnée en secret par M. Souza, nous sauve du danger que nous redoutons. L'effet de cette pièce d'or fut inconcevable. Sidy Hamet la prit en nous regardant avec étonnement, et les Arabes, qui ne virent pas notre action, cessèrent, d'après ses ordres, leurs persécutions. Comment Sidy Hamet, qui devait encore nous supposer de l'or, n'en fit-il pas, dans ce moment, la recherche sur nous ? La crainte d'être obligé d'en faire le partage avec des Arabes étrangers à son camp, et l'éloignement de presque toute sa troupe, furent, je dois le supposer, les seuls motifs qui ont pu le faire hésiter à nous fouiller immédiatement.

Le soleil venait de paraître : les Arabes voyageurs s'éloignèrent du camp sans rien dire, et sans prendre congé de qui que ce soit. Ils se dirigeaient, la plupart, vers les lieux de notre naufrage, ou allaient, dans une autre direction, chercher un nouvel accueil hospitalier pour la nuit. Qu'elle est belle et admirable cette hospitalité devenue un usage, et quelle facilité elle donne à ces hommes pour parvenir au terme de leurs voyages d'une longueur effrayante ! Un Arabe doit-il partir ; ce ne sont pas les préparatifs qui l'arrêtent. Il monte sur son chameau, et ne prend souvent avec lui que son poignard et son fusil. Quelques graines et une petite quantité d'une espèce de beurre clarifié, qu'il emporte dans une outre, deviennent ses uniques provisions. Le seul vêtement qu'il a sur lui suffit pour le garantir des nuits les plus froides. Si dans sa marche il soupçonne, au milieu des montagnes de sable, une tente isolée, habitée par la plus pauvre famille, il la cherche, et reçoit de cette famille perdue dans le désert, et qui se lève à son approche, l'accueil le plus généreux. Les lieux qu'il doit traverser sont-

ils trop arides et sans habitants, n'offrent-ils absolument aucune nourriture pour lui et sa monture, alors il double, il triple la marche de son chameau, et arrive ainsi, d'une tente à une autre, jusqu'aux limites les plus reculées du désert.

Le camp de Sidy Hamet était réduit à ses seuls habitants, lorsque, à notre grande surprise, nous voyons les femmes en baisser les tentes et faire elles-mêmes les préparatifs d'un départ. Sidy Hamet avait donné l'ordre de lever le camp, et en moins d'une demi-heure ces tentes furent roulées et placées sur des chameaux, ainsi que les ustensiles et tous les bagages. D'autres chameaux, sur lesquels sont fixés, comme des selles, des espèces de paniers faits en cuir et en osier, portent les enfants et les femmes. Quelques-unes de ces dernières les suivent à pied, et tout le cortège, précédé par les troupeaux, se met bientôt en mouvement, en se dirigeant vers le sud, pour y chercher de nouveaux pâturages. Allions-nous retourner sur nos pas par un déplacement aussi inattendu, et perdre l'espoir de nous rapprocher du nord ? c'est la crainte que nous inspira d'abord ce départ précipité ; mais bientôt cette inquiétude cessa. Le convoi s'éloigna lentement, et, dans l'emplacement du camp, où un instant auparavant on remarquait le plus grand mouvement, nous restâmes seuls avec Sidy Hamet, un autre Monslemine qui arrangeait deux chameaux, et un jeune homme qui, debout à côté de nous, nous regardait avec une grande attention. Ce jeune homme, qui avait sur son haïque un sabre suspendu par un cordon de soie amaranthe, paraissait devoir nous accompagner ; il tenait à la main un cheval assez joli quoique maigre. La vue de ce cheval, qui était le premier que nous apercevions dans le désert, nous causa, pour cette raison, la plus vive impression.

CHAPITRE VII.

Continuation du voyage. — Seïd. — Les naufragés montent alternativement le cheval de l'Arabe et le chameau de Sidy Hamet. — Les autruches dans le désert. — Tentes d'Arabes. — Le puits ; les arbustes. — Entrée dans une vallée desséchée. — Arrivée au camp de Seïd. — Nous devenons boulangers. — Vengeance d'une femme arabe. — Le cheik Beïrouc. — Honneurs qu'on lui rend. — Les naufragés lui sont vendus. — Nos alarmes. — On nous transfère dans un autre camp.

IL était environ dix heures du matin quand Sidy Hamet nous ordonna de partir. Lui seul pouvait savoir où nous allions. Cependant comme il nous entretenait toujours du grand capitaine des Monslemines (*Akbar Reis*), nous devions supposer que nous nous dirigions vers l'habitation de ce personnage important. Seïd, le jeune homme propriétaire du cheval, se mit en marche avec nous. Sidy Hamet nous répéta plusieurs fois que ce nouveau compagnon était son *beurmane*, expression qui, par les gestes dont il l'appuyait, paraissait signifier son frère de lait, et il nous assura surtout qu'il était d'une grande bonté ; *seen bezzeïf* (bon beaucoup), nous disait-il. Il me parut véritablement tel au premier abord, et pendant les premiers jours ; mais son extérieur, plus encore que celui de Sidy Hamet, devait nous tromper. Ce dernier nous avait déjà joués par de fausses promesses. Il nous avait toujours dit, dans les moments où il nous voyait prêts à succomber dans nos marches pénibles, que, parvenus dans son camp, nous aurions tous des chameaux pour continuer le voyage. Cette assurance nous avait rendu le courage : cependant nous étions de nouveau en marche, ayant au contraire un chameau de moins. MM. Mexia et Souza, montés sur celui qui les avait

déjà portés, et sur lequel étaient placées également nos faibles provisions, marchaient en avant ; mais ceux de nous qui étaient à pied ne pouvaient suivre que difficilement : nous serions probablement restés en route si nos conducteurs ne nous eussent permis de monter par intervalles le chameau de Sidy Hamet et le cheval de Seïd. Ce ne fut qu'en tremblant que nous osâmes d'abord nous placer sur le chameau, qui était à peine dompté : souvent nous ne pouvions l'arrêter, et il nous emportait en jetant de grands cris. Il eût été alors sans doute curieux de nous voir cramponnés à la petite selle sur laquelle nous avions craint de nous mettre, et surtout de voir les soubresauts que nous faisions sur la bosse du chameau, sur laquelle, par prudence, nous avions préféré nous placer. Mais ce fut presque avec un sentiment de fierté que, pour la première fois, je me trouvai sur un cheval barbe, que je sentis mes pieds appuyés sur des étriers arabes, et qu'il me fut possible de prendre quelquefois le galop dans le désert du Sahara. De toutes manières, ce cheval devenait curieux pour nous ; nous n'avions encore vu que des chameaux, et nous n'ignorions pas l'impossibilité où l'on est de se servir des chevaux dans les parties très sablonneuses du désert. C'était donc un motif de plus pour concevoir l'espérance d'entrer bientôt dans un pays cultivé.

Dans notre position, chaque chose nouvelle acquérait à nos yeux un grand intérêt. Une paire de babouches, que Seïd avait à ses pieds, attira mon attention. Elle était, par son utilité, l'objet de notre envie, et annonçait des rapports avec un peuple plus civilisé que celui au milieu duquel nous nous trouvions.

Seïd marchait souvent avec moi, bien en avant de notre petite caravane. Il était bavard, mais, comme je l'ai déjà dit, me paraissait assez bon homme. Je mettais son bavardage à

profit, et ce fut par mes fréquentes questions, que j'ajoutai la connaissance de quelques mots arabes à ceux que je comprenais déjà quoiqu'imparfaitement. A tout moment il me demandait le nom, dans ma langue, des choses que nous apercevions, et il me l'apprenait dans la sienne. Sa formule était toujours, en me désignant chaque objet, *asmo* (son nom). Si je lui disais sable, il me répondait : *raml ;* si je disais chemin, il me criait aux oreilles : *elmégebète,* et ainsi de chaque objet. Tout à coup, à cent pas sur notre gauche, cinq à six autruches passent avec la rapidité de l'éclair, au milieu des darmousses, qui couvraient la plaine que nous traversions. Aussitôt Seïd, surpris de l'impression que me causa cette vue inattendue, me cria en riant, *asmo, asmo !* Je lui dis le nom en français, et il m'assura que ces énormes oiseaux abondaient dans les cantons où nous étions.

A six heures du soir, nous nous arrêtâmes auprès de trois ou quatre tentes perdues dans les sables. Nous avions parcouru environ six lieues dans plusieurs directions, mais principalement dans celle du nord-est. Les familles qui habitaient ces tentes étaient dans la dernière misère. Nous en obtînmes cependant un pot, dans lequel nous fîmes cuire une espèce de pain que nous étions parvenus à fabriquer avec notre farine et de l'eau saumâtre qui était devenue encore plus détestable par son transport dans une outre goudronnée. Avec quel bonheur on retrouve, après en avoir été si longtemps privé, ce premier de nos aliments ! Ce pain, qui ne pouvait en avoir que le nom, et dont le petit volume pesait un poids énorme, nous parut excellent. Nous le mangeâmes tout chaud, en buvant un peu d'eau par-dessus, et je ne me souviens pas d'avoir jamais fait un aussi bon repas.

A la petite pointe du jour, nous nous remîmes tous en route. Le pays, toujours couvert de darmousses et de ché,

offrait aussi quelques buissons nains, appelés par Seïd, *ramâda*. Notre plus grand désir était de rencontrer le moindre filet d'eau courante. Nos conducteurs, auxquels nous le fîmes comprendre, nous annoncèrent qu'au milieu de la journée, nous ferions une halte dans un endroit où nous trouverions beaucoup d'eau. Leurs démonstrations exagérées nous promettaient au moins une rivière, et nous arrivâmes à midi, auprès d'un puits, d'où sortait seulement une source, mais avec assez d'abondance. L'activité qui régnait autour de cette eau était inconcevable. De tous les points environnants du désert, peut-être à dix lieues à la ronde, les Monslemines venaient y abreuver leurs troupeaux. Nous y arrivâmes au milieu d'une multitude étonnante de chameaux, de moutons et de chèvres. Une partie de ces animaux, avancés sur le bord du puits, buvaient dans des bassins ronds, formés chacun par une peau attachée autour d'un cercle en bois, et suspendue par le moyen d'une espèce de chevalet. Des Monslemines et des nègres puisaient l'eau avec des sacs de cuir tenus par des cordes, et la versaient continuellement dans les bassins, qui étaient aussitôt vidés que remplis. Les animaux qui avaient bu étaient sur-le-champ remplacés par ceux qui attendaient impatiemment leur tour. De tous côtés on voyait, à de grandes distances, venir les troupeaux haletants. Ceux qui avaient déjà bu, retournaient à leurs pâturages, et se croisaient avec eux. On pouvait juger facilement, par l'abattement des animaux qui arrivaient, et par la vivacité de ceux qui bondissaient après avoir été abreuvés, combien il leur était nécessaire de satisfaire à ce besoin pour reprendre des forces.

Un mouvement si extraordinaire ne pouvait manquer de nous intéresser,mais nous ne pouvions faire de nouvelles connaissances sans être aussitôt l'objet de nouvelles insultes.

L'insolence des nègres qui gardaient ces troupeaux était surtout portée au comble. Heureusement Sidy Hamet nous en débarrassa, en nous faisant continuer notre route jusqu'au pied d'une côte élevée qui bordait, vers le nord-est, la vallée où nous étions. Dans cet endroit nous trouvâmes également de l'eau dans un trou, et il nous fut permis d'en boire à notre aise, à l'abri des mauvais traitements.

Pendant ce moment de repos, M. Mexia se traîna jusqu'à moi et me dit que, dans l'intention d'exciter à notre égard l'intérêt de Sidy Hamet, il avait essayé de lui faire comprendre que Charles (c'était moi) était fort riche, et que s'il pouvait nous rapprocher de notre patrie, il devait compter sur de grands avantages. M. Mexia m'engagea à soutenir ce qu'il avait avancé. Non seulement je n'y voyais aucun inconvénient, mais je pensais, comme lui, qu'il nous convenait de flatter la cupidité de ce chef, et je commençai, dans l'intérêt commun, à lui vanter mes richesses.

Cette amorce de richesses confirma sans doute les Monslemines dans l'idée qu'ils paraissaient déjà avoir conçue que j'étais le chef de notre petite troupe ; et cette suprématie, aussi usurpée que ma prétendue fortune, me valut depuis, de leur part, un titre beaucoup trop pompeux. Quand ils me désignaient, ils ne manquaient plus de dire : *addé sultân* (voici le chef). Je n'étais pas, on doit le penser, dans une situation à être flatté de cette ridicule dénomination.

Nous nous étions arrêtés à midi ; à une heure, nous montâmes la côte près de laquelle nous avions fait halte. Immédiatement au pied de cette côte on remarquait un ruisseau d'eau salée, et nous pouvions être alors à environ huit lieues de l'Océan. Sur les bords de ce ruisseau croissaient quelques petits arbustes ressemblant assez à nos saules, et nous offrant les premiers végétaux un peu élevés que nous eussions

aperçus depuis notre naufrage. Les environs de ce ruisseau n'étaient pas non plus dénués tout à fait de verdure. Seïd, voyant que l'excès de la fatigue mettait son cheval dans l'impossibilité d'aller plus loin, prit, à notre grand regret, le parti de l'abandonner dans cet endroit. Comptait-il le retrouver un jour? je n'ai jamais pu comprendre l'explication qu'il me donna à cet égard.

Il était cinq heures quand nous nous arrêtâmes chez un parent de Seïd qui habitait, avec sa famille et quelques autres Arabes, plusieurs tentes entourées de buissons. La direction que nous avions suivie avait toujours été celle du nord-est, mais avec de nombreux détours, dont nous ignorions la cause, tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest.

Le lendemain notre marche ne nous offrit plus rien de remarquable ; mais alors nous eûmes à surmonter de nouveau les difficultés que nous présentait une autre coupure dans la côte. Quoique nous fussions encore à six lieues de distance de la mer, nous apercevions aisément, dans l'ouest, l'intervalle qui existait entre les deux bords élevés, qui semblaient former auprès de l'océan l'embouchure d'un fleuve. Nous marchions dans le lit desséché de ce fleuve, ou du moins dans la vallée étroite qui se prolongeait dans l'est-sud, à perte de vue, et qui en offrait bien l'apparence. Deux mamelons s'élevaient au milieu de cette vallée, à la distance seulement de deux cents pas l'un de l'autre. Leur élévation égale et leur entière conformité auraient pu les faire considérer plutôt comme deux forts construits par la main des hommes, que comme le résultat d'un jeu de la nature. Ces deux mamelons, qui avaient dû jadis être des îles, présentaient, à environ vingt pieds au-dessous de leur plus grande hauteur, les marques certaines des eaux qui les avaient baignés autrefois : le terrain, qui entourait leurs bases, et qui ne changeait pas

de nature dans le reste de la vallée, paraissait une vase desséchée, recouverte, çà et là, d'un sable mouvant sillonné par les vents.

Le soleil quittait l'horizon, lorsque Seïd me fit remarquer devant nous, entre plusieurs collines de sable, un camp composé d'un assez grand nombre de tentes : c'était le sien. Un quart d'heure après, nous y parvînmes et on nous annonça que nous y séjournerions en attendant le capitaine général des Monslemines.

28 Juin. — Le repos nous était devenu si nécessaire, que nous dûmes regarder comme un événement heureux, le séjour auquel on nous obligeait. Nous l'employâmes en partie à faire du pain avec notre farine. M. Chalumeau s'était constitué le boulanger, et, devant notre tente, il pétrissait la pâte dans un vase de bois, tandis que mes autres compagnons et moi nous étions occupés à repousser les femmes, qui diminuaient considérablement notre petite provision de farine par leurs vols successifs. Elles nous indiquèrent cependant le moyen que nous devions employer pour faire cuire le pain quand il fut pétri, et ce moyen est celui dont elles se servent toujours, dans les occasions bien rares où elles en font. Il consiste à creuser un trou dans le sable, et à y poser la pâte sur des pierres placées dans l'intérieur, après avoir été chauffées. Ensuite on recouvre le trou avec du sable également chaud, et on a soin d'entretenir au-dessus de ce four peu commode, jusqu'au moment de l'entière cuisson, un feu assez vif : nous trouvions les moyens d'en faire en arrachant quelques buissons qui entouraient le camp.

Vers le soir, les familles Arabes, chez lesquelles nous avions passé la nuit précédente, arrivèrent avec quelques chameaux qui portaient leurs tentes et leurs bagages. Décidées à nous suivre, par l'inconstance naturelle à ces

peuples errants, ou par leur curiosité insurmontable, elles venaient prendre position dans le camp, dont la tranquillité fut momentanément troublée le lendemain, par une des femmes appartenant à ces nouvelles familles.

Cette femme, animée d'une rage incroyable, accourt subitement vers notre tente, un sabre à la main. Nous pensions avec quelque raison que nous étions les objets de son animosité, lorsque nous la vîmes s'élancer sur une vieille Arabe mêlée dans la foule qui nous environnait, et la frapper plusieurs fois sur la tête de l'arme qu'elle agitait avec fureur. Sidy Hamet interposa tout de suite son autorité, et nous apprit que la vieille Arabe habitait un camp voisin, et avait, les jours précédents, tué le fils de l'autre qui voulait se venger. Cette scène causa une vive agitation, et pouvait avoir des suites, par les partis différents que les hommes commençaient déjà à embrasser. Enfin on parvint heureusement à séparer ces deux femmes, et la vieille, s'éloignant précipitamment à travers les monticules de sable, où on la poursuivait en la couvrant de huées et en lui jetant des pierres, alla rejoindre son camp.

Le calme était à peine rétabli dans le nôtre, lorsque nous y vîmes arriver deux voyageurs, montés sur un chameau d'une hauteur extraordinaire. Aussitôt qu'on les aperçut, Sidy Hamet, Seïd et presque tous les Monslemines, se levèrent, et allèrent à leur rencontre. Seïd approcha le chameau de la tente où nous étions, et l'ayant agenouillé, ces deux hommes en descendirent, en nous examinant avec attention. Le plus jeune, qui pouvait avoir trente-quatre ans, et qui était celui auquel s'adressaient toutes les démonstrations de respect, était vêtu avec bien plus de recherche que Sidy Hamet et les autres Monslemines. Son haïque, beaucoup plus fin que les leurs, et d'une blancheur extrême, se drapait

parfaitement au-dessus d'un autre vêtement bleu de ciel, qui, de chaque côté, était orné sur la poitrine de broderies en soie de diverses couleurs. Des bottes en maroquin rouge, sur lesquelles figuraient des dessins, ajoutaient encore à l'élégance de son habillement, et, sans qu'il eût précisément un turban, on remarquait autour de sa tête, entièrement rasée, une bandelette d'une étoffe bleue qui paraissait un signe de distinction. Ce nouveau personnage était de moyenne taille, bien fait, et d'une structure athlétique ; il avait la figure très mobile, les yeux vifs, le menton dégarni de barbe, et son teint basané et presque noir annonçait que dans ses veines coulait le sang maure mêlé à celui des nègres du soudan. Cet inconnu n'était autre que le chef des Monslemines qu'on nous annonçait depuis si longtemps, et nous avions devant les yeux le cheik Beïrouc.

Seïd s'empressa de lui faire les honneurs du camp. On plaça un tapis où nous étions, et on nous rejeta les uns sur les autres dans un des coins de la tente. Beïrouc s'étendit sur le tapis, fuma la pipe qu'on lui alluma, en nous regardant dédaigneusement, puis avec un air de dignité qui en imposait à tout son entourage, et qui nous paraissait nouveau, commença, avec des éclats de voix incroyables, une conversation dont nous fûmes constamment l'objet, au milieu du rire immodéré de tous les Arabes courtisans qui l'écoutaient. Beïrouc, séparé d'eux seulement par la largeur du tapis, avait à côté de lui son poignard et son fusil. Ces armes étaient très remarquables par leurs garnitures en argent. Il me donna à examiner le fusil, pour avoir mon avis, en me demandant s'il était anglais ou français. Non seulement je le reconnus pour un très beau fusil de chasse français, mais ma surprise fut extrême lorsque je lus sur les batteries : *Manufacture d'armes de Charleville.* Quelle sensation n'éprouvai-je

pas en voyant le nom d'une ville qui était le lieu de ma naissance, et en me rappelant que mon père avait eu autrefois un intérêt considérable dans cette manufacture !

Le festin que Seïd avait préparé pour son hôte se prolongea jusqu'à la pointe du jour. Alors on fit la prière, et un instant après, le cheik Beïrouc, suivi d'un Arabe d'une figure sinistre, nommé El-Abaïd, qui avait précédé son arrivée et qui paraissait être son parent, s'avança à environ cent pas de notre tente, et se plaça auprès d'une colline de sable. Sidy Hamet, Seïd et une douzaine d'Arabes le joignirent bientôt, et une discussion assez vive s'engagea immédiatement. Beïrouc et Sidy Hamet la soutenaient principalement, nous regardaient avec attention, et comptaient souvent sur leurs doigts. Il était évident que nous étions encore l'objet de ce nouveau conseil. Je n'en doutai plus, quand on nous donna l'ordre de venir, les uns après les autres, subir l'examen du chef redoutable qui nous toisait depuis les pieds jusqu'à la tête. Beïrouc nous regarda longtemps d'un œil extrêmement curieux, nous retourna brusquement dans tous les sens et examina particulièrement la paume de nos mains. Il était facile de voir qu'il s'agissait d'assigner une valeur à nos personnes, et cependant, ce n'est que longtemps après ce singulier examen que j'ai su positivement qu'on trafiquait alors de nous à la honte de l'humanité, et que le dédain exprimé par la figure de Beïrouc, et l'empressement que Sidy Hamet mettait au contraire à nous faire valoir, provenaient seulement de la différence de leurs intérêts, qui agissaient dans un sens opposé.

L'assurance d'être devenus la propriété de ces hommes, en vertu d'un marché, nous eût cependant enlevé de douloureuses inquiétudes. Les sacrifices qu'ils avaient pu faire pour nous obtenir nous auraient donné lieu de croire à l'intérêt

qu'ils devaient apporter à notre conservation. Mais nous n'avions encore qu'une idée vague et incertaine du traité qui venait de se conclure, et qui, en nous abaissant au rang des animaux, nous livrait à un autre maître.

Au milieu de l'incertitude que nous faisaient éprouver les nombreux pourparlers qui avaient lieu entre les Arabes, Seïd me dit d'entrer dans sa tente. Au moment même, il s'élance sur moi le sabre à la main, et me demande de l'argent. Je n'en avais plus, mais je craignais que ses recherches ne lui fissent découvrir quelques diamants que j'avais pu cacher. Persuadé d'ailleurs que ce furieux, dont les bonnes dispositions apparentes changeaient si subitement, avait l'intention de me dévaliser à l'insu du cheik Beïrouc, je pris le parti de lui résister, et je m'emparai de son arme. Notre démêlé n'avait pu avoir lieu sans quelques cris, qui attirèrent à l'entrée de la tente tous les Arabes, et Beïrouc lui-même. Aussitôt ce dernier donna l'ordre de nous entraîner hors du camp et de nous fouiller. Cet ordre est exécuté à l'instant même. Mais quelle fut la surprise de Sidy Hamet, qui avait été sans doute le provocateur de cette scène, lorsqu'il vit enlever à M. Souza une bretelle remplie d'or ! Il nous regarda avec des yeux menaçants, et jeta une exclamation mêlée d'étonnement et de rage. La joie de Beïrouc put seule égaler la fureur de Sidy Hamet : elle nous annonçait que ce dernier n'avait plus aucun droit à nos dépouilles, et nous prouvait dès lors que d'autres mains que les siennes nous retenaient en leur pouvoir.

La découverte inattendue de cet or engagea à de nouvelles recherches, et à nous dépouiller également de nos vêtements. Je tremblai pour une très belle bague en diamant, que son volume m'avait empêché de bien cacher. Je ne songeais guère à sa valeur, mais je préférais la perdre dans les sables, que la

voir devenir la proie des Arabes. Dans cette seule intention d'abord, je la laissai donc tomber à mes pieds, et je l'enfouis aussitôt dans le sable, pour la dérober entièrement à la vue : l'idée qu'on avait pu apercevoir mon action me fit demeurer un instant immobile, mais je n'avais pas été observé. Je fis alors une marque avec mon pied, de manière à pouvoir rentrer en possession de ce bijou, si une occasion favorable se présentait.

Lorsque nous fûmes revenus de la surprise où nous avait jetés cette dernière scène, après laquelle on nous rendit cependant une partie de nos vêtements, j'envoyai Affilé à la découverte de la bague, qui pouvait devenir par la suite une ressource dans notre infortune. Il eut le bonheur de la retrouver. Mais quels moyens avions-nous de la dérober à de nouvelles perquisitions ? Un seul, et le moins supposable : une des joues d'Affilé, creusée par l'habitude de mâcher du tabac, lui permit de mettre la bague dans sa bouche, au lieu de ce qu'il appelait une chique dans son langage marin. Ce brave homme, que sa probité et des sentiments bien au-dessus de son état nous faisaient apprécier, m'assura même que ce serait un plaisir pour lui, par l'illusion qu'elle lui causerait. Pouvais-je cependant m'imaginer qu'il la conserverait, aussi longtemps qu'il l'a fait, dans une pareille position ? Pendant environ quatre mois, il la garda le jour comme la nuit, ne l'ôta jamais de sa bouche qu'avec la plus grande précaution, et dans les seuls moments où il s'y trouvait obligé, pour pouvoir manger.

Le traitement que l'on venait de nous faire éprouver aurait dû cependant nous empêcher de nous occuper de l'avenir. Jamais à nos yeux il n'avait été plus sinistre, et la colère de Sidy Hamet, qui était toujours la même depuis la découverte de l'or, redoublait la terreur qui s'était emparée de nous. Elle

s'accrut surtout, quand à l'approche de la nuit, sans avoir fait aucuns préparatifs, et sans que nous eussions pris la moindre nourriture de toute la journée, on nous ordonna de partir. Nous n'avions pas de chameaux, et nos malades mêmes devaient aller à pied. Il était donc certain qu'on ne pourrait nous mener loin. Il n'y eut pas un de nous qui ne fût persuadé alors que nous allions être fusillés entre quelques dunes de sable. L'obscurité qui commençait à régner, et la direction du sud qu'on nous faisait prendre mettaient le comble à notre inquiétude. Beïrouc et Sidy Hamet marchaient à notre tête, leur fusil à la main, et une douzaine de Monslemines, également armés et devenus menaçants, nous chassaient devant eux. Nous pensions qu'on allait décidément nous sacrifier à la haine des musulmans contre les chrétiens : mais il n'était question que d'un changement de position pour la nuit. Après avoir marché seulement un quart d'heure, nous arrivâmes dans un autre camp, voisin de celui de Seïd, que Beïrouc avait quitté sans que j'en pusse comprendre le motif. Il fut décidé que nous resterions dans le nouveau camp jusqu'au lendemain matin, et le traitement plus favorable que nous y reçûmes nous rendit un peu de tranquillité.

Nous passâmes la nuit sous la tente de nos conducteurs, et, à une heure du matin environ, ils nous donnèrent le reste d'une pâtée de farine d'orge, qu'ils avaient mangée en partie, et une écuellée de lait dont ils avaient bu les trois quarts. Nos organes étaient si faibles et nos esprits si abattus, que la moindre menace de ces hommes nous faisait penser aussitôt qu'ils discutaient notre mort ; tandis que l'attention la plus simple, et souvent la plus grossière de leur part, nous transportait de la joie la plus vive, et rallumait notre espoir.

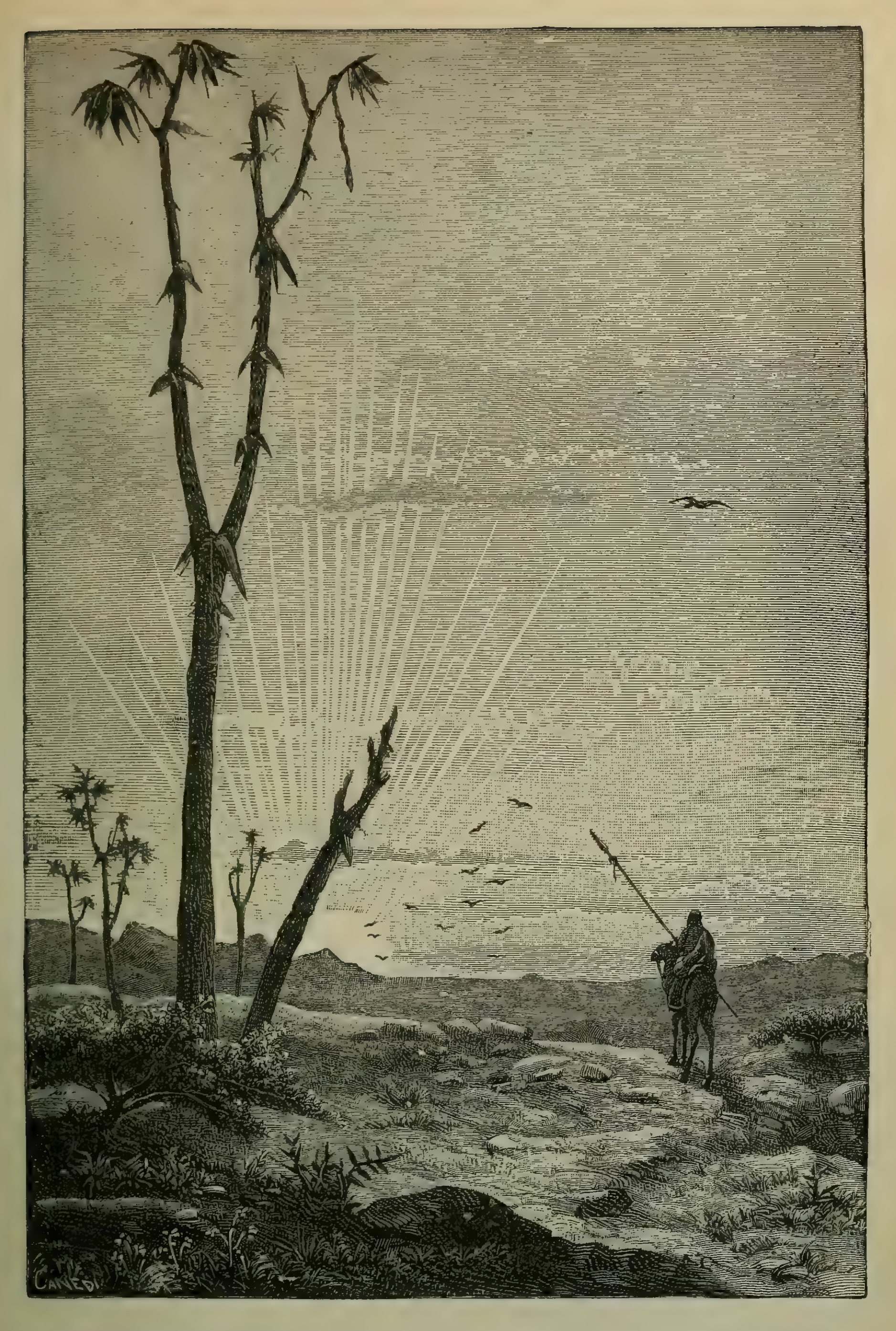
CHAPITRE VIII.

Départ avec le cheik Beïrouc. — Un nouvel horizon. — Rencontres fréquentes d'Arabes. — Vallée cultivée. — Premier palmier aperçu par les voyageurs. — Nous arrivons à Ouadnoun. — On nous met dans un cachot chez Beïrouc. — Le cheik Ibrahim vient nous visiter. — Le Maure Hamur. — Sa bienveillance pour nous tous. — Nous parcourons Ouadnoun avec lui. — Particularités de cette ville. — Importunité des Arabes pour obtenir des médicaments. — Nous sommes maltraités par Beïrouc. — On nous laisse un jour entier sans nourriture.



AU lever de l'aurore le cheik Beïrouc donna l'ordre du départ. On vit avancer plusieurs chameaux devant la tente. Le premier fut désigné pour M. Mexia et pour moi. M. Scheult monta sur un autre avec M. Chalumeau, et un troisième porta également M. Souza et Affilé. Nous partîmes au grand trot, et cette allure, qui ne convenait nullement à notre extrême faiblesse, ni à notre inexpérience de cette manière de voyager, nous donnait, sur ces animaux, une tournure si ridicule, qu'elle excitait parfois la gaieté de nos guides. Le cheik Beïrouc, qui avait un autre Arabe en croupe, était constamment à côté de nous. Sidy Hamet fermait la marche avec El-Abaïd : ils s'entretenaient en nous regardant, et semblaient comploter contre nous. Seïd ne nous accompagna pas, il retourna dans son camp ; mais nous devions le revoir encore.

Tant que nos chameaux trottèrent, pas un de nous, secoué comme il l'était, n'aurait pu prononcer un seul mot. Nous n'avions rien de mieux à faire que de nous cramponner, soit à nos selles, soit à nos camarades, pour éviter une chute qui n'eût pas été sans danger. Mais dès que notre marche se



C'ÉTAIT LE PREMIER ARBRE QUE NOUS EUSSIONS VU DANS LE DÉSERT. (P. 128.)

ralentissait, Beïrouc, avec sa volubilité ordinaire, entamait avec nous une conversation sur tous les objets qui frappaient sa vue. Mes faibles connaissances en arabe, qui s'augmentaient chaque jour, me permettaient déjà de le comprendre un peu, et de lui répondre. Il me vanta plusieurs fois la bonté des chameaux, que nous ne semblions pas apprécier autant qu'elle le méritait à ses yeux. *Djemel sefineh Sahara* (le chameau est le vaisseau du désert), me disait-il ; et il ajoutait en riant, et avec une sorte d'emphase : Celui-là n'a jamais fait naufrage.

En continuant une conversation dont j'espérais d'heureux résultats, parce qu'elle établissait entre nous et l'arbitre de notre sort une plus grande familiarité, nous entrâmes, en suivant la direction de l'est, dans un pays dont l'aspect offrait du changement à mesure que nous avancions. Nous commencions déjà à découvrir un peu de terre végétale susceptible d'être cultivée. Les éternels darmousses la couvraient encore ; mais on y remarquait, outre le *che* qui s'y trouvait en plus grande abondance, beaucoup de buissons et quelques plantes qui donnaient à la plaine une apparence moins sauvage. A onze heures environ, nous gravîmes de hautes montagnes couvertes de bruyères. Leur pente rapide nous offrit les premiers sentiers battus que nous eussions aperçus jusqu'alors. Ils étaient le signe certain d'un passage habituel. Mais, parvenus sur le sommet de ces montagnes, que nous devions descendre de l'autre côté, de quel coup d'œil suprenant nous fûmes frappés ! Le pays avait complètement changé d'aspect ; nous laissions derrière nous l'aridité monotone et fatigante du désert, pour entrer dans une contrée habitée. De toute part l'œil découvrait des camps considérables, et plusieurs formaient des enceintes circulaires composées de soixante à quatre-vingts tentes.

Dans cette plaine on apercevait des chevaux, des mulets, et un grand nombre d'Arabes occupés à divers travaux. Déjà quelques vestiges de culture se faisaient remarquer, et les récoltes des champs, qui avaient été semés d'orge, étaient déjà moissonnées.

Nous continuâmes alors notre route dans un chemin battu et très bien frayé. Ce chemin, des deux côtés duquel on voyait à chaque instant partir des lièvres, et quelquefois même des perdrix, nous présenta un mouvement qui nous était inconnu. Pour la première fois, à nos yeux, l'Arabe suivait une ligne tracée pour aller à son but, et n'était plus errant au hasard dans l'immensité d'un désert qui n'offre le vestige d'aucun passage. Des voyageurs nous croisaient continuellement dans notre marche ; les uns étaient montés comme nous sur des chameaux, mais le plus grand nombre sur des chevaux d'une petite taille, remarquables autant par l'élégance de leurs formes, que par leur extrême agilité. Tous ces voyageurs étaient armés. Dès qu'ils nous apercevaient, ils lançaient leurs chevaux sur nous au galop, en criant *ha ! ha ! ha !* et en faisant une espèce de *hourra.* Les uns n'étaient que curieux ; d'autres, plus mal disposés, nous menaçaient et cherchaient à nous intimider. Plusieurs, en passant à côté de nous, se bornaient à rire aux éclats : quand nous étions à quelque distance, ils s'arrêtaient, se retournaient pour nous voir encore, et reprenaient ensuite leur course rapide en jetant les mêmes cris. Au milieu de tous ces curieux importuns, il fallait faire la moins mauvaise contenance possible. Nous répondions quelquefois assez brusquement à ceux qui nous questionnaient avec insolence ; nous prenions le parti de rire avec ceux qui se contentaient de se moquer de nous : mais souvent nous n'osions regarder quelques figures plus atroces et plus impudentes que les autres, et c'était en

baissant les yeux que nous poursuivions notre chemin.

A une heure, nous arrivâmes auprès d'un puits semblable au premier que nous avions vu les jours précédents. Plus de trois mille animaux, chameaux, chèvres, etc., arrêtés dans les environs, et mêlés les uns avec les autres, en rendaient l'abord très difficile. Notre soif ardente, causée par l'extrême chaleur du jour, put seule nous engager, pour arriver jusqu'au puits, à percer cette foule d'animaux, et ce ne fut pas sans exciter le mécontentement des nègres qui les gardaient. La présence de Beïrouc put à peine nous servir de sauvegarde contre leurs insultes. Pour puiser l'eau, dont nous sentions l'invincible besoin, et parvenir à abreuver nos montures, nous éprouvâmes les plus grandes difficultés.

On ne pourra jamais croire la quantité d'eau que burent nos chameaux. Celui que je montais en but, sans exagération, plus que n'en aurait contenu une barrique. Je puis du moins assurer, qu'au moment où je me plaçai dessus pour nous remettre en marche, je fus tout étonné, tant son ventre s'en trouvait arrondi, de ne pouvoir plus l'embrasser avec mes jambes, comme je le faisais auparavant, et d'être dans l'obligation de m'asseoir sur son dos, en les mettant du même côté. Beïrouc me fit comprendre que les chameaux pouvaient demeurer vingt jours sans boire, et qu'on restait ordinairement six ou huit jours sans les abreuver, même quand on avait la possibilité de leur procurer de l'eau sans se déranger beaucoup.

L'horizon brillait des derniers feux du jour, lorsque nous entrâmes dans une vallée, bordée au nord et au sud par deux chaînes de montagnes. Cette vallée, d'environ une lieu de largeur, était encore plus cultivée que la plaine que nous avions parcourue le matin, et, bien que l'on n'y vît pas un seul arbre, elle était plus riante et plus animée. Le chemin

que nous suivions partageait la vallée dans la direction de l'ouest à l'est. Des deux côtés, et très rapprochés du pied des montagnes, s'élevaient les camps circulaires des Arabes. La plus grande partie de la plaine avait été cultivée ; elle était déjà, comme les portions de terrain que nous avions remarquées précédemment, dégarnie de l'orge qu'on venait de couper, et qui, de toutes parts, était réunie en tas pour être battue. Cette dernière opération se faisait principalement sur les bords du chemin, et par le moyen des chevaux, des mulets ou des ânes qu'on y employait. A chaque instant nous passions auprès des emplacements où ces animaux, attachés au nombre d'environ huit ou dix à une plate-longe fixée à un pieu, trottaient sur l'orge coupée que l'on jetait sans cesse sous leurs pieds. Des Arabes et des nègres tournaient avec eux en les frappant avec des bâtons ; mais un chant continuel et monotone, que trois notes pourraient rendre, augmentait, bien plus que les coups, l'ardeur incroyable de ces animaux.

Après avoir fait environ une lieue dans la vallée, nous nous arrêtâmes à une tente qui appartenait à Beïrouc. Cette tente pouvait être regardée comme une espèce de ferme, au milieu des champs d'orge qui l'entouraient, et qui étaient aussi une propriété de ce cheik. Des Arabes, sous sa dépendance immédiate, et plusieurs très beaux nègres, ses esclaves, étaient venus faire la moisson dans cet emplacement, où nous devions passer la nuit. Nous nous couchâmes en dehors de la tente, et Beïrouc nous annonça que nous n'étions plus éloignés de la ville qu'il habitait que d'une seule journée, et que le lendemain, bien avant la nuit, nous arriverions dans sa maison, où nous ferions un séjour.

L'assurance de voir bientôt des maisons, au lieu de tentes, ne laissait pas de nous être agréable. Nous quittions des peuples tout à fait errants, pour arriver parmi les Arabes qui

ont des demeures fixes ; ou plutôt, nous abandonnions entièrement le pays des Monslemines pour entrer dans celui qu'habitent les Maures indépendants.

Le 2 juillet, à six heures du matin, nous nous mîmes en route après avoir changé nos montures. Un mulet portait Beïrouc et le capitaine Scheult, qui était en croupe derrière lui : j'en avais un pour moi et M. Mexia, et nos autres compagnons, juchés tous les trois sur un énorme chameau, nous suivaient avec peine. Ces derniers, fortement secoués, risquaient à chaque instant d'être précipités à terre. Sidy Hamet et son confident El-Abaïd continuaient à nous accompagner. Leur présence, et le changement du premier à notre égard, nous remplissaient d'inquiétude. Leurs rires, constamment ironiques, annonçaient qu'ils étaient plus que jamais indisposés contre nous.

A midi, nous traversâmes le lit desséché d'une rivière ; cependant un peu d'eau restait encore dans plusieurs rochers creux qui en formaient le fond. Je sautai de mon mulet pour en boire; mais son amertume ne me le permit pas, parce qu'elle était croupie entièrement. Le lit de cette rivière courait de l'est à l'ouest. Des rochers en garnissaient les rives, et quelques-uns, qui s'élevaient dans le milieu, devaient figurer de petites îles, quand il était occupé par les eaux. Entre ces rochers croissaient des touffes de laurier-rose couvertes de fleurs, et la rivière, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, n'était indiquée, dans tout son cours, que par ces masses de fleurs, dont l'effet était extrêmement agréable, par le contraste de l'aridité qui régnait partout aux environs.

Le pays était bien loin de nous présenter un aspect aussi riant que la veille. Cette nouvelle partie d'un désert que nous nous imaginions avoir quitté pour toujours, n'offrait plus qu'un terrain couvert de pierres ; on n'y voyait absolu-

ment aucune trace de culture. Cependant quelques murs en terre, à moitié écroulés, annonçaient que cette contrée ingrate avait eu autrefois ses habitants. Nous marchions assez vite au milieu de ces ruines qui nous inspiraient de la tristesse, lorsque, frappés simultanément de la même vue, nous nous écrions tous à la fois : *Voilà un palmier !* Ce palmier dont l'aspect nous causa une joie si vive, est le premier arbre que nous ayons vu en Afrique. Il s'élevait isolément à une grande hauteur, auprès d'un mur détruit, et dominait seul la vaste plaine qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le saisissement que j'éprouvai à la vue de ce palmier solitaire est difficile à concevoir, et il m'apparut, si je puis m'exprimer ainsi, comme la sentinelle avancée des grands végétaux que nous devions rencontrer plus tard. Nous continuons notre chemin ; partout des ruines, et pas un habitant. On ne voyait plus de voyageurs ; on ne découvrait aucun être vivant dans toute l'étendue de la contrée que nous traversions, et que paraissaient avoir ravagée la guerre et tous les genres de fléaux. Le silence que nos conducteurs observaient avec nous, rendait plus sinistre à nos yeux cette scène de désolation, et les fréquents pourparlers à voix basse de Sidy Hamet et d'El-Abaïd, nous donnaient de nouveau l'occsion de faire encore de tristes conjectures. Tout à coup Beïrouc s'arrête, et nous fait mettre pied à terre. Quels projets a-t-il sur nous ? nous sommes supérieurs en nombre, mais ces hommes sont armés, et n'ont pour témoin de leurs actions que le soleil qui nous brûle de ses rayons. Sidy Hamet et El-Abaïd nous font bientôt connaître leur intention, en nous dépouillant de nos vêtemens. Le désespoir d'avoir été privé de l'or qu'on avait trouvé sur nous, rongeait Sidy Hamet, et, dans l'idée d'en découvrir encore, il avait sollicité de Beïrouc la permission de nous fouiller une

autre fois à son profit ; l'ayant obtenue, il fit des recherches jusque dans un sac qui contenait notre farine.

Trompé dans son attente, il reprit sa monture, et on nous donna l'ordre d'en faire autant. Nous avançons encore, et bientôt Beïrouc nous montre de la main son habitation. Nous cherchons d'abord longtemps sans rien apercevoir ; mais enfin, après avoir mieux regardé, nous découvrons vers l'est, au bas d'une chaîne de montagnes, une enceinte de murs rougeâtres comme ceux que nous avions vus détruits, et nous distinguons, au milieu de cette enceinte, une tour qui la domine à une assez grande hauteur. Le soleil, frappant peu après sur cette tour, la fit ressortir sur un fond de verdure formé par une forêt de palmiers qui, du côté opposé à celui par lequel nous arrivions, garnissaient la plaine au pied des montagnes. Malgré cette décoration agréable à la vue, ce lieu, que Beïrouc nous avait tant vanté, me parut un repaire de brigands, et cette impression se fortifia davantage à notre arrivée, quand les hommes qui l'habitaient frappèrent nos regards.

A notre gauche, une vingtaine de nègres se baignaient dans un bassin, situé au milieu d'un grand nombre de rochers entourés de lauriers roses. A notre droite, nous laissions les palmiers que nous avions aperçus, et quelques jardins cultivés. Dans un nouveau chemin où nous étions entrés arrivaient, en même temps que nous, des Arabes à pied armés de fusils ou de lances et suivant des chameaux chargés. Ce chemin pierreux, où l'on voyait plusieurs carcasses de chevaux en putréfaction, nous conduisit sur une espèce de place voisine de la tour que nous avions découverte de loin. Sur cette place, et le long des murs en partie éboulés, nous aperçûmes une grande quantité de Maures couchés nonchalamment. Quelques-uns étaient assez bien mis, mais la

plupart étaient déguenillés et inspiraient l'effroi par leurs figures menaçantes. Dès qu'ils nous virent, ils se levèrent précipitamment, prirent leurs armes et nous entourèrent. La nouvelle de notre arrivée circula bientôt au milieu des huttes de terre qui composent cette ville singulière ; et de tous les points nous vîmes accourir les hommes, les femmes et les enfants, curieux de voir des chrétiens qu'ils regardaient comme des bêtes fauves. Suivis de cette foule, Beïrouc nous fit entrer dans l'enceinte où était établie sa demeure. Après avoir passé à travers des décombres de toute espèce, par trois ouvertures, dont la première avait une porte qui fermait la maison, nous arrivâmes dans une cour d'environ quarante pieds de longueur sur douze de large. Au milieu était étendu un mauvais tapis rouge, et dans un des murs, on remarquait deux petites portes extrêmement basses fermant l'entrée de deux tanières qui n'étaient réellement que des trous creusés en terre. La plus inhabitable de ces deux tanières nous fut destinée, et on nous y fit entrer. L'obscurité qui y régnait, et que l'éclat du jour extérieur rendait encore plus sensible, nous empêcha d'abord de rien distinguer : mais qu'on juge de notre épouvante, lorsque nous découvrîmes quelques instants après, suspendues au mur de ce cachot, plusieurs chaînes qui en formaient le seul ameublement ! Cette nouvelle terreur se dissipa néanmoins, lorsque nous eûmes reconnu que ces chaînes devaient servir uniquement à entraver des chevaux. Mais il nous était toujours réservé d'ajouter à des douleurs trop réelles celles qui résultaient sans cesse de nos fatales suppositions.

Beïrouc nous annonça que nous resterions quelque temps chez lui : il nous parlait de trois jours, et ces trois jours nous effrayaient et nous semblaient des siècles. Malheureux que nous étions ! c'était pendant trois mois entiers que nous

devions éprouver dans cet horrible cachot, qui m'a fait envier mille fois les prisons les plus affreuses de l'Europe, des tourments qu'un miracle seul a pu nous donner la force de braver. Jusqu'alors nous avions eu à nous plaindre de maux qui nous paraissaient inouïs : hélas ! pouvions-nous savoir qu'ils n'étaient que le prélude de ceux que nous avions désormais à supporter ?

Les Maures nous étouffaient par leur présence dans notre cachot, lorsqu'un nouveau personnage parut sur la scène, et vint s'asseoir sur le tapis qui était dans la cour, précisément en face de notre tanière. Il nous fit signe avec la main de nous approcher de lui. Ce personnage, qu'une très belle figure, une taille élevée et un air sévère rendaient imposant, était le cheik Ibrahim, frère aîné de Beïrouc. Il exerçait de concert avec ce dernier, sur une tribu de Maures indépendants, l'autorité qu'ils devaient tous les deux à l'influence de leurs richesses. Le pouvoir d'Ibrahim était cependant supérieur à celui de son frère ; il commandait en chef dans la ville où nous venions d'arriver ; et cette ville, qu'un commerce assez considérable rend moins célèbre que les malheurs de quelques chrétiens, était celle d'Ouadnoun.

Le reste de la soirée fut employé à répondre à toutes les questions ridicules que ne manquèrent pas de nous adresser le cheik Ibrahim et tous les Maures qui l'entouraient. Il fallut acheter, par les importunités d'usage, le plaisir de faire leur connaissance. Cependant à minuit les curieux s'éloignèrent. On nous apporta à manger, et on consentit à nous laisser un peu de repos. Mais il fallait pouvoir le goûter ; et était-il permis de l'espérer dans l'affreux cachot où nous rentrâmes pour passer la nuit ?

En fait, personne ne dormit jusqu'au matin. Couchés sur un terrain inégal, au milieu d'ordures de toutes sortes, sans

rien pour nous couvrir, comment eussions-nous pu dormir, lorsque des milliers d'insectes couraient autour de nous, et que nous étions dévorés par la vermine la plus dégoûtante ?

Sidy Hamet et El-Abaïd avaient passé cette première nuit sur le tapis dont j'ai déjà parlé, et qui restait constamment étendu dans la petite cour attenante à notre demeure. Cet endroit de la maison de Beïrouc était celui où tous les étrangers trouvaient l'hospitalité, et recevaient leur nourriture pendant leur séjour. Sidy Hamet, pour notre malheur, devait y être retenu longtemps par rapport à nous; ainsi nous l'eûmes continuellement sous les yeux. Le voisinage de cette cour, qui à l'approche de chaque nuit nous faisait connaître les voyageurs arrivant journellement du désert, aurait pu intéresser notre curiosité si nous n'eussions pas été sans cesse l'objet de leurs importunités.

Parmi les Maures attachés spécialement au service de Beïrouc, se trouvait un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, dont la figure, dès que nous le vîmes, nous frappa par sa douceur, et surtout par une expression bienveillante à notre égard. Le sentiment d'une compassion réelle perçait dans ses regards, et l'expérience devait plus tard nous apprendre que ce sentiment, de la part d'Hamar, était sincère, et partait d'un naturel bon et sensible. Hamar était né à Tétouân, loin d'Ouadnoun ; ses yeux, dès l'enfance, avaient donc pu apercevoir les côtes de l'Europe : peut-être, en voyant aussi quelquefois des chrétiens, ou seulement à la vue imposante de leurs flottes, avait-il appris à les juger avec moins de défaveur que des hommes qui ne nous connaissaient que par le sentiment de la haine inspirée par le fanatisme religieux.

A la satisfaction de chacun de nous, notre surveillance, d'après les ordres de Beïrouc, fut confiée à Hamar. Il nous fut permis de sortir, et il nous accompagna. Sous sa sauvegarde,

nous nous aventurâmes à traverser Ouadnoun, et il nous protégea, autant qu'il fut en son pouvoir, contre les insultes du cortège qui ne manqua pas de se former à notre suite. Notre premier désir, dans l'intention de nous débarrasser de la vermine qui nous couvrait, fut d'aller nous laver. Depuis un mois, l'eau nous avait paru trop précieuse pour être employée à cet usage. Environ à trois cents pas à l'ouest de la ville, passe la rivière de Noun, que nous avions déjà traversée. Le lit en était généralement desséché ; mais dans quelques endroits, ainsi que je l'ai déjà dit, des bassins naturels, au milieu des rochers et des lauriers roses, conservaient une assez grande quantité d'eau. C'est dans un de ces bassins que nous éprouvâmes la sensation bienfaisante que procure un bain si longtemps désiré.

Hamar, voulant ensuite nous donner une idée des lieux qui environnaient notre nouvelle habitation, nous mena vers les jardins qui bordent la ville du côté de l'est. Les plus considérables et les plus soignés appartiennent, comme de raison, aux deux cheiks qui commandent à Ouadnoun ; les autres sont cultivés, en commun, par un certain nombre d'habitants. Des haies ou des murs peu élevés en forment les séparations, et des chemins étroits, au milieu desquels sont creusés des ruisseaux qui servent de canaux d'irrigation, circulent entre tous ces jardins.

Le terrain que les jardins occupent a, tout au plus, trois quarts de lieue de circonférence, et n'est qu'une oasis dans le désert ; au delà, de tous les côtés, se montre l'aridité qui le caractérise. Mais le contraste de cette aridité, avec une culture très soignée, rendait plus surprenante et plus agréable la vue de ces jardins, ornés partout de grenadiers, d'orangers et de figuiers de plusieurs espèces. Au milieu de ces arbres, parmi lesquels se faisait remarquer le *henné*, si précieux aux

Mauresses par la couleur qu'elles retirent de son feuillage, et dont elles croient s'embellir, on voyait des champs de tabac et de maïs de la plus grande beauté. La verdure, l'ombrage, et un peu de fraîcheur, attiraient dans les vergers une multitude de petits oiseaux, et c'était principalement sur les champs de maïs qu'ils se précipitaient en nombreux essaims. Mais des enfants, montés sur des échafaudages en bois, exerçaient une surveillance active, pour empêcher leurs ravages; continuellement ils jetaient des cris pour les écarter, et leur lançaient des pierres avec des frondes. La vue de cette végétation me paraissait admirable, après le spectacle prolongé d'une triste aridité ; mais ce qui lui donnait à mes yeux un caractère particulier, c'étaient les palmiers isolés qui s'élevaient de toutes parts comme des espèces de colonnes, et dominaient majestueusement, par leurs cimes touffues et disposées en éventails, les nombreux lauriers-roses qui croissaient naturellement à leurs pieds. L'ensemble des jardins d'Ouadnoun présentait, pour ainsi dire, l'aspect d'un bouquet de fleurs et de verdure parmi des ruines. De tous côtés, autour de nous, ces ruines frappaient nos regards ou se rencontraient sous nos pas. La moitié de la ville, vers le nord-est, avait été entièrement détruite, pendant une guerre que les cheiks avaient eue, quelques années auparavant, avec leurs voisins, et durant laquelle, à ce que nous dit Hamar, Beïrouc avait tué de sa propre main douze Arabes ennemis. Dans cette partie de la ville, on ne voyait plus que des décombres parmi lesquels s'élevaient encore les restes d'une mosquée en terre. Deux ou trois Maures, en prières au milieu de ces ruines, animaient seuls avec nous ce théâtre de destruction.

Sur une colline située au nord de la ville, on apercevait aussi les débris d'habitations abandonnées. Mais, parvenus au pied de la colline, nous fûmes frappés d'étonnement, par

le mouvement qui y régnait, et qu'occasionnaient plus de trois mille personnes armées, qui circulaient dans tous les sens. Cependant notre surprise cessa quand nous apprîmes que nous étions sur le marché d'Ouadnoun, et que ce marché, qui avait lieu précisément le lendemain de notre arrivée, se tenait tous les huit jours, et attirait beaucoup de monde. Précédés d'Hamar, et sous ses auspices, nous essayâmes de passer à travers la foule qui encombrait la place ; mais dès que nous fûmes aperçus, un cri général s'éleva de toutes parts ; chacun abandonna ses affaires, et se pressa autour de nous. Nous n'eûmes que le temps de retourner bien vite sur nos pas, et d'échapper, en fuyant, à cet empressement de nous voir, empressement que des démonstrations peu amicales, quoique probablement sans danger, ne laissaient pas de nous faire paraître effrayant. De tous les côtés, dans l'intention de nous intimider, on nous couchait en joue ; et nous ne pûmes nous éloigner sans avoir reçu, malgré la protection de notre guide, quelques coups de crosse de fusil. J'eus cependant le temps de me faire une idée de la manière dont les affaires se traitaient à ce marché. Marchands et acheteurs, tout le monde était armé ; chacun s'abordait le fusil ou le poignard à la main. Cet appareil militaire, qui me présenta plutôt l'aspect d'une place d'armes que d'un marché, me fit supposer que, dans les discussions qui s'élevaient entre les parties contractantes, l'une d'elles pouvait bien obtenir quelquefois un rabais par la menace, ou bien en couchant en joue son vendeur.

Pour regagner notre demeure, Hamar nous fit passer entre deux murs parallèles, qui formaient, derrière la maison de Beïrouc, la principale rue d'Ouadnoun, appelée *Tassouca*.

Mais en vain nous cherchions à échapper à une curiosité importune ; elle nous poursuivit jusque dans notre cachot. Nous le trouvâmes rempli de figures inconnues. Les deux

cheiks, leurs enfants, Sidy Hamet, et Seïd lui-même, qui avait rejoint ce dernier, s'y étaient également installés. On ne nous laissa pas un seul instant de repos ; et, lorsqu'il nous était à peine possible de respirer, on nous força, au milieu des insultes les plus révoltantes, à répondre à mille questions fastidieusement répétées. Notre position nous commandait la patience ; cependant, au lieu de montrer la parfaite résignation qu'elle exigeait, nous nous livrâmes quelquefois à des emportements déplacés ; ce fut, je n'en doute pas, à ces emportements, qu'il eût mieux valu pouvoir réprimer, que nous dûmes la plus grande partie des mauvais traitements que nous éprouvâmes par la suite. Mais pouvions-nous toujours être maîtres de nous ? On en jugera par le trait suivant, qui n'a cependant que le caractère d'une importunité ridiculement plaisante. Mille autres du même genre étaient répétées journellement, et avec une insolence qui rendait plus intolérable l'ennui que nous avions à dévorer.

Les Maures, qui avaient entendu parler de nos talents comme médecins, venaient à chaque instant nous consulter. Les remèdes nous manquaient, et n'ayant plus la ressource de la bouteille d'eau de lavande, qui avait si malheureusement établi notre réputation, nous jugeâmes à propos de prescrire le lait pour toutes les maladies. C'était au moins un remède fort doux. S'il n'assurait pas la guérison, il nous garantissait de toutes les inquiétudes qu'aurait entraînées un traitement hasardé ; et il nous importait surtout d'être sur nos gardes avec de pareils malades. Nous prescrivions donc le lait de chamelle en boisson, pour les douleurs intérieures, et nous conseillions, autant pour pouvoir en manger nous-mêmes une partie avant de les employer, que comme un moyen salutaire, des cataplasmes de farine et de lait, pour les contusions, et généralement pour tous les maux extérieurs sans exception.

Mais voyant, comme on le pensera facilement, l'insuffisance de nos moyens curatifs, je m'avisai un jour, et je m'en suis bien repenti depuis, d'essayer de faire comprendre à El-Abaïd, que nous avions eu sur le navire un remède général auquel nulle maladie n'aurait pu résister ; et je lui parlai de la pharmacie que les Ouadlims avaient brisée. Pour lui donner une idée des drogues que contenait cette pharmacie, je lui avais montré les grains d'un chapelet qu'il tenait habituellement à la main, en lui indiquant qu'une partie de ces drogues avait la même forme : je voulais lui désigner les pilules ; et je lui avais dit, en lui exprimant le regret de n'être plus possesseur de ce remède précieux : *El-Abaïd, pharmacie ma câne* (il n'y a pas de pharmacie). Depuis ce moment, cet homme s'empara de ma phrase et de mon idée, et toutes les fois qu'il arrivait un étranger dans la cour, où il était toujours couché sur le tapis, je l'entendais m'appeler aussitôt. Je me rendais à son appel ; il me montrait alors les grains de son chapelet, et contrefaisant l'homme bien malade, il me disait, avec l'air du monde le plus piteux et en traînant le ton : *pharmacie ;* je lui répondais, *pharmacie ma câne,* et je m'en allais. Un instant après il me rappelait encore pour un autre arrivant, me faisait la même question insipide, et je m'en tirais avec la même réposse. Ce manège peu amusant se renouvelait cent fois dans la journée. Toujours il voulait obstinément que son chapelet fût une pharmacie, et je lui répétais jusqu'à satiété le mot *ma câne* (il n'y en a pas), sans pouvoir convaincre cet original opiniâtre.

Dans d'autres circonstances, son importunité devint encore plus grande. Elle n'était plus tolérable, et l'impatience s'empara tellement de nous, que nous prîmes à la fin le parti de ne plus l'écouter, et même de le brusquer. Cet homme, déjà mal disposé à notre égard, se vengea de notre conduite. Il se

lia davantage avec Sidy Hamet, et les rapports qu'ils commencèrent à faire l'un et l'autre, au cheik Beïrouc, dans l'intention de nous nuire, contribuèrent beaucoup, j'en suis persuadé, à exciter celui-ci contre nous.

Pendant les premiers moments de notre séjour à Ouadnoun, nos plus grandes souffrances provinrent de nos cruelles insomnies ; nos yeux ne pouvaient se fermer un seul instant pendant la nuit. La terre, sur laquelle nous cherchions en vain le repos, était couverte de milliers de puces qui nous dévoraient. Les tourments inconcevables que nous en éprouvions nous obligeaient sans cesse à nous relever, et c'était au milieu des plaintes que nous arrachait la douleur, que nous attendions impatiemment le retour du jour. Quant à la nourriture qu'on nous accorda, elle nous parut suffisante pendant les premiers temps, et nous eussions été entièrement satisfaits à cet égard, si on eût persévéré à nous traiter de la même manière. A midi, une négresse nous apportait, dans un vase de bois, une pâtée de fleur de farine d'orge, au milieu de laquelle on faisait un trou, qui renfermait une petite quantité d'huile ou de miel. Cette pâtée était abondante et nous permettait d'attendre le repas de la nuit. Alors, on nous servait le manger ordinaire des Maures ; c'est-à-dire le cous-coussou, fait avec de la farine d'orge, et arrosé d'un bouillon de viande de chameau ou de chèvre.

La troisième jour de notre arrivée à Ouadnoun commençait à peine à paraître, lorsque Beïrouc, accompagné d'un chef inconnu, vint nous visiter. Ce chef nous demanda à quelle nation nous appartenions, et ses nombreuses questions nous prouvèrent qu'il n'était pas dépourvu de notions sur l'existence en Afrique de quelques agents des puissances chrétiennes. Il nous parla plusieurs fois de Mogadore et de Soueïrah. Ce mot de Soueïrah ne manqua pas d'attirer mon attention, et

je me rappelai à l'instant le cri continuel des Ouadlims. Bientôt il ne nous fut plus possible de douter que ces deux noms ne désignassent la même ville ; cette heureuse découverte nous fit concevoir, seulement alors, le premier espoir un peu fondé de pouvoir donner de nos nouvelles et d'informer des Européens de notre malheur.

Nous en étions convaincus, malgré l'incertitude de notre position, l'intérêt devait exercer sur Beïrouc plus d'empire que la haine, car l'argent qu'il pourrait obtenir de nous devait seul contenter ses désirs. Nous lui donnâmes donc, sans trop oser l'espérer nous-mêmes, l'assurance qu'il en recevrait à Mogador, s'il consentait à nous laisser la liberté d'y écrire et d'implorer des secours. Il parut douter d'abord de nos promesses, mais il finit cependant par accéder à notre proposition. Une feuille de papier sauvée du naufrage, qu'il nous donna, et le crayon que j'avais conservé si heureusement, devinrent nos premiers moyens de salut. Soixante-dix lieues seulement nous séparaient de Mogador ; mais cette distance, à ce qu'on nous disait, devenait prodigieuse par les difficultés des communications. Nous n'avions d'ailleurs que des données très confuses sur les rapports actuels de l'Europe avec cette ville, et, je le répète, nous étions surtout dans une ignorance absolue de la marche qu'on avait pu déjà suivre dans des malheurs pareils aux nôtres. Tout devenait donc pour nous le sujet des inquiétudes les plus grandes, et l'existence de l'agent européen auquel nous allions nous adresser était elle-même un problème.

A tout hasard, M. Mexia conjectura, par le commerce qu'avait fait anciennement Lisbonne avec Mogador, qu'il pouvait se trouver encore dans ce dernier port un consul portugais, et il prit le parti de lui écrire. De mon côté, craignant que des relations maritimes moins étendues que celles de l'Angle-

terre, ne permissent pas à la France d'y entretenir également un agent, je ne balançai pas à m'adresser à celui dont la présence me paraissait la plus certaine. Dans notre terrible position, il ne fallait pas se tromper, et les secours devenaient pressants. J'écrivis donc à la hâte au consul anglais, qui pour moi n'était qu'un être imaginaire, la lettre suivante que je traçai au crayon :

Monsieur le Consul,

« Le brick français *la Sophie*, parti de Nantes pour le Brésil, a fait naufrage sur la côte d'Afrique. Depuis plus d'un mois deux Portugais et quatre Français, qui faisaient partie de son bord, souffrent dans le désert des privations et des tourments impossibles à décrire. Je réclame, en leur nom et au mien, le secours que votre humanité ne peut manquer de leur accorder dans leur affreux malheur. L'argent qu'on exige paraît seul devoir nous sauver, et je me rends garant pour tous mes infortunés compagnons des avances que, j'espère, vous consentirez à faire. J'ai pu soustraire quelques valeurs à nos dévaliseurs, et elles serviront en partie au remboursement. Je me réclame auprès de vous de M. Labouchère, beau-frère de MM. Baring de Londres, et de la maison Delessert de Paris. Si j'avais pu supposer dans votre ville l'existence d'un agent de mon pays, naturellement je lui aurais écrit de préférence ; mais mon incertitude à cet égard a déterminé mon choix, en m'adressant à vous.

» Nous sommes tous persuadés, monsieur le consul, que notre position fera excuser notre démarche ; et six malheureux mettent leur espoir et leur confiance dans la générosité anglaise. »

Ma lettre et celle de M. Mexia étant terminées, Beïrouc

nous assura, mais avec un rire ironique qui nous fit douter de son intention, qu'il allait charger un Maure de les porter à leur destination, et il nous annonça qu'il fallait seulement dix jours pour obtenir une réponse, si nous avions réellement à Soueïrah des personnes qui voulussent s'intéresser à nous. Ainsi notre séjour à Ouadnoun se trouvait encore prolongé, et une attente de dix jours pouvait devenir mortelle. Beïrouc nous avait déjà trompés en nous disant que nous ne resterions que trois jours chez lui ; ne pouvait-il donc pas nous tromper encore en nous promettant l'envoi de nos lettres ? D'ailleurs n'avions-nous pas lieu de craindre que ces lettres, écrites au crayon et n'étant pas cachetées, ne parvinssent entièrement effacées dans les mains des personnes dont nous sollicitions des secours ? Cette inquiétude devint encore un de nos tourments, et nous parut trop fondée lorsque les dix jours se furent écoulés sans recevoir les nouvelles promises.

Un marchand qui arrivait du désert, avec des objets qui nous avaient appartenu, me fournit le lendemain l'occasion d'entretenir Beïrouc dans l'idée que nous avions de l'argent à notre disposition à Mogadore. Parmi les choses que ce marchand offrait, je reconnus comme ayant été ma propriété une chaîne en cheveux garnie d'un peu d'or, dont il demandait seulement quatre piastres. J'engageai Beïrouc à l'acheter à ce prix, en lui en promettant vingt à mon arrivée à Mogadore. Il prit aussitôt la chaîne en riant, et me la donna en m'annonçant qu'il comptait sur ma promesse. Cette circonstance, qui paraît insignifiante par elle-même, et dont j'ai dû parler, parce qu'il en sera question plus tard, ne laissa pas de lui faire croire davantage aux ressources que nous pouvions avoir. Elle devint favorable dans le moment même à mes compagnons ainsi qu'à moi, par la gaieté qu'elle

inspira à Beïrouc, et à laquelle nous dûmes le premier morceau de viande que nous ayons mangé, et qu'il nous apporta lui-même.

Mais cette bonne humeur ne fut que passagère. Nous étions au douzième jour du départ du Maure qu'avait dû expédier Beïrouc, et aucune réponse à nos lettres ne nous était parvenue. Nous commençâmes à regarder nos craintes comme réalisées, et nous pensâmes qu'on avait sur nous des intentions que nous ignorions. On redoubla de sévérité et de mauvais traitements envers nous. Notre nourriture devint moins abondante, mais surtout plus mauvaise. La pâtée d'orge que nous recevions n'était plus assaisonnée qu'avec l'eau de quelques figues vertes que l'on mettait par-dessus. Une pareille nourriture répugnait extrêmement à quelques-uns de mes compagnons. M. Mexia et M. Souza n'en mangeaient presque plus ; et M. Chalumeau, si résigné jusqu'alors, commença à s'en dégoûter tout à fait. Nous adressâmes nos plaintes à Beïrouc ; elles furent inutiles : nous nous récriâmes de nouveau ; notre mécontentement excita la gaieté de Sidy Hamet et celle de ses compagnons, et, au lieu d'attirer sur nous la pitié, nous valut le redoublement d'une rigueur injuste. Un jour entier nous attendîmes vainemant cette détestable nourriture dans le tourment d'une faim dévorante. Au milieu de la nuit, les yeux fixés sur la porte de notre sombre cachot, nous l'attendions encore. Nous comptions les heures, les minutes, et les Maures et les Arabes, qui mangeaient dans la cour, riaient d'entendre nos plaintes. La nuit entière se passa, et notre maître inhumain se fit pour la première fois un jeu cruel de nous livrer à ce nouveau supplice.

CHAPITRE IX.

Les naufragés sont visités par des Juifs. — M. Chalumeau tombe en démence. — Réponse reçue de Mogador. — Joie des naufragés. — Le juif Amenahem est chargé de négocier leur rachat. — Méprise des naufragés sur le terme de leur captivité. — Départ d'Amenahem, puis de Sidy Hamet. — Rigueurs de Beïrouc à l'égard des naufragés. — Mes efforts pour l'adoucir. — Bienveillance inattendue qu'il témoigne aux Européens. — Ses nouvelles cruautés. — Arrivée de deux marchands Maures, et un peu plus tard, d'un voyageur venant de Tombouctou.



E lendemain seulement, nous reçûmes notre ration de la veille ; et ce jour, que je ne puis oublier, devint encore remarquable par l'arrivée de quelques Juifs. Beïrouc les amena dans notre cachot, et ils nous examinèrent avec une grande attention. Cette visite, et l'examen que ces Juifs firent de nos personnes, donna à plusieurs de nous l'idée qu'on allait nous vendre. Cette idée frappa principalement M. Chalumeau, et il m'exprima la crainte qu'il en ressentait, en me disant qu'il redoutait, après avoir été vendu, d'être mené à Alger. Cette appréhension, et surtout la manière dont il me la fit connaître, m'étonna de sa part. M. Chalumeau avait toujours montré une résignation et un courage au-dessus de toute épreuve, et ce jour-là seulement je crus découvrir, à travers un air égaré et un extrême abattement, les signes certains d'un dérangement cérébral.

Le jour suivant me donna l'assurance trop malheureuse que je ne m'étais pas trompé. M. Chalumeau, profitant de la liberté qu'on nous accordait quelquefois de sortir seuls, avait été se promener le matin à l'ardeur du soleil. Son absence prolongée nous inquiéta, et M. Scheult sortit pour

aller à sa recherche. Il le trouva et revint avec lui ; mais il était dans un état de faiblesse extraordinaire, et il fit à toutes les questions qu'on lui adressa les réponses les plus incohérentes. Il alla ensuite s'asseoir tristement sur le seuil de la porte de notre cachot. Le soleil y entrait un peu alors, et frappait obliquement sur sa tête. Dans ce moment nous avions autour de nous notre cercle habituel de curieux ; Sidy Hamet, El-Abaïd et Beïrouc en faisaient partie. Sidy Hamet était à deux pas du pauvre Chalumeau. Tout à coup ce jeune homme jette sur lui des yeux hagards, pousse un cri horrible, et reste immobile en le regardant. Sidy Hamet s'éloigne épouvanté, et tous les Maures également effrayés se lèvent aussitôt, et partent précipitamment.

Nous volons à l'instant au secours de notre malheureux compagnon qui vient de tomber à terre ; nous le relevons inutilement : il pâlit, chancelle et retombe dans nos bras. Nous nous persuadions que son mal provenait uniquement de sa faiblesse ; mais un moment après, ayant repris ses sens, il se leva avec force, et, par ses paroles et ses actions, nous prouva qu'il avait entièrement perdu sa raison, sans avoir perdu le sentiment de son malheur.

Au milieu de notre cachot se trouvait une élévation en terre qui figurait un lit de camp. M. Chalumeau y monte subitement, et, nous tendant les bras avec l'expression d'une joie mêlée de douleur, il nous regarde les uns après les autres, et s'écrie : « Mes chers amis, enfin nous sommes délivrés, et » demain nous partons pour Mogadore. Dieu nous protège, » mon cher Scheult ; je viens de voir à l'instant M. Lequen, » votre armateur, et j'ai pu lui parler. Ne croyez pas au moins » que je sois devenu fou ; non, mes amis, j'ai tout mon bon » sens. » Malheureusement le pauvre jeune homme ne l'avait plus. Après qu'il eut parlé, un égarement inconcevable s'em-

para de lui, et il tomba à terre, livré aux plus violentes convulsions. Quels secours pouvions-nous lui donner? nous n'avions que de l'eau à lui offrir.

Il paraît que cet affreux événement toucha momentanément le cœur de Beïrouc, car, un instant après, il nous apporta lui-même un gigot de mouton, en nous disant de le faire cuire. C'était la seconde fois, depuis notre arrivée, que nous allions manger de la viande, et le plus grand contentement que nous en éprouvions était pour nos malades. On consentit à nous fournir un pot; Affilé alla chercher du bois parmi les palmiers, et M. Scheult prépara, au milieu de la cour, le repas, dont nous nous promettions surtout un heureux effet pour M. Chalumeau.

Vers quatre heures du soir, il reprit l'usage de ses sens, et, sans nous parler, témoigna le désir de se promener dans la cour. Nous l'y conduisîmes, en le soutenant par le bras. L'éclat du jour lui fit mal; mais la vue de Sidy Hamet, qui était couché sur le tapis, lui en fit bien davantage. Une fureur concentrée s'empara de lui quand il l'aperçut, et il promena de nouveau ses yeux hagards et menaçants sur l'homme qu'il regardait comme l'auteur de tous nos maux. Il marcha à grands pas, renversa d'un coup de pied le pot qui contenait notre viande, et devint effrayant pour nous-mêmes. Beïrouc, qui survint dans l'instant, le poussa rudement pour le faire rentrer dans le cachot. En vain nous le suppliâmes de respecter le malheur qu'il avait causé; ces hommes, qui chez eux accordent presque un culte à la folie, ne voyaient qu'avec horreur le spectacle de celle qui était le résultat de leurs épouvantables traitements. Obligé de rentrer malgré lui, M. Chalumeau n'écouta plus que son désespoir; il nous échappa, et en courant s'élança, la tête la première, contre la muraille.

Il ne se fit, malgré la violence du coup qu'il reçut, qu'une

faible blessure ; mais cette action nous détermina à prendre à son égard les plus grandes précautions, et nous fûmes obligés, en surmontant la répugnance que nous éprouvions, de le lier et de le garrotter avec des cordes, dans une couverture que l'on nous donna. Pendant plusieurs jours il demeura dans cette affreuse situation, privé de toute connaissance, et ayant les dents extrêmement serrées. Ses souffrances étaient inouïes, et il ne pouvait plus les exprimer que par d'horribles contorsions.

Si un événement avait pu tirer, par son influence bienfaisante, notre malheureux compagnon d'un état aussi affligeant, c'eût été la nouvelle qui nous parvint quelques jours après.

Le 19 juillet, vers dix heures du matin, j'étais, avec M. Scheult et Affilé, dans la cour ; nous nous entretenions, au milieu d'un groupe de Maures, qui nous écoutaient sans nous comprendre, des inquiétudes que nous causait la maladie de nos autres compagnons, lorsqu'un Maure, couvert de sueur et de poussière, entre inopinément, et remet trois lettres à Beïrouc. Ce cheik les examine, en garde une pour lui, donne la seconde à un des Juifs qui étaient à ses côtés, et m'appelle pour lire l'adresse de la troisième, à laquelle il ne comprend rien. Qu'on juge de mon bonheur ! Cette adresse est la mienne, et elle est écrite en français !

Un cri de joie et de surprise, proféré au milieu des larmes que nous versons, est entendu de MM. Mexia et Souza. Ils quittent à l'instant leur lit de douleur, et se traînent péniblement jusqu'à nous. Alors, avec une agitation que je n'avais pas encore ressentie si vivement, je déchire l'enveloppe de la lettre qui va sans doute mettre un terme à nos maux. Elle était, non pas du consul anglais, mais de l'agent même de la France à Mogador. La voici :

Mogador, 13 juillet 1819.

A Monsieur COCHELET, *à Ouadnoun.*

MONSIEUR,

« M. Willshire, vice-consul anglais en cette ville, m'a remis » la lettre que vous lui avez écrite le 4 du courant, par » laquelle, dans la supposition qu'il n'existât ici aucun » agent français, vous l'informez du triste événement qui » vous a plongés, vous et vos compagnons d'infortune, » dans l'esclavage. Je m'empresse, monsieur, d'écrire à » Tanger, et d'en faire part, par exprès, à M. Sourdeau, » consul général et chargé d'affaires du roi dans l'empire » de Maroc, en lui demandant ses instructions et ordres » pour votre rachat et celui des trois autres Français. En » même temps je vais aussi faire part de cet événement » à M. le consul général de Portugal, dont je suis égale» ment l'agent, afin qu'il me donne ses ordres pour la » rédemption des deux Portugais qui se trouvent avec » vous. Cependant, comme je souhaite de contribuer pour » ma part, autant qu'il est en moi, à votre prompt rachat, » et que je me fie entièrement à votre parole, et aux respec» tables références que vous donnez dans votre lettre à » M. Willshire, je vais charger une personne de ma confiance » de tâcher, sous main, d'obtenir votre rachat en masse à des » termes raisonnables. Je n'aurai pas de difficultés de faire » les avances nécessaires pour cet effet, même avant de rece» voir l'autorisation de M. le consul général. Je vous prie » cependant, messieurs, d'avoir un peu de patience, car vous » pouvez concevoir les difficultés que l'on éprouve pour pas» ser des contrats avec de pareilles gens, et en même temps, » je vous prie instamment, pour votre intérêt, de prendre » bien garde de révéler au cheik Beïrouc, ni votre état, ni ce

» que je viens de vous écrire. S'il vous questionne sur le con-
» tenu de ma lettre, vous devez répondre que je vous ai écrit
» que j'allais communiquer votre événement au consul géné-
» ral, et que je ne puis rien faire sans recevoir ses ordres.

» Je vous prie, monsieur, de vouloir bien présenter mes
» salutations à vos compagnons, en les assurant que je vais
» faire tout mon possible pour vous tirer de l'état pénible où
» vous vous trouvez.

» Recevez, etc.

» A.-B. CASACCIA,

» Agent du consulat général de France. »

« P. S. Je ne vous envoie pas quelques petits objets qui
» pourraient vous être utiles, parce que cela serait nuisible à
» votre rachat. »

Cette lettre seule nous fit connaître notre véritable position : en effet, avant de la recevoir, nous ne nous étions jamais imaginé, quoique prisonniers, d'être réellement esclaves. Mais en même temps nous obtenions l'assurance qu'on allait travailler à nous rendre à la liberté. Le Juif, auquel Beïrouc avait remis aussi une lettre, nous confirma bientôt cette assurance. Après l'avoir lue, il nous regarda avec un air qui annonçait l'intention de nous parler. L'éloignement de notre maître lui en donna bientôt le moyen. Alors Amenahem (il se nommait ainsi) s'approcha de nous mystérieusement, et par un mélange de mots arabes et anglais, nous fit entendre, en nous enjoignant de garder le secret, que c'était lui que M. Casaccia chargeait de faire des propositions pour notre rachat. Je crus comprendre aussi qu'il nous assurait, les choses s'arrangeant comme il l'espérait, que probablement nous partirions dans deux jours, sous sa conduite, pour Mogador.

L'intérêt que l'on nous témoignait nous fit oublier tous les maux que nous avions soufferts, et dans ce moment ils ne nous furent plus sensibles que par rapport à M. Chalumeau. Je concevais cependant l'espoir, si nous parvenions à lui faire entrevoir notre prochaine délivrance, que cette nouvelle opérerait en lui une heureuse révolution. Dans cette intention, je mis sous ses yeux la lettre que je venais de recevoir ; et, par tous les signes imaginables, je tâchai de la lui faire comprendre. Mais il était déjà trop tard ; l'infortuné ne me comprit pas. Il me regarda avec des yeux hagards, qui cherchaient en vain à me reconnaître, exhala un profond soupir, et sa tête retomba sur la terre, mouillée de la sueur que lui causait une fièvre dévorante.

Amenahem, touché de l'excès de notre misère, nous fit cuire un peu de viande, et nous donna quelques biscuits, reste de ses provisions. Il poussa même la bonté jusqu'à nous faire du thé. Nous sûmes apprécier un pareil secours, mais nous ne pûmes le partager avec notre malade. Sans la douleur que nous causait son état, cette journée, après tant de privations et de tourments, nous eût offert tous les genres de délices. Cependant elle ne devait pas se terminer à notre satisfaction, et une douce illusion allait nous être enlevée. Lorsque Amenahem m'avait parlé le matin, j'avais cru comprendre que peut-être nous ne resterions plus que deux jours à Ouadnoun ; et ce temps, qui devait s'écouler si rapidement, nous avait paru encore trop long, par l'extrême désir que nous éprouvions de nous éloigner de cet odieux séjour. Que devins-je, quand reprenant le soir ma conversation avec Amenahem, il m'annonça froidement qu'au lieu de deux jours, il avait dit deux mois, et me convainquit qu'un désir impatient avait causé mon erreur ! L'abattement que jeta parmi nous cette explication désolante fut égal à celui que

produirait l'arrêt irrévocable de la mort. Si notre désespoir ne peut se dépeindre, rien ne peut rendre non plus l'imperturbable tranquillité de notre bon Juif, à la vue de l'impression que nous causa sa triste nouvelle. Son sang-froid était inconcevable. Sans s'émouvoir, ni changer de visage, il nous exhorta à la patience, et nous répéta vingt fois, pour essayer de nous calmer, son mot favori, *choui, choui* (doucement, doucement).

Cependant, comment pouvait-on supposer que durant deux mois entiers, il nous serait possible de supporter des privations qui pouvaient chaque jour mettre un terme à notre existence ! Il n'y avait pas à hésiter. Je pris le parti d'écrire immédiatement à M. Casaccia. Amenahem devait, pour les affaires de son commerce, envoyer le lendemain matin un Juif à Mogador. Je pensai que cet émissaire pouvait également se charger de mon billet.

Il était onze heures du soir. Tous les Arabes, à l'exception d'Hamar, étaient endormis. Amenahem nous apporta une lampe ; et j'écrivis, toujours avec mon crayon, la lettre la plus pressante et la plus forte. Je dépeignis de nouveau à M. Casaccia l'excès d'une misère qu'il ne pouvait peut-être pas supposer aussi grande. Je m'engageai personnellement, sur l'honneur, à lui rembourser toutes les avances qu'il serait dans le cas de faire d'abord, pour nous soustraire à notre triste sort. Enfin, je le conjurai de nous écrire, et, sans attendre les nouvelles de Tanger, de rapprocher, par tous les moyens, le terme de notre captivité.

Au lever de l'aurore, Amenahem fit partir, accompagné d'un Maure, le Juif porteur de mon billet. Lui-même se mit également en route, mais en nous promettant qu'il reviendrait dans quelques jours, et qu'il resterait dans les environs d'Ouadnoun, pour veiller sur nos intérêts.

CHAPITRE X.

Découragement des naufragés après le départ d'Amenahem. — Fêtes du Bairam chez les Arabes. — La maladie de M. Chalumeau s'aggrave. — Il expire. — On force les naufragés à l'enterrer aussitôt.



VEC Amenahem s'éloigna toute notre consolation ; son départ nous replongea dans de nouvelles inquiétudes. Avant d'obtenir l'espoir qu'il nous avait donné, la mort seule nous avait paru désirable ; mais à présent, instruits que l'on cherche à nous rendre à la liberté, nous devons redouter de n'avoir pas la force de supporter le poids de tant de maux, jusqu'au jour d'une délivrance qui peut encore être éloignée.

Trois d'entre nous étaient mourants, et on faisait à Ouadnoun les apprêts d'une fête. Le ramadan venait de finir, et pour en célébrer le terme, on tua une grande quantité de moutons. Les Maures qui, pendant la durée du jeûne, n'avaient mangé qu'une fois par jour, et seulement après le coucher du soleil, purent, à leur grande satisfaction, à dater de cette époque, faire deux repas. Des courses à cheval eurent lieu, et on les fit dans la Tassouca, cette espèce de rue longue et étroite qui passait, comme je l'ai déjà dit, derrière notre cachot. Bientôt nous entendîmes le galop rapide des chevaux et de nombreux coups de fusil. Chaque détonation saisissait M. Chalumeau, qui n'était plus à lui, et le malheureux bondissait sur la terre, et jetait un cri d'effroi. Ces courses duraient depuis une demi-heure, lorsque Beïrouc, qui était vêtu ce jour-là, ainsi que ses enfants et un grand nombre de Maures, avec une extrême recherche, vint

à moi, et m'excita à courir avec eux, désirant savoir si un Français les égalait en agilité. J'avoue qu'au risque de me tuer, j'aurais été tenté de chercher à lui en donner la preuve ; mais notre position pouvait-elle s'accorder avec ce qu'il me proposait ? Et était-ce lorsqu'on nous traitait aussi indignement, et lorsque nous étions réduits au dernier degré de la misère, que nous pouvions consentir à nous donner en spectacle ? Je repoussai donc les instances du cheik Beïrouc, et je consentis seulement à devenir un moment spectateur de leurs jeux, sans y prendre part.

L'adresse et la témérité de ces hommes furent l'objet de ma surprise. Montés sur des chevaux fougueux, trois Maures seulement partent au grand galop, en jetant leur cri d'habitude *ah ! ah ! ah !* L'un des cavaliers précède les deux autres. Le terrain qu'ils parcourent est inégal, et tellement étroit, que les deux murs de la Tassouca sont effleurés par chaque cheval, qui passe avec la rapidité d'un trait. Les cavaliers intrépides étaient presque déjà arrivés au but marqué par un autre mur qui se trouvait devant eux, sans que leur course fût ralentie. Ils paraissaient devoir renverser ce mur ou le franchir, lorsque ces Maures, tirant, chacun en même temps, un coup de fusil, arrêtent subitement leurs chevaux, qui restent immobiles, au moment même où ils sont lancés de la manière la plus effrayante.

Ces courses durèrent jusqu'au soir. J'y assistai seulement quelques instants, avec le capitaine Scheult, et nous cherchâmes tous les deux à y faire bonne contenance. Nous n'avions rien à gagner dans ces grandes réunions. La moitié des coups de fusil qui s'étaient tirés en notre présence, l'avaient été à nos oreilles ; les Maures s'en faisaient un jeu pour nous intimider, et ils s'élançaient sur nous avec l'expression d'une rage, que plusieurs pouvaient feindre,

mais que le plus grand nombre ressentait réellement.

La joie bruyante qui régnait autour de nous augmentait le deuil que nous avions dans le cœur. La fin prochaine de M. Chalumeau nous présageait le sort funeste auquel chacun de nous devait s'attendre. Son mal avait fait de nouveaux progrès. Les liens qui le garrottaient ne pouvaient plus le contenir. Dans les accès d'un délire sans exemple, il se traînait dans tous les coins de notre affreuse prison, se frappait la tête contre la terre qu'il creusait avec ses dents, et nous présentait pendant le jour, le spectacle horrible de son visage ensanglanté et couvert de sable. Pendant la nuit, le silence n'était troublé que par ses gémissements douloureux ; et ceux de nos camarades, qui pouvaient se livrer au sommeil, étaient souvent réveillés par les convulsions de ce malheureux jeune homme qui se roulait sur nous, et nous faisait sentir ainsi les derniers moments de sa cruelle agonie.

Je ne puis me rappeler sans attendrissement la veille du jour qui devait terminer tant d'affreux tourments. Une faible clarté commençait à peine à éclairer notre obscure demeure, lorsque nous l'aperçûmes à genoux, et les mains jointes, auprès de M. Mexia. Il avait pu se traîner jusqu'à lui, et un instant de calme, au milieu de ses cruelles douleurs, lui avait rendu une partie de la connaissance qu'il avait si longtemps perdue. Depuis six jours il n'avait pu proférer une seule parole : quelle fut notre surprise lorsque nous l'entendîmes, avec une voix presque éteinte et un air encore égaré, articuler ces paroles, qui furent les dernières de sa vie : « Monsieur, » puisqu'il faut que je meure, dites-moi du moins quelle » espèce de supplice je dois subir ? » En prononçant ces mots, qu'à peine nous entendîmes, son attitude était suppliante, et on voyait, qu'en se rappelant que M. Mexia

était un homme de grande foi, il cherchait à obtenir de lui les consolations réservées au chrétien mourant.

Mais, hélas ! ces consolations, il ne pouvait plus les recevoir. Le délire le plus violent s'empara de lui immédiatement; et, d'ailleurs, il s'adressait à un autre mourant, qui n'était plus lui-même en état de l'entendre. M. Mexia, qu'affaiblissaient chaque jour les souffrances les plus aiguës, devait regarder sa mort comme certaine. L'état de M. Souza était aussi très inquiétant : depuis près de deux jours il n'avait plus connaissance, et nous devions craindre de le perdre.

M. Chalumeau lutta contre la mort jusqu'au 30 juillet, à huit heures du matin. Au moment de son agonie, Sidy Hamet et Beïrouc pensèrent qu'on pouvait encore le sauver ; et une vieille femme, attirée auprès de l'infortuné par son râlement, voulut, malgré notre vive opposition, lui faire prendre de la graisse fondue, qu'elle parvint à lui introduire dans la bouche en lui desserrant les dents. Cette graisse brûlante acheva notre malheureux compagnon, qui rendit presque à l'instant le dernier soupir.

Ses lèvres s'agitaient encore, quand Beïrouc nous ordonna impérieusement d'aller l'enterrer. Le spectacle d'une mort aussi horrible excitant en nous l'indignation la plus prononcée contre les hommes qui en étaient les auteurs, nous nous refusâmes d'abord à exécuter sur-le-champ cet ordre inhumain. Mais ce chef impitoyable ajouta la menace à l'insensibilité, et crut sans doute nous décider, en nous criant avec fureur : « Pourquoi hésiter ? allez, des chrétiens avant vous » ont été enterrés à Ouadnoun, et des Anglais, des Espagnols, » et bien d'autres, y ont déjà leurs tombeaux. »

Nous n'étions plus que trois en état de rendre les derniers devoirs à notre infortuné compagnon ; M. Scheult, Affilé et moi ; encore notre faiblesse était si grande, que nous déses-

périons de pouvoir le porter. Je demandai pour nous aider quelques-uns des serviteurs de Beïrouc, mais tous reculèrent d'horreur à la vue du corps inanimé d'un chrétien. Un nègre cependant consentit, quoiqu'avec répugnance, à nous prêter son secours.

Qu'on se représente notre lugubre convoi, descendant en silence les rues d'Ouadnoun, au milieu d'une foule que nous écartions avec peine sur notre passage, et qui ne répondait à nos pleurs que par des rires insultants ! Hamar seul paraissait touché de notre affliction. Accompagné d'un Arabe, il marchait devant nous, portant une pioche sur son épaule, et nous guidait aux lieux de la sépulture. Un épuisement excessif nous forçait à chaque instant à nous arrêter, et par le moyen des cordes qui avaient servi à le garrotter, nous traînions, bien plus que nous ne le portions, le corps défiguré d'un compagnon que nous avions aimé. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à l'emplacement où nous devions l'inhumer. C'était sur un monticule peu élevé, au nord-est de la ville, et voisin du lit desséché de la rivière de Noun. Plus de cinquante tombeaux de chrétiens s'offrirent à notre vue. Les amas de pierres qui les couvraient les faisaient seuls distinguer, et étaient l'unique ornement de ces sépultures. Cette fois, notre cruel maître ne nous avait pas trompés, et nous avions sous les yeux les demeures de ses premières victimes.

Si leurs cendres pouvaient implorer la vengeance, à quelle nation civilisée ne s'adresseraient-elles pas ? Sûrement chacune avait payé son tribut douloureux à cette terre ingrate, et un Français seul manquait peut-être encore à ce cimetière européen en Afrique.

S'il en était ainsi, notre triste sort nous imposait l'obligation d'y déposer le premier. Nous creusâmes, avec un sombre désespoir, la fosse qui devait le contenir, et Hamar

nous aida à remplir ce pénible devoir. Quel autre pouvions-nous rendre encore à notre infortuné camarade? nous n'avions plus qu'à prier sur son tombeau, et tous les trois, avec un profond recueillement, nous nous y prosternâmes, en l'arrosant de nos pleurs. Ah! sans doute, dans ce terrible moment, nos prières s'élevèrent jusqu'à Dieu et Il daigna jeter sur nous un regard favorable. Quels êtres, en effet, plus infortunés, pouvaient mériter davantage sa protection et son secours? Le spectacle de trois malheureux, à genoux au milieu des tombeaux, ayant devant les yeux l'effrayant aspect d'un désert immense, et pour avenir la presque certitude d'être ensevelis bientôt eux-mêmes à la place où ils prient, ne dut-il pas offrir à Dieu le tableau le plus touchant de l'homme aux prises avec l'adversité? Le compagnon que nous pleurions n'était plus à plaindre; le sort de ceux qui lui survivaient n'avait jamais été plus digne de pitié. Nous savions maintenant dans quels lieux sauvages, si nous succombions, devaient reposer nos dépouilles mortelles; nous savions quelles angoisses il fallait éprouver avant de mourir; nous savions surtout, et cette idée nous glaçait d'effroi, que le dernier de nous qui périrait, ne trouvant plus de mains chrétiennes pour l'ensevelir, serait abandonné sans sépulture, comme un objet d'horreur et d'exécration.

C'est au milieu des larmes que nous versions encore sur le sort de M. Chalumeau, que Sidy Hamet reçut de Beïrouc le prix convenu avec ce dernier pour notre achat. Le soir même du jour qui avait été témoin d'une mort dont nous étions si cruellement affectés, l'avide Sidy Hamet eut soin de fermer la porte de la cour ; et, n'ayant que nous pour spectateurs, il s'occupa en riant, et avec l'aide de Seïd et d'El-Abaïd, qui en avaient leur part, à compter l'argent qu'il venait de recevoir.

Je compris seulement alors que ces hommes n'avaient prolongé leur séjour auprès de nous, que parce qu'ils attendaient leur paiement. Le désir de s'éloigner et de regagner son camp, égalait, chez Sidy Hamet, celui que nous avions de le voir partir. Il tremblait, non sans quelque raison, que si la mort enlevait encore un de nous, ce ne fût pour Beïrouc un motif d'éluder ses engagements.La vue des souffrances de MM. Mexia et Souza le faisait frémir d'inquiétude, et il pressa vivement son paiement. Heureux de pouvoir emporter le prix de ce marché inhumain, et tremblant de joie et d'impatience, il monta donc sur son chameau, et reprit le chemin du désert.

Le départ de cet homme, ainsi que celui de Seïd et d'El-Abaïd, qui l'accompagnèrent, nous soulagèrent d'un poids énorme. Mais leur redoutable influence demeura parmi nous; par leurs faux rapports, ils avaient trouvé le moyen de nous perdre dans l'esprit du maître au pouvoir duquel nous restions. Beïrouc ne nous regardait plus qu'avec une sorte d'horreur, et il évitait presque toujours de se rencontrer avec nous. Ni ce cheik, ni les autres Maures ne nous visitaient plus; ou s'ils venaient quelquefois encore, attirés par une curiosité irrésistible,ce n'était plus qu'en exprimant le dégoût que nous leur inspirions, et la crainte de nous approcher. Depuis la mort de M. Chalumeau, ils paraissaient redouter jusqu'à l'air qui nous entourait, et ceux qui surmontaient leur répugnance, par le désir insatiable de nous témoigner leur aversion, restaient à l'entrée de notre tanière, pour nous regarder, affectant de se cacher la bouche dans leur haïque, pour ne pas respirer notre atmosphère.

Le retard que l'on mettait à nous racheter portait Beïrouc à redoubler ses mauvais traitements. La certitude de recevoir une rançon aurait pu seule l'entretenir dans des sentiments plus humains; et nous avions au contraire tout à redouter

de l'abandon dans lequel on paraissait nous laisser. Amenahem nous avait promis qu'il ne serait que quatre jours absent, et il s'en était déjà écoulé plus de quinze dans l'attente pénible d'un retour qui faisait notre unique espoir. Dans notre impatience nous comptions le temps par minutes. Chaque journée, dont le terme nous paraissait toujours impossible à atteindre, était marquée avec du charbon sur le mur de notre triste demeure. Le mois d'août se passa entièrement sans nouvelles, et l'annonce de la délivrance qu'on nous avait promise dut nous paraître alors l'effet d'une illusion, qui avait abusé la faiblesse de nos esprits. Notre sort devint insupportable ; l'excès de nos maux dépassa les bornes du courage le plus éprouvé. Hamar seul, toujours bon et sensible, essaya de le soutenir par la pitié qu'il nous témoigna ; mais que pouvait cette pitié, dont nous étions reconnaissants, lorsque, tourmentés sans cesse par la faim la plus affreuse, nous étions réduits à implorer des aliments que les animaux eussent refusés ?

Notre nourriture n'était plus celle des premiers temps. Une négresse, qui partageait la mauvaise humeur de ses maîtres, venait nous jeter à terre, quelquefois dans le jour, mais ordinairement pendant la nuit, et à des heures toujours différentes, la gamelle qui contenait une pâtée dégoûtante, faite avec autant de paille que de farine. Cette femme, furieuse de nous servir, nous criait : *Te koul, n'sara* (mange, chrétien), et s'éloignait bien vite, en riant de nos plaintes, et des cris que nous arrachait l'indignation. Alors, nous cherchions, en étendant les mains de tous côtés, à rencontrer dans l'obscurité le vase qui contenait ce détestable repas. Souvent, la crainte d'être privés de nourriture le lendemain, nous fit faire des approvisionnements de précaution. Nous formions alors des boulettes du reste de notre pâtée, et nous

les cachions dans les trous du mur. Cette pâtée, bientôt aigrie par la chaleur, et couverte d'insectes, a plus d'une fois contribué à soutenir nos forces défaillantes ; et plus d'une fois aussi nous n'avons pu y parvenir qu'en allant dérober à deux mulets, nos voisins, une partie de l'orge qu'ils recevaient tous les jours, et que nous mangions comme eux.

Il était impossible de résister longtemps à un semblable traitement. M. Mexia, surtout, ne pouvait plus approcher de ses lèvres des aliments aussi répugnants. J'essayai de faire des représentations à Beïrouc, mais ce chef évitait de plus en plus notre présence. Deux jours de suite je me tins à la porte de sa maison pour l'attendre au passage, et, malgré ses efforts pour m'échapper, je parvins cependant à le joindre, et à lui faire connaître le désespoir que répandait parmi nous son inhumanité : « Qu'espères-tu, lui dis-je, en nous traitant avec » tant de rigueur ? déjà un de nos camarades a péri misérablement ; et deux autres, avant peu, échapperont de même » par la mort à ton pouvoir. Ton intérêt t'engage à nous » conserver la vie. Laisse-toi toucher au moins par cette » considération, si le spectacle de notre misère ne peut attendrir ton cœur sans pitié. »

La manière dont Beïrouc reçut ces représentations, dictées par une juste douleur, me glaça d'effroi et de surprise. Il m'écoutait avec impatience, le feu s'alluma dans ses veines, ses traits se décomposèrent, et cet homme s'offrit à mes yeux sous un aspect effrayant. Il s'approcha de moi d'un air menaçant, me regarda un moment avec mépris, et s'écria ensuite, avec l'accent de la fureur la plus violente, et en me montrant alternativement de la main le ciel et la terre : « Eh bien ! si vous mourez, on vous enterrera ; ce sera alors la volonté de Dieu. »

Irrité moi-même d'une réponse aussi barbare, je m'éloignai

sans déguiser l'horreur qu'elle m'inspirait. Mais cet homme était inconcevable ; les variations de sa conduite envers nous égalèrent quelquefois la mobilité de ses traits. Peu de temps après cette scène, qui me faisait redouter son courroux, il nous envoya un morceau de chameau, et me fit dire par Hamar d'aller le joindre dans son jardin. Je m'y rendis ; et ma surprise fut extrême quand Beïrouc m'engagea à venir, avec lui et ses fils, cueillir du raisin sous une treille qui formait un berceau à trois pieds seulement au-dessus de la terre. Il fallait nécessairement s'y tenir à genoux, et presque couché. C'est dans cette position qu'un instant après l'accès de la plus grande colère, je me trouvai tranquillement à côté de l'homme redoutable qui pouvait décider notre mort par un effet de son caractère fougueux, comme il pouvait nous conserver la vie par un caprice de bienveillance. Beïrouc me permit de rapporter à mes compagnons une partie du raisin que j'avais cueilli, et nous éprouvâmes un incroyable plaisir à en manger. Jamais je n'en avais goûté d'aussi succulent ; le poids de chaque grappe était extraordinaire, et je n'ai vu, dans aucun pays, des raisins aussi beaux que ceux d'Ouad-noun, où cependant il n'en vient qu'en très petite quantité.

Le même jour, le cheik Ibrahim nous accorda aussi la faveur d'entrer dans son jardin, et nous y mangeâmes à loisir, sans nous inquiéter des suites qui pouvaient en résulter pour nos estomacs exténués, une grande quantité de figues de nopal. Une invitation si peu attendue de la part du cheik Ibrahim était due uniquement aux soins que nous prenions d'une montre à répétition, qu'il avait achetée sans en connaître l'usage. Son bonheur était de la faire sonner, et il éprouvait, en l'écoutant, la joie d'un enfant.

Un motif insignifiant nous fit perdre, le lendemain, les bonnes grâces trop passagères de Beïrouc. Le désir d'avoir

une montre comme son frère, l'engagea à en acheter une d'un Arabe qui passait à Ouadnoun, et qui provenait, ainsi que l'autre, de nos dépouilles. Il me demanda mon avis sur sa bonne qualité. Par malheur je lui donnai, sans examen, l'assurance qu'il pouvait y compter. Il manquait une clef à cette montre; un Arabe industrieux, qui était au service du cheik, lui en fit une. Quand la clef fut finie, Beïrouc voulut remonter la montre; il ne put y parvenir, le grand ressort se trouvant cassé. Le vendeur était parti; sa colère retomba sur moi; il entra dans une fureur extrême, en m'accusant de l'avoir trompé; et, dans l'inconstance de ses dispositions à notre égard, cette circonstance suffit pour qu'il nous imposât de nouvelles privations.

A cette époque, deux riches marchands de l'empire de Maroc arrivèrent à Ouadnoun. Le soir même de leur arrivée, Beïrouc, qui les logea chez lui, leur donna un festin sur l'espèce de terrasse qui couvrait notre cachot, et ce festin qui se composait de viande de mouton que l'on fit cuire de toutes les manières, fut suivi d'une danse que le cheik fit exécuter par ses nègres. Cette danse, qui était remarquable par son mouvement bien mesuré, et le chant monotone qui l'accompagnait, ayant lieu au-dessus de nos têtes, nous obligea, par les éboulements qu'elle causait, à abandonner momentanément notre gîte. Au milieu de leur allégresse, les Maures feignirent de nous oublier. On ne nous donna pas à manger, et nous passâmes cette nuit, comme tant d'autres, dans les angoisses d'une douleur qu'augmentait encore la joie bruyante de notre maître et de ses hôtes.

Cependant le lendemain, à la pointe du jour, on parut prendre pitié de notre faim excessive, et on nous jeta du haut de la terrasse quelques restes du festin de la veille. Mais un sentiment de fierté, que l'on peut conserver encore dans

le malheur, nous fit rejeter avec orgueil ce don qui provenait d'une tardive compassion. Cet effort de notre part fut surhumain, et nous n'eûmes pas plus tôt prononcé unanimement notre refus, que chacun de nous eût volontiers tendu la main pour recevoir avec reconnaissance les aliments que nous avions repoussés par un dédain déplacé.

Les deux marchands, qui étaient les premiers Maures auxquels nous remarquions des turbans, nous parurent avoir avec Beïrouc des relations de commerce assez étendues. Ces rapports seuls expliquaient la bonne réception qui leur fut faite ; car ils avaient pour leur hôte la haine qui existe généralement entre les Maures soumis à l'autorité de l'empereur de Maroc, et ceux qui vivent indépendants dans le désert. Ce fut sans doute cette raison qui les engagea à nous témoigner une commisération feinte ou réelle, mais qui me parut dans tous les cas favorable à nos intérêts. L'un d'eux devait partir le lendemain, pour aller dans les environs de Mogador. Je profitai de cette occasion et de l'offre qu'il me fit de porter ma lettre, pour écrire encore en secret à M. Casaccia. Pouvions-nous ne pas nous étonner d'un silence gardé si longtemps, après les promesses qui nous avaient été faites ? Savions-nous alors que dans l'intérêt du rachat des captifs, on doit feindre d'abandonner des malheureux qui luttent contre la mort, se garder de leur témoigner ostensiblement une vive compassion et ne leur envoyer aucun des secours qui donneraient lieu à des prétentions plus élevées ? Mais s'il fallait absolument écrire à Tanger pour obtenir notre délivrance, ne devions-nous pas au moins compter sur des nouvelles qui nous auraient assurés de notre véritable situation, et nous auraient surtout enlevé ce tourment cruel de tous les moments qui naît d'un espoir journellement trompé ? Un mois auparavant nous avions dépeint notre affreuse

misère ; que devait-elle être un mois plus tard ? Le plus grand désespoir dicta ma nouvelle lettre, et les expressions les plus fortes parurent encore trop faibles à mes camarades, pour représenter l'urgence des secours que nous attendions. « Monsieur, mandai-je en leur nom et au mien à M. Casaccia, je » vous apprends moins la mort affreuse de M. Chalumeau, » que celle trop prochaine de MM. Mexia et Souza. C'est le sort » qui nous attend tous ; heureux si un seul de nous peut y » échapper, pour aller un jour vous convaincre verbalement, » à Mogador, de l'étendue des maux que nous aurons souf- » ferts. Il est pénible de penser que notre position s'est aggra- » vée depuis le moment où nous sommes en rapport avec » l'agent de notre gouvernement. »

Ces reproches, M. Casaccia ne les méritait pas. Mais nous ignorions alors les difficultés que présentait notre rachat, et qui étaient indépendantes de sa volonté.

Un des deux marchands arrivés récemment chez Beïrouc se sépara de son camarade, avec l'intention de faire une course dans le désert. On parlait d'un nouveau naufrage ; peut-être espérait-il en retirer quelque profit, en se dirigeant vers la côte.

Le second marchand, celui qui se chargea de ma lettre, habitait la ville de Tarodant, et y retournait. Cet homme avait quelques notions confuses des affaires de l'Europe, mais il attribuait à un pays les événements qui s'étaient passés dans un autre, et il était aussi complètement ignorant de leur position géographique.

Le lendemain du départ de ce marchand, un autre voyageur, que je vis arriver le soir avec bien de l'intérêt, le remplaça chez Beïrouc, et passa une nuit dans la cour hospitalière. Ce voyageur, accompagné de son fils, âgé tout au plus de dix-huit ans, arrivait de Tombouctou. Il avait mis

quatre mois à traverser le désert, et venait de quitter la caravane dont il faisait partie. Le désir d'obtenir quelques renseignements sur cette ville mystérieusement célèbre, m'engagea à lui adresser des questions. Il répondit à toutes, mais avec tant d'exagération, et d'une manière si incohérente, que je vis bien qu'il serait impossible d'obtenir de lui un récit sincère et satisfaisant.

Hamar remarquait mon attention à questionner ce voyageur. Etonné de ce que je l'interrogeais avec tant d'intérêt, et de ce que je connaissais déjà l'existence de cette ville éloignée, il m'assura que lui-même pourrait me donner une partie des renseignements que je désirais. « Demain, si tu veux, Charles, me dit-il, je te ferai connaître ce que j'ai appris sur Tombouctou. Depuis six ans que je demeure à Ouadnoun, j'ai vu passer tous les Maures qui en sont revenus en traversant cette ville; ce sont leurs rapports que je te communiquerai. J'ai dû faire moi-même ce voyage. C'était dans l'intention de l'entreprendre que je vins de Tétouân, mais ayant changé de résolution, je restai ici. »

Cette offre du bon Hamar, qui était le seul Maure, parmi ceux que nous connaissions, capable de parler à un chrétien avec un peu de vérité, me causa un contentement extraordinaire, dans une situation qui paraîtrait devoir bannir un intérêt de ce genre. Ma santé, qui s'était conservée assez bonne malgré mon extrême faiblesse, soutenait mon courage et ma curiosité. Depuis mon arrivée à Ouadnoun, j'allais habituellement, à l'approche de la nuit, m'asseoir auprès d'Hamar et causer avec lui, sur un banc voisin de la porte dont il était le gardien. Je savais assez de mots arabes pour pouvoir, en y joignant guelques gestes, me faire comprendre passablement. C'est ainsi que j'apportais quelquefois des distractions à ma douleur.

CHAPITRE XI.

Tombouctou. — Commerce des cheiks d'Ouadnoun, et d'un chef des Monslemines avec cette ville. — Maladie épidémique. — Doutes sur la réalité du voyage de Robert Adam et de Sidy Hamet à Tombouctou. — On annonce aux naufragés la visite d'un Français qui s'était fait musulman. — Fausse nouvelle. — Impatience des naufragés. — Beïrouc redouble d'inhumanité envers eux. — Leur misère. — Quelques Maures les soulagent. — Retour d'Amenahem. — Lettres qu'il apporte. — Joie des naufragés en apprenant qu'on traite de leur rachat. — Ils sont obligés de cacher cette circonstance à Beïrouc. — Courroux de ce cheik devant l'absence de toute démarche en faveur des naufragés. — Ils le décident à prendre patience. — Arrivée de deux émissaires de l'empire de Maroc.

LE lendemain matin, Hamar me tint la promesse qu'il m'avait faite la veille, et l'éloignement de Beïrouc lui permit de la remplir sans distractions. Ce cheik et son fils aîné, montés sur deux superbes chevaux, venaient de partir au galop avec quelques cavaliers. Une fête les attirait dans un village des environs ; ils allaient défier leurs voisins à la course, et devaient rester absents toute la journée.

Hamar commença alors son récit en ces termes :

« Un négociant de Rabat, dont je fis la connaissance à Tétouân, il y a environ sept ans, me prit avec lui, et me proposa de l'accompagner jusqu'à Tombouctou. (1) J'acceptai son offre avec plaisir, et nous nous mîmes en route deux mois après avec une caravane qui partait de Fez pour traverser le désert. Nous arrivâmes bientôt à Ouadnoun. Il n'était question alors dans cette ville que de la perte d'une caravane qui avait été, en revenant du pays des nègres, engloutie au

(1) Tombouctou est occupé par les troupes françaises depuis 1894.

milieu des sables soulevés par les vents. Cette nouvelle, et la crainte de m'exposer à un péril semblable, sans y être excité, pour mon compte, par un bien grand intérêt, changèrent ma première détermination, et au lieu de continuer mon voyage avec le négociant, qui poursuivit sa route, j'acceptai la proposition que me fit le cheik Beïrouc, de rester à son service.

« Le désir de jouir d'une liberté dont on est privé dans le pays de Soliman [1] m'avait seul engagé à m'éloigner de Tétouân. A Ouadnoun, j'obtenais l'objet de mes vœux, et je pouvais y jouir de cette liberté, puisque, malgré l'autorité que les cheiks Ibrahim et Beïrouc y exercent, il n'y a ici de véritable sultan que Dieu. Oui, Charles, *Allah sultan Monslemines* (Dieu est le roi des Monslemines), me répéta Hamar en riant et en me montrant le ciel. Il continua : « Beïrouc, que vous devez haïr parce qu'il vous traite avec une grande rigueur, et qu'il déteste les chrétiens, n'est pas méchant pour nous, et vous-mêmes vous devez vous trouver heureux d'être plutôt ses esclaves que ceux du cheik Ibrahim, qui serait bien plus impitoyable. Ces deux frères ont une grande influence à Ouadnoun, et ils la doivent autant à leurs richesses considérables, qu'à leur origine distinguée, car ils sont issus de familles respectées depuis longtemps parmi les Maures. Mais un chef bien plus puissant qu'eux, auquel ils sont alliés par les femmes, et dont le pouvoir égale presque celui de Soliman, a sa résidence à deux journées au nord d'Ouadnoun. Il commande à peu près à tous les Monslemines du désert, et se nomme Sidy Ischem. Vous le verrez peut-être un jour ; alors vous jugerez de son pouvoir et de ses richesses.

(1) L'empereur de Maroc en 1819.

» Sidy Ischem envoie tous les ans une caravane considérable à Tombouctou. Quinze cents à deux mille chameaux, tous à lui, la composent ordinairement. Elle se forme, soit ici, soit dans la ville de Tata ; et dans ces deux endroits se font les derniers préparatifs pour entrer dans le désert. Les deux cheiks d'Ouadnoun joignent aussi à la caravane les chameaux qui leur appartiennent, et on peut dire que ces trois chefs, mais surtout Sidy Ischem, font à eux seuls une grande partie du commerce de Tombouctou. Les Maures qui demeurent dans cette ville y sont chargés des intérêts de ce dernier. Ils reçoivent les envois qu'il leur fait, et qui se composent principalement de haïques, de bonnets de laine rouge et de toiles : le tabac que l'on récolte à Ouadnoun fait de même partie de ces expéditions ; et quand les caravanes prennent la route la plus voisine de la mer, et par laquelle vous êtes venus, elles emportent aussi une quantité considérable de sel. A leur retour, elles rapportent, en échange de ces diverses marchandises, de la poudre d'or, des anneaux d'or, des dents d'éléphant, de la gomme et un grand nombre de nègres. Tous ceux que vous voyez chez Beïrouc, et qui sont remarquables par leur beauté, ont été achetés à Tombouctou : ils lui reviennent chacun à environ trente piastres. La négresse qui vous apporte à manger en est arrivée récemment. A une journée du nord d'Ouadnoun se trouve un emplacement très vaste, où se tient le marché nommé *Souk-el-Aam* (marché de l'année). Ce marché, plus considérable que d'autres qui se tiennent également dans les environs, à différentes époques, a lieu une fois par an, au retour de la grande caravane. Il est fréquenté par les marchands de Fez, de Méquinez, et des autres villes de l'empire de Maroc. Une grande partie de ces marchands, qui allaient autrefois

eux-mêmes à Tombouctou, se bornent maintenant à traiter de leurs échanges avec Sidy Ischem ; et ce chef, qui se trouve en personne tous les ans à l'ouverture du grand marché, le préside pendant les sept jours de sa durée. On y vend, outre les productions de Tombouctou et du Maroc, des chameaux, des chevaux, des mulets, et des plumes d'autruche qu'on se procure abondamment dans les environs d'Ouadnoun, et dans tout le pays des Monslemines. Sidy Ischem et Beïrouc réunissent pendant l'année, dans des magasins, les plumes qu'ils achètent des Arabes, ou qui proviennent des chasses qu'ils font faire eux-mêmes, et ils les vendent à l'époque du marché. Le joli cheval sur lequel est parti le fils de Beïrouc est destiné à la chasse des autruches. Il est d'une vitesse prodigieuse à la course, et parfaitement dressé. Les chevaux qui lui ressemblent, et qui servent à cet usage, sont extrêmement chers, et j'ai vu donner, en échange de celui dont je te parle, vingt-deux superbes chameaux, qui avaient coûté chacun environ vingt-cinq piastres. »

Hamar me dit ensuite qu'après un an de séjour à Ouadnoun, il y vit arriver, de retour du Soudan, le négociant de Rabat avec lequel il avait dû aller dans cette contrée. Ce négociant, ayant couru de grands périls, le félicita du parti qu'il avait pris de ne point l'accompagner : malgré les avantages considérables qu'il retirait de son voyage, il s'était trouvé souvent dans le cas de regretter de l'avoir entrepris.

Une maladie qui fit de grands ravages à Tombouctou détermina le négociant de Rabat à abréger le séjour qu'il comptait y faire. Lorsqu'il en partit, on enterrait chaque jour une grande quantité de morts, et les malades succombaient peu de temps après avoir éprouvé les premiers symptômes du mal. Une sécheresse extrême paraissait avoir causé cette

maladie, dont les habitants croyaient pouvoir se garantir en portant toujours sous le nez, suivant la coutume du Maroc, un bâton enduit de résine à son extrémité.

Le retour de Sidy Mohammed à Ouadnoun fut également accompagné de dangers. La caravane dont il faisait partie éprouva de grandes pertes, et plusieurs des nègres que lui-même avait achetés, succombèrent à la fatigue au milieu du désert. Cependant, me dit Hamar en plaisantant et en terminant son récit, le résultat de son voyage a été si avantageux pour lui, que, si tu n'étais pas esclave et chrétien, je t'engagerais à le tenter toi-même, et à partir avec Ali (c'était le nom d'un Maure, ami d'Hamar) qui doit sous peu de jours traverser le désert, pour aller chercher des nègres dans le Soudan.

Hamar terminait à peine son récit, lorsque Beïrouc, qui revenait de la course qu'il avait faite, passa à cheval à côté de moi, et m'annonça qu'un *Français-Monslemine,* qu'il quittait à l'instant, viendrait nous voir le lendemain. Je n'aurais jamais pu compendre ce que me disait Beïrouc si Hamar ne m'eût expliqué que dans le village même, où ce cheik avait été à la fête, demeurait, depuis plus de trente ans, un de nos compatriotes qui s'était fait musulman. Ce malheureux, naufragé sur la côte du désert à l'âge de quatorze à quinze ans, ne pouvant résister à l'ascendant qu'on avait pris sur sa jeunesse, s'était vu obligé d'abandonner sa religion. Depuis il s'était marié, et s'occupait, aidé de quelques nègres qu'il avait achetés, à fabriquer de la poudre à canon, dont il trouvait un grand débit parmi les Maures.

L'espoir que l'on nous donnait de voir un compatriote, même renégat, nous causait un plaisir véritable. Nous comptions trouver en lui un interprète favorable, si, comme nous l'espérions, il n'avait pas oublié entièrement sa langue maternelle ; mais il ne vint pas. Peut-être le cheik, ayant remar-

qué la joie que nous occasionna cette nouvelle, voulut-il nous priver d'une satisfaction qui eût été si réelle.

Cependant plus que jamais, nous sentions le besoin de recevoir des consolations. Trente-six jours, comptés minute par minute, s'étaient péniblement écoulés dans l'attente des nouvelles de Mogador. Des bruits bientôt démentis nous parvenaient quelquefois. Un jour, un Maure nous annonça qu'il avait rencontré un agent de notre consul, qui nous apportait des secours. Beïrouc, au contraire, nous disait souvent que la peste ravageait l'empire de Maroc, et que tous les chrétiens qui l'habitaient, fuyant ce terrible fléau, s'étaient embarqués pour retourner dans leur pays. Il ajoutait que nous ne devions plus espérer, au moins de longtemps, d'être rachetés, et il parlait de nous faire travailler, ne voulant pas nous conserver comme une charge inutile.

L'obligation d'un travail quelconque ne s'accordait guère avec notre extrême faiblesse, et ce n'était pas sans raison que nous la redoutions ; mais j'eus lieu d'en frémir davantage en apprenant le genre de travail que l'on pouvait nous imposer, si l'on perdait l'espoir d'une rançon. Hamar me dit qu'il avait vu, quelques années auparavant, deux esclaves qui n'étaient réclamés par aucun consul, obligés, pour battre l'orge, de courir dessus à l'ardeur d'un soleil insupportable. On les attachait avec des chevaux et des mulets à une plate-longe, et des nègres les suivaient, en les frappant avec un bâton, pour exciter l'activité que la maladie leur enlevait. L'un de ces esclaves s'étant trouvé un jour, à cause de ses souffrances, dans l'impossibilité d'agir, fut tué d'un coup de poignard par un enfant qui voulait le contraindre à travailler.

Pour éviter, de la part de Beïrouc, un pareil traitement, il fallait soutenir son espoir, et nous donner un peu d'importance à ses yeux. Depuis la réception de la lettre de M. Casac-

cia, qui nous avait recommandé de garder le secret sur notre véritable position, nous montrions plus de réserve à cet égard, mais nous étions cependant bien persuadés aussi qu'il ne fallait pas nous présenter comme entièrement dénués de ressources, car c'eût été signer nous-mêmes l'arrêt de notre mort. Combien de fois, voyant Beïrouc disposé à user envers nous d'une rigueur plus grande, nous l'avons calmé, en le flattant, par des contes de notre invention, et par la perspective d'un rachat dont l'espoir était toujours prêt à l'abandonner !

Cependant nos promesses ne produisaient pas encore sur ce maître inhumain tout l'effet que nous en attendions ; il y ajoutait peu de foi, et nous délaissait presqu'entièrement. Pendant plusieurs jours, pour ainsi dire oubliés par Beïrouc, nous ne pûmes nous soutenir que de nos propres ressources. M. Mexia avait sauvé une cravate ; M. Scheult une boucle d'argent. Nous fîmes vendre ces deux objets, et leur produit, dont il nous fut permis de disposer, servit à nous procurer les aliments qu'on ne voulait plus nous fournir.

Sans cesse dévorés par la faim, et cherchant tous les moyens de l'apaiser, nous allions chaque jour dans les jardins implorer la commisération des Maures qui les cultivaient. Plusieurs de ces musulmans, moins insensibles que le cheik, étaient quelquefois touchés de notre misère ; et, lorsque nous les sollicitions vivement, ils nous jetaient à terre, du haut des arbres où ils étaient montés, des figues, sur lesquelles nous nous précipitions. Un vieux nègre, surtout, qui était le gardien d'un des jardins les plus considérables, manquait rarement de m'appeler lorsque je passais; il me donnait alors des figues et quelques feuilles de tabac, que je cherchais à rapporter dans notre cachot à l'insu de Beïrouc.

Le 5 septembre au matin, j'avais fait sans succès ma tournée ordinaire au milieu des jardins. Je revenais tristement

rejoindre mes camarades. Ma faiblesse habituelle était si grande, qu'en marchant je baissais involontairement la tête vers la terre, sur laquelle je craignais de tomber à chaque instant. Je parvins cependant, quoiqu'avec peine, jusqu'à la cour attenante à notre cachot. J'y entre ; je lève les yeux ; et, à mon extrême surprise, j'aperçois, immobile devant moi, l'imperturbable Amenahem, attendu si impatiemment depuis quarante jours.

En voyant ce Juif, auquel se rattachait tout notre espoir, il me sembla que je m'abusais. Il me regardait en souriant, et sans prononcer une seule parole. Je fus seulement convaincu que sa présence n'était pas une illusion, lorsque mes camarades me remirent deux lettres qu'il venait d'apporter, et qui étaient à mon adresse.

J'étais depuis longtemps accoutumé aux émotions fortes ; cependant aucune n'avait encore approché de celle qui s'empara de mes sens à la lecture de la première lettre dont je rompis le cachet. Je l'eus bientôt parcourue ; mais la joie qui me suffoquait m'empêchait de parler, et de communiquer à mes compagnons, attentifs et impatients, ce qu'elle contenait. « Eh bien ! me crièrent-ils tous à la fois, sommes-nous libres enfin, ou devons-nous décidément mourir ici ? — Nous serons bientôt libres, mes amis, leur répondis-je ; tenez, lisez vous-mêmes ; bientôt, n'en doutons plus, nous reverrons notre patrie. »

M. Scheult prit la lettre de mes mains, et la lut à haute voix.

Mogador, 27 août 1819.

A M. Cochelet, *à Ouadnoun.*

« J'ai l'honneur de vous faire part, monsieur, qu'en consé-
» quence des représentations faites à la cour de Maroc, par
» MM. Sourdeau et Colaço, Sa Majesté a donné l'ordre à son

» alcaïde de Sus de vous racheter à tout prix, et de vous en-
» voyer ici. Je reçois au moment même les lettres de l'empereur,
» et je m'empresse de les remettre au gouverneur par une or-
» donnance. En même temps j'envoie un courrier à mon agent
» pour suspendre votre rachat, s'il n'a pas encore réussi.

» Communiquez ma lettre à vos compagnons de malheur.
» Dans l'espérance de pouvoir bientôt vous embrasser.

» J'ai l'honneur, etc. »

CASACCIA.

Cette lecture achevée, il ne nous fut plus possible de nous contenir. Ce n'est pas seulement la joie, c'est la folie qui bouleversa nos esprits. Nous n'étions plus les maîtres de nos transports, et, en nous serrant la main, en nous embrassant mille fois, nous nous félicitions de l'heureuse nouvelle qui nous arrachait à la mort.

Mais nos démonstrations intempestives pouvaient nous perdre, ou au moins nous nuire. Amenahem, qui jouissait de notre contentement à sa manière, c'est-à-dire fort tranquillement, nous avertit que nous devions concentrer en nous le bonheur que nous éprouvions, et nous recommanda surtout de ne rien faire connaître au cheik Beïrouc, dont le fils aîné approchait dans l'intention de nous observer. En même temps Amenahem m'engagea à prendre lecture de l'autre lettre de M. Casaccia.

Cette seconde lettre, d'une date antérieure à la première, ne parlait pas encore de notre délivrance ; mais par les détails qu'elle renfermait, elle nous faisait connaître combien le despote qui nous retenait en son pouvoir était à craindre, et nous recommandait d'user, dans toutes les circonstances, de dissimulation envers lui. Nous gardâmes donc le silence le plus absolu à l'égard de nos espérances, et Amenahem, qui

nous en donna le conseil, monta sur son mulet et s'éloigna d'Ouadnoun, en nous disant que nous ne l'y reverrions plus, parce que l'empereur s'étant chargé de notre rachat, il n'avait plus le droit d'agir dans nos intérêts. Il ne partit pas cependant sans me remettre plusieurs petites pièces d'argent qui pouvaient, si on m'en laissait la jouissance, aider à nous soutenir pendant quelques jours, et que je promis de lui rembourser à mon arrivée à Mogador. Amenahem n'était pas venu seulement avec les lettres de M. Casaccia ; il avait apporté aussi du thé et du sucre à Beïrouc, et par ce moyen il cachait le motif véritable de son voyage.

Il était naturel de penser que des ordres donnés aussi impérativement par l'empereur, seraient exécutés au moment même où ils parviendraient aux hommes qui en étaient chargés. Nous ne doutions pas de la prompte arrivée du secours qui devait nous être envoyé de Tarodant, l'ancienne capitale du royaume de Sus. Nous n'étions qu'à trois journées de marche de cette ville où El-Caïd El-Djellaly, gouverneur de la province, faisait sa résidence. Il nous était donc permis d'espérer d'autres nouvelles quatre jours après la réception de la lettre de M. Casaccia. Nos faibles ressources pouvaient nous mener jusque-là. Mais après ce terme, un jour de plus passé dans l'attente devenait un jour de supplice, par l'abandon dans lequel nous laissait décidément Beïrouc.

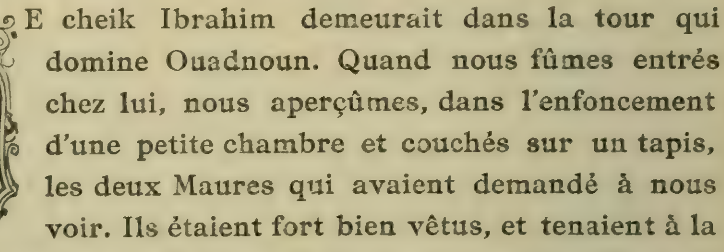
Persuadé d'ailleurs qu'on ne songeait plus à nous racheter, le cheik méditait contre nous quelque sinistre projet. Dans aucune circonstance je ne l'avais vu aussi mal disposé à notre égard. Il nous évitait de plus en plus. Cinq jours s'étaient écoulés dépuis la réception des nouvelles qu'il ignorait, lorsqu'il m'aborda cependant, et m'annonça que, fatigué de nous garder inutilement, il allait prendre envers nous un parti violent. Jamais notre position n'avait était plus grave, et

c'était peut-être la veille du jour qui devait nous rendre à la liberté, que nous allions devenir victimes d'une cruelle détermination. J'employai pour calmer le courroux de ce maître redoutable tous les moyens qui me vinrent à l'idée. Je lui renouvelai surtout, sans oser lui avouer ce que nous savions, l'assurance de l'intérêt qu'on ne pouvait manquer de prendre plus tard à notre sort. Enfin je le conjurai, pour dernière grâce, de nous accorder encore trois jours, après lesquels, s'il ne recevait aucune nouvelle, il pourrait se porter à tous les excès que lui suggérerait la violence de sa colère. Cet arrangement, auquel Beïrouc consentit, put seul le calmer dans le moment.

Nous étions au septième jour de la réception de la lettre qui nous annonçait une prochaine délivrance. Deux des jours de grâce accordés par le cheik étaient écoulés, et cependant les ordres de l'empereur semblaient rester sans exécution. Le huitième jour vint à paraître et éclaira le désespoir que nous faisait éprouver ce retard inconcevable. Pleins d'effroi, nous attendions le triste effet des menaces de Beïrouc, lorsque, vers midi, le cheik Ibrahim entra dans notre cour avec un air satisfait, et nous annonça que deux Maures envoyés par Soliman nous attendaient chez lui. Nous eûmes assez de force pour déguiser la joie dont nous fit tressaillir cette nouvelle annoncée subitement, et je me disposai, ainsi que M. Scheult, qui comme moi comprimait son émotion, à suivre le cheik dont le regard scrutateur cherchait à découvrir sur nos visages si nous étions déjà informés de l'intérêt que nous portait le sultan. Mes autres compagnons, trop souffrants, ne vinrent pas avec nous : pouvant à peine marcher, à l'exception d'Affilé qui conservait encore assez de force, rarement ils quittaient la place où depuis si longtemps ils supportaient avec résignation leurs douleurs.

CHAPITRE XII.

Les deux Maures annoncent aux naufragés que l'empereur du Maroc les rachète. — Discussion sur le prix. — Maures d'Ouadnoun expédiés à Tarodant pour recevoir la rançon dès naufragés : les otages.—Extrême faiblesse des captifs. — Hamar vient à leur secours. — Ce Maure me propose de m'accompagner en France. — Impatience des naufragés de ne pas voir revenir les Maures. — Le vent du désert suivi d'une nuée de sauterelles. — Orage affreux. — Son heureux effet. — Joie des habitants d'Ouadnoun. — Beïrouc se radoucit. — Il me propose d'établir un commerce direct entre les Maures indépendants et les Européens. — Arrivée de la rançon des naufragés. — Préparatifs de départ. — Beïrouc veut me retenir. — Hamar paie une somme pour qu'on me rende la liberté. — On quitte Ouadnoun.



LE cheik Ibrahim demeurait dans la tour qui domine Ouadnoun. Quand nous fûmes entrés chez lui, nous aperçûmes, dans l'enfoncement d'une petite chambre et couchés sur un tapis, les deux Maures qui avaient demandé à nous voir. Ils étaient fort bien vêtus, et tenaient à la main un chapelet avec lequel ils jouaient continuellement. Ils nous regardèrent d'un air assez bienveillant ; nous annoncèrent avec beaucoup d'emphase que le sultan consentait à nous racheter, et nous dirent que nous ne pouvions être trop reconnaissants d'un pareil acte de la bonté de ce monarque.

Beïrouc, qui était assis à côté des deux Maures, paraissait sombre et rêveur. Cependant il prit part à la conversation qui s'engagea bientôt sur le prix auquel il nous évaluait. Des débats assez vifs eurent lieu alors de part et d'autre ; mais on ne nous en laissa par longtemps les témoins, et on nous ordonna de nous éloigner.

Le soir, le cheik Ibrahim vint prendre le thé chez son frère, et les mêmes débats recommencèrent entre eux seulement, et en présence de deux Maures d'Ouadnoun. L'espèce de cham-

bre, où ils étaient réunis, touchait à notre cachot et ne lui était guère préférable. Beïrouc me fit appeler ainsi que M. Scheult, et nous devînmes encore témoins d'une autre discussion dont je ne pus bien comprendre la cause. Les deux cheiks étaient animés l'un contre l'autre de la plus grande colère ; mais cette colère, que les Maures présents cherchaient à calmer, ne les empêcha pas, à notre extrême étonnement, de nous offrir du thé, et ils en burent eux-mêmes abondamment. Il était curieux, au milieu de leurs disputes et de leurs cris, de les voir le fusil d'une main et la tasse de l'autre.

Cependant le cheik Beïrouc, auquel son frère paraissait avoir cédé, finit bientôt par s'apaiser. Il prit une planche et y traça des chiffres avec un roseau. On convint enfin, que le lendemain trois Maures indépendants partiraient d'Ouadnoun pour Tarodant ; que ceux de l'empereur resteraient en otage, et ne s'éloigneraient avec nous, que lorsque l'argent exigé pour notre rançon aurait été reçu et compté par les mains qui nous retenaient en leur pouvoir.

D'après cette détermination, trois Maures, désignés par Beïrouc, montèrent à cheval le lendemain à la pointe du jour, et se dirigèrent vers Tarodant. La beauté des chevaux qu'on avait choisis pour cette expédition, et la richesse de leurs harnais, me donnèrent lieu de penser que les cheiks d'Ouadnoun tenaient à ce que les Maures qui vivent sous leur domination, parussent avec un certain éclat sur les terres de l'empire.

Au point où en étaient venues les choses, nous devions espérer un traitement moins sévère jusqu'au jour de la délivrance : mais combien nous fûmes trompés dans notre attente ! Le cheik Beïrouc paraissait furieux de ce que notre rachat avait lieu par l'empereur. Malgré son indépendance, des rapports de commerce entre le Maroc et le désert l'obligeaient,

quand la guerre n'était pas déclarée entre les deux pays, à observer certains ménagements. Il se voyait donc contraint de borner ses prétentions pour le prix qu'il exigeait de nos personnes, tandis qu'il avait conçu l'espoir, en traitant directement avec un consul, de donner un libre essor à son avidité. Mécontent d'un marché qui ne lui convenait nullement, notre maître persista donc à nous montrer la même rigueur, et il nous fit sentir d'une manière peut-être encore plus cruelle la dureté d'un esclavage qui paraissait devoir bientôt se terminer.

Il fallait pouvoir supporter cet esclavage jusqu'à la fin, et notre faiblesse, qui augmentait à chaque instant, nous laissait peu d'espoir d'y parvenir, si nous devions encore, comme cela semblait certain, passer plusieurs jours dans la même misère. Ceux des mes camarades qui, comme moi, n'étaient pas absolument malades, pouvaient à peine se lever et marcher. Quant à M. Mexia, il n'avait jamais été aussi souffrant. Pendant quelque temps nous le regardâmes comme perdu, et l'idée qu'il avait lui-même de périr à Ouadnoun, dut mêler d'amertume la certitude d'une liberté qui lui serait peut-être annoncée à ses derniers moments.

Dans cette circonstance, il était réservé à Hamar de nous sauver. Cet excellent jeune homme m'avait pris particulièrement en affection. Remarquant le désespoir que me causaient la cruauté et les indignes procédés du cheik Beïrouc, il s'approcha de moi le soir du départ des Maures pour Tarodant, me donna trois piastres en regardant si on ne l'observait pas, et m'adressa ces paroles : « Charles, accepte cet argent ; disposes-en pour acheter en secret les aliments que Beïrouc vous refuse. Si j'avais à ma disposition une somme plus considérable, je te l'offrirais ; mais jusqu'à présent le cheik n'a pas voulu me payer celle qui me revient pour mes gages,

» qu'il me doit presque entièrement depuis le jour où je suis » entré à son service. »

Je ne revenais pas de l'étonnement que me causait de la part d'Hamar ce procédé généreux, si peu conforme au caractère d'un Maure. Je l'en remerciai mille fois, et lui exprimai combien j'y étais sensible. J'aurais voulu pouvoir refuser ce don inattendu ; mais notre position nous commandait impérieusement de l'accepter. Cependant comment m'acquitter un jour, et reconnaître cet acte d'une si touchante humanité ? J'éprouvais à cet égard le plus grand embarras, et j'en fis part à l'homme bienveillant qui prenait pitié de nos souffrances. « N'aie aucune inquiétude, me répondit-il ; l'intérêt ne m'a pas guidé. Cependant si tu veux je vais t'offrir le moyen de t'acquitter envers moi. » Comment ? m'écriai-je aussitôt. « En m'emmenant avec toi, reprit Hamar, lorsque tu partiras d'Ouadnoun. Je suis fatigué depuis longtemps de mon séjour dans cette ville, et j'ai appris à y connaître la bonté et le résignation des chrétiens. Si tu n'y trouves pas d'obstacle, Charles, je m'attache à ton sort et je te suis » dans ton pays. »

Cette proposition du bon Hamar ne pouvait que me plaire infiniment. En l'emmenant avec moi, je trouvais la facilité de le rembourser à mon arrivée à Mogador, et de lui donner dix fois la valeur de ce qu'il m'avait généreusement avancé. L'idée de conduire en Europe, et de conserver à mon service, un homme qui avait été lui-même acteur de la scène la plus remarquable de ma vie, m'engageait encore à satisfaire son désir. Il fut donc convenu qu'Hamar partirait avec nous ; mais nous décidâmes également que, pour ne pas augmenter l'inimitié de Beïrouc, il garderait le silence le plus absolu sur son projet, et que, seulement quelques jours avant le départ, il témoignerait à ce cheik l'intention d'aller revoir sa famille.

Par cet arrangement, que je n'aurais jamais pu prévoir, l'intérêt qu'Hamar avait naturellement pour nous, et qu'il nous avait déjà si souvent montré, devint encore plus vif. Il continua à nous donner, à l'insu de Beïrouc, les secours dont nous ne pouvions plus nous passer dans notre épuisement extrême. Ces secours rétablirent en partie nos forces, et nous permirent d'envisager avec moins d'effroi les fatigues d'un nouveau voyage. Nous pûmes alors manger un peu de viande. Une meilleure nourriture,et le contentement que nous causait l'idée d'un prochain rachat, firent même renaître, chez MM. Mexia et Souza, l'espoir qu'ils avaient longtemps perdu, de pouvoir nous accompagner. M. Mexia, après avoir été couché à la même place pendant deux mois, put enfin se lever ; mais sa maigreur était extraordinaire, et il n'avait plus que l'apparence d'un squelette. Nous ne lui cédions que fort peu sur ce point, et la pâleur denos visages, augmentée par une barbe de quatre mois, nous rendait effrayants aux yeux les uns des autres.

Cependant notre patience devait être mise encore à bien des épreuves.Plus de dix jours s'étaient passés lentement dans l'attente du retour des Maures envoyés à Tarodant, et ils ne revenaient pas.Les cheiks d'Ouadnoun commençaient à concevoir quelque inquiétude ; et les deux Maures en otage, que je voyais chaque jour, et auxquels je témoignais mes craintes, ne savaient trop eux-mêmes comment expliquer ce retard. Mais ils savaient fort bien le mettre à profit, en achetant aux Arabes qui arrivaient du désert les objets de prix que le naufrage leur avait procurés. Ces deux hommes étaient des négociants établis à Tarodant. Leur dextérité reconnue dans la manière de traiter les affaires les avait fait regarder comme très propres à remplir la mission qui leur était confiée.

Le plus jeune et le plus considéré des deux Maures, celui qui avait reçu tous les pouvoirs pour traiter de notre rachat, se nommait Mohammed. Son impatience de quitter Ouadnoun, malgré le commerce qu'il y faisait, était extraordinaire. Il s'y trouvait en quelque sorte plus dépaysé que nous-mêmes. La moitié de la journée il se promenait dans les jardins, où plusieurs fois je l'accompagnai. Il tenait son chapelet à la main, et à chaque instant des bâillements répétés exprimaient son ennui. Cependant, si je lui faisais connaître l'impatience que je ressentais moi-même, et qui devait être un peu plus vive que la sienne, sans me répondre il me montrait le ciel avec la main, pour me dire qu'il fallait me résigner. Alors il recommençait ses éternels bâillements, qu'il entremêlait quelquefois d'imprécations contre Ouadnoun, Beïrouc, et tous les Maures indépendants.

Si quelque chose eût été capable d'apporter une distraction à l'impatience douloureuse que nous éprouvions, ce devaient être deux événements qui se passèrent à Ouadnoun, pendant ces derniers jours d'un ennui impossible à dépeindre. La terreur que le premier répandit, la joie qui, au contraire, résulta du second, les rendirent tous deux extrêmement remarquables pour nous.

Le 23 ou le 24 septembre (il ne m'est pas possible de me rappeler très exactement le jour), au moment où le soleil s'élevait au-dessus d'un horizon chargé de vapeurs, un vent brûlant et impétueux, qui venait du sud-est à travers le désert, fondit avec fureur sur Ouadnoun. Une nuit étouffante, pendant laquelle nous n'avions aspiré qu'un air enflammé, précéda l'arrivée de ce fléau. Bientôt nous n'entendons qu'un cri d'effroi dans toute la ville. Voulant connaître la cause de cette alarme subite, M. Scheult et moi nous sortons à l'instant. Aussitôt nous voyons les habitants courir de tous

côtés, et s'envelopper la tête dans leurs haïques, pour se préserver de la funeste influence d'un vent qui peut donner la mort ; mais en même temps ils cherchent à se garantir des ravages d'un autre fléau dont ils prévoient l'approche, et dont le premier n'est que le précurseur. Partout on allume des feux autour des jardins, et, avant que l'ennemi arrive, on jette, pour l'éloigner, des cris qui annoncent l'épouvante qu'il inspire. Mais rien ne peut l'empêcher d'avancer ; et nous découvrons bientôt, dans la direction du vent, de nombreux nuages noirs qui, peu d'instants après, arrivent avec non moins d'impétuosité, et se répandent autour de nous. Une multitude prodigieuse d'énormes sauterelles s'abattent de tous côtés sur les arbres, sur l'herbe, sur les jardins, et menacent de dévorer dans un moment toute la végétation.

L'imminence du péril fit augmenter sur-le-champ les moyens de défense. A la vue de ces insectes qui apportent le ravage et la destruction, on allume de plus grands feux ; les cris redoublent d'une manière effrayante, et les habitants, à leur vive satisfaction, voient enfin partir ces escadrons dévastateurs, qui s'élèvent successivement de toutes parts en produisant, pour ainsi dire le bruit d'une charge de cavalerie. Ils fuient bientôt épouvantés, en formant au-dessus de nous des nuages si épais et si noirs, qu'ils nous couvrirent momentanément de leur ombre.

L'allégresse que causa le départ de cette armée ennemie peut seule se comparer à l'effroi qu'avait inspiré sa subite apparition. Cette allégresse s'accrut encore par un événement d'une nature plus satisfaisante, et qui paraissait aussi peu prévu que le premier.

Pendant la nuit qui suivit ce jour de terreur, le tonnerre ne cessa de gronder au-dessus d'Ouadnoun, et les échos des montagnes voisines retentirent sans discontinuer des éclats de la

foudre. Ce bruit imposant, et nouveau pour nous en Afrique, troublait pour la première fois la tranquillité d'un ciel que nous avions presque toujours vu pur et azuré. L'atmosphère était chargée de nuages. Ils causaient une si profonde obscurité, qu'ils empêchaient de rien distinguer. Seulement ces gros nuages, chassés par le vent, cachaient et montraient successivement quelques étoiles, qui apparaissaient ainsi par moments. Enfin, vers minuit ils crevèrent; la pluie tomba avec abondance, et bientôt en si prodigieuse quantité, qu'il sembla qu'elle devait détruire et délayer en quelque sorte les maisons de terre qui en étaient inondées.

A la pointe du jour, des cris de joie répétés avec enthousiasme frappèrent nos oreilles ; et à travers ces cris, dont l'air retentissait, nous entendîmes le bruit inconnu d'un torrent qui coulait avec fracas à peu de distance de notre habitation. La curiosité engagea encore plusieurs de nous à sortir, et nous aperçûmes toute la population, hommes, femmes et enfants, qui se rendait, en manifestant sa joie par les plus vifs transports, du côté de la rivière de Noun. Quelle fut notre surprise ! le lit de cette rivière que nous avions toujours vu desséché, ces rochers brûlés, qui pendant la moitié de l'année avaient repoussé les rayons du soleil, se trouvaient recouverts par l'eau avec une telle abondance, qu'on n'apercevait plus que quelques pointes élevées qui figuraient de petites îles dominées par des lauriers-roses. Cette eau arrivant des montagnes remplissait en entier le lit du torrent, et lui donnait un aspect imposant. Les habitants ne pouvaient trop apprécier ce bienfait du ciel après une longue sécheresse ; aussi exprimèrent-ils leur reconnaissance par les démonstrations d'une gaieté si folle, que les femmes et les enfants entrèrent en dansant dans les endroits où la rivière avait le moins de profondeur.

La satisfaction qui se manifesta de toute part le reste de la journée fut si grande, qu'elle dérida même sensiblement le cheik Beïrouc à notre égard, et l'engagea à nous traiter moins sévèrement. Le soir il revint s'établir, à mon grand étonnement, dans la cour où il avait cessé de paraître depuis si longtemps, et son cercle habituel se forma autour de lui. Une conversation, dont nous fûmes l'objet, ne tarda pas à s'engager, et, peu d'instants après, le cheik me fit signe de venir m'asseoir à ses côtés pour y prendre part. Il me tint alors, avec un air riant que je ne lui connaissais plus, ce discours qui ne laissa pas de me surprendre :

« Charles, si le sultan m'envoie l'argent que j'exige pour » ton rachat et celui de tes compagnons, il est probable que » tu ne tarderas pas à revoir ta patrie. Écoute donc, dans » cette supposition, le projet que j'ai conçu et dont je veux » t'entretenir. Le pouvoir de Soliman, comme tu ne dois pas » l'ignorer, ne peut m'atteindre ici, et, dans les lieux » que j'habite, je ne redoute nullement sa tyrannie ; mais les » rapports que nécessite le commerce considérable que je fais » m'obligent à quelques ménagements envers lui, et me » laissent dans une sorte de dépendance. Les productions du » désert ne peuvent se vendre que dans ses états ; de même » que nous devons en tirer les objets que ne peut produire la » terre que nous habitons.

» C'est à cette dépendance, qui m'est odieuse, que je pré- » tends me soustraire. Penses-tu que des capitaines qui » commandent des vaisseaux de ton pays, au lieu de se » rendre dans les ports du sultan, à Soueïrah, par exemple, » consentiraient à se diriger vers le point de la côte où vous » avez naufragé, et auraient la possibilité de le faire ? Juge » des avantages qui résulteraient, et pour vous et pour moi, » d'une marche qui me donnerait toute ma liberté. Par elle,

» les marchandises que vous apportez de votre patrie, et » celles que produit le désert, ne seraient plus, en passant » par les terres de Soliman, assujetties à des droits qui en » doublent la valeur. Je pourrai, s'il le faut, charger chaque » année de gomme, de plumes d'autruche, de laine de » mouton, de poil de chameau, de peaux de chèvre et d'autres » objets, plus de vingt de vos vaisseaux. Parle dans ton pays, » quand tu y retourneras, de l'intention que j'ai de voir » réaliser mon désir. Tu pourras au moins annoncer que » l'argent qui proviendra de votre rançon sera employé à » élever une tour à l'endroit même de la côte où vous vous » êtes perdus. Je ferai de cette tour, malgré l'éloignement où » elle se trouvera d'Ouadnoun, un dépôt de mes marchan- » dises, et j'y laisserai, avec des provisions, des hommes » sous mes ordres.

» Dans tous les cas, et quand bien même mon projet ne » vous conviendrait pas, j'ai résolu d'avoir sur ce point » éloigné du désert, dont l'aridité ne m'arrête pas, un » établissement quelconque. Je sais qu'il est souvent témoin » du naufrage de vos vaisseaux. Jusqu'à présent, j'ai toujours, » été étranger à leurs dépouilles; je veux désormais, par ma » surveillance, en obtenir ma part. »

La manière dont Beïrouc termina ce discours, qui me prouva au reste qu'il avait des vues plus vastes que je ne lui en supposais, suffirait seule pour détourner de traiter avec un homme aussi prévoyant. D'ailleurs, il nous était permis de rire des relations qu'il projetait, lorsque nous avions débuté, dans nos rapports avec lui, par être les premières marchandises du commerce qu'il nous proposait d'établir à l'avenir. Néanmoins, voulant tirer parti de toutes les circonstances qui paraissaient favorables à notre position, je me gardai bien de lui représenter les difficultés qu'entraînerait l'exécution

du projet qui le charmait, et lui faisait suspendre momentanément sa rigueur envers nous. Au contraire, j'entrai entièrement dans ses idées. Le contentement qu'il en éprouva fut si réel, qu'il envoya aussitôt Hamar chercher des échantillons des marchandises dont il m'avait parlé, et qu'il voulut absolument me montrer.

Cependant, lorsqu'il m'entretenait d'un plan auquel peut-être il ne pensait pas aussi sérieusement qu'il voulait me le faire croire, Beïrouc n'était pas sans inquiétude sur ses envoyés, qui, depuis au moins cinq jours, auraient dû être de retour. « Peut-être, nous disait-il, le sultan aura-t-il changé de résolution à votre égard, et ne veut-il plus vous racheter. » Cette supposition peu probable nous glaçait néanmoins d'un effroi mortel, et nos craintes ne furent jamais plus vives que lorsque notre captivité touchait à sa fin.

Mais les pressentiments sinistres ne s'accordaient plus avec l'avenir qui se préparait ; et nos fers, dont nous n'avions plus à supporter le poids que pendant une seule nuit, allaient enfin être rompus.

Le lendemain, vers dix heures du matin (c'était le 28 septembre, et cette date est à jamais gravée dans ma mémoire), Hamar, dont la physionomie exprimait un extrême contentement, accourt et nous annonce, encore tout essoufflé, que des mulets chargés d'argent, partis de Tarodant, sont arrivés chez le cheik Ibrahim, avec un alcaïde et une escorte de la garde de l'empereur. Le fils aîné de Sidy Ischem est avec eux, ajouta-t-il, et vous allez bientôt les voir entrer.

En nous parlant, ce bon Hamar nous serrait les mains, et ne savait comment témoigner sa joie. D'autres Maures, plus indifférents, accouraient vers nous à chaque instant, et nous confirmaient cette heureuse nouvelle, à laquelle à peine nous



Cet affreux désert où l'homme doit disputer sa vie aux bêtes féroces. (P. 195.)

osions croire, tant l'habitude du malheur nous rendait incrédules et méfiants.

Mais un si grand bonheur n'était pas une illusion, et le cheik Beïrouc, qui ne tarda pas à arriver lui-même, nous donna l'assurance de l'événement qui comblait nos vœux. Il entra dans notre cour, suivi de l'escorte brillante qui venait nous chercher ; elle devait loger chez lui, et y passer une seule nuit. « Je vais m'occuper avec mon frère, nous dit Beïrouc, de compter l'argent que vient de m'envoyer Soliman, et demain vous partirez d'Ouadnoun. »

L'excès de la joie ne peut donc pas causer la mort, puisque nous avons pu résister à celle que nous firent éprouver ces paroles !

Nos libérateurs, indépendamment des deux Maures qui avaient traité du rachat, et de quelques autres qui formaient leur suite, étaient au nombre de cinq. L'alcaïde qui venait nous chercher était un ami du gouverneur de Tarodant, et s'appelait Abdul Kérim. Les trois soldats sous ses ordres appartenaient à la garde du sultan. Mais le cinquième Maure, qui avait tout au plus vingt ans, était fils du chef fameux tant vanté par Hamar, du puissant Sidy Ischem. Ce jeune homme, d'un extérieur fort doux, se nommait Abdallah. Comme Maure indépendant et très respecté à cause de son père, il servait de sauvegarde aux Maures de l'empereur qui, sans sa protection, eussent été inquiétés dans le pays où l'autorité de ce monarque n'est pas reconnue. Sidy Ischem ayant sa résidence sur les frontières de l'empire, Abdallah s'était réuni au convoi à son entrée dans le désert, l'avait accompagné jusque chez le cheik Ibrahim, et devait retourner avec nous.

Abdul Kérim ainsi que Mohammed, l'un des deux marchands de Tarodant, nous annoncèrent que nous partirions

le lendemain à la pointe du jour. Je profitai du reste de la soirée pour faire une dernière excursion dans Ouadnoun.

Je conçus le désir d'emporter, afin de le conserver toute ma vie, le dessin des lieux qui m'avaient vu si malheureux. J'avais alors du papier, et j'étais toujours possesseur de mon crayon : je me cachai donc derrière un mur en partie détruit et situé à l'ouest de la ville, et j'en fis, sans être vu, un dessin qui la représentait avec une grande exactitude.

Au moment où je rentrai, Beïrouc, qui était dans la cour, et qui paraissait d'assez bonne humeur, me témoigna le désir d'avoir une paire de bésicles appartenant à M. Mexia. Ce dernier avait pu la conserver, parce que les Maures, qui ne soupçonnèrent pas d'abord son utilité, la regardèrent quelque temps comme un objet ridicule et sans valeur. Mais Beïrouc venait d'en découvrir l'usage. Un ouvrier qu'il employait à des travaux de serrurerie assez minutieux, ayant pris par curiosité ces bésicles, s'était convaincu que par leur secours il pourrait subvenir à la faiblesse de ses yeux. Il les demanda donc avec instance, et le cheik les lui promit. Ce dernier, qui me supposait toujours de l'influence sur mes compagnons, exigea immédiatement de moi les bésicles. Persuadé qu'il ne convenait d'aucune manière à M. Mexia de s'en dessaisir, et profitant trop tôt de la liberté dont je croyais déjà jouir, je répondis à Beïrouc sans consulter M. Mexia, et avec un autre accent que celui de l'esclavage, qu'il n'avait pas le droit d'exiger ces bésicles, qui étaient plus précieuses à son propriétaire qu'elles ne pouvaient lui être nécessaires à lui-même.

Beïrouc ne répliqua rien ; mais mon refus l'irrita, et jusque fort avant dans la nuit il manifesta la colère qu'il en ressentit.

Le jour vint à paraître, et les Maures, qui devaient nous

conduire, nous ordonnèrent de nous tenir prêts à partir. C'était le premier ordre que nous recevions avec un véritable plaisir ; aussi, malgré son extrême faiblesse et un épuisement inconcevable, chacun de nous, s'efforçant d'oublier ses souffrances, s'empressa-t-il de l'exécuter. Déjà Abdul Kérim et ses compagnons sont sur leurs chevaux qui frappent la terre d'impatience ; déjà Hamar, qui a témoigné à Beïrouc l'intention de retourner dans sa famille, prend congé de lui et va partir avec nous ; nous allons monter nous-mêmes sur les mulets qui nous sont destinés, lorsque le cheik, devenu furieux à ma vue, m'ordonne de rester. « Tes compagnons partiront, me crie-t il avec rage ; mais toi qui m'as toujours trompé, tu resteras à Ouadnoun. »

Qu'on juge de mon saisissement en entendant ces terribles paroles. Beïrouc, que mon refus de la veille animait contre moi, donnait un autre motif à sa colère, et, parce que dans plusieurs circonstances j'avais cherché à éviter les effets de sa haine, en le berçant de fausses promesses, il me reprochait, avec quelque apparence de raison, de l'avoir constamment joué.

Cette scène inattendue fit mettre pied à terre à nos conducteurs. Ils cherchèrent à faire entendre raison à ce furieux ; mais il fut intraitable. On lui représenta que l'empereur m'ayant racheté et payé, il n'avait plus aucun droit sur ma personne ; ces représentations demeurèrent sans effet. « Avant de perdre mes droits sur ce chrétien, s'écria-t-il, en me mettant brusquement la main sur l'épaule, il faut qu'il s'acquitte d'une dette qu'il a contractée envers moi. Qu'il me paie vingt piastres qu'il me doit, et alors vous pourrez l'emmener. »

Je me rappelai aussitôt, et le lecteur ne l'aura pas oublié, que deux mois auparavant, dans l'intention de donner à

Beïrouc une idée favorable de nos ressources à Mogador, je lui avais en effet promis cette somme pour la chaîne en cheveux qu'il m'avait remise, et qu'à ma prière il avait achetée seulement quatre piastres.

Cette prétention, que le cheik ne rappelait que pour se venger du refus de la veille, rendait la circonstance d'autant plus embarrassante, que l'offre tardive des bésicles n'aurait pu le calmer. Il était difficile de prévoir l'issue de cette scène. Deux heures se passèrent au milieu d'une altercation très vive qui s'éleva entre les Maures de Ouadnoun et ceux qui voulaient nous emmener. Pendant cette dispute, osant à peine lever les yeux sur Beïrouc, qui nous regardait d'un air menaçant, nous observâmes le plus morne silence. Nous étions tous les cinq consternés de l'obstacle qui se présentait au départ, lorsque Hamar, touché de notre position, et guidé par ses bons sentiments, s'approcha du cheik irrité, et lui parla en notre faveur. Il remit immédiatement à Beïrouc, pour acquitter ma dette, une partie de la somme qu'il en avait reçue le matin pour ses gages, en lui disant que, puisqu'il allait faire la même route que nous, il avait assez de confiance en moi pour croire que je ne manquerais pas de la lui rembourser, à Soueïrah, par les mains de notre consul.

Le touchant procédé d'Hamar, qui m'avançait si généreusement une somme dont je ne pouvais disposer alors, en augmentant mon affection pour lui, leva la difficulté qu'avait fait naître Beïrouc. Ce cheik, n'ayant plus rien à alléguer, nous laissa forcément la liberté de nous éloigner ; mais sa fureur, à laquelle il ne pouvait plus donner un motif plausible, n'était pas apaisée : il nous tourna brusquement le dos sans nous dire adieu : c'était ce que nous avions le moins à regretter, et nous partîmes immédiatement. En passant sur la place, nous aperçûmes le cheik Ibrahim, qui nous y attendait au milieu

d'un groupe de Maures. Là il fallut bien jouer une espèce de comédie, et exprimer, pour ainsi dire, des regrets, en nous séparant des ces hommes cruels.

A une distance d'environ cent toises des murs d'Ouadnoun, nous fîmes une halte pour attendre les deux marchands qui nous avaient rachetés. Cette halte, qui dura seulement dix minutes, me parut d'une longueur mortelle. Il me tardait de n'avoir plus sous les yeux les tristes lieux témoins, pendant trois mois entiers, de nos inconcevables tourments. On apercevait encore la place où nous avions déposé les restes de M. Chalumeau. Elle me rappelait bien cruellement le sort déplorable de cette intéressante victime, et celui auquel nous échappions par miracle. Nos malheurs étaient trop récents pour pouvoir jouir sans amertume de notre nouvelle position, et à peine osions-nous croire à la réalité de notre délivrance. Chaque moment de retard me faisait craindre un changement de la part de nos anciens maîtres, et je tremblais de voir, à la distance où nous étions de la ville, l'inconstant Beïrouc venir, avec ses cavaliers, ressaisir la proie qu'on lui enlevait, et qui ne lui paraissait pas assez payée. Enfin, les deux Maures, si impatiemment attendus, arrivèrent, et dès qu'Abdul Kérim les aperçut, l'ordre du départ fut donné.

Il était dix heures quand on se mit en marche, et quelques instants après j'avais perdu de vue pour toujours cet odieux Ouadnoun, où nous avions enduré un si cruel martyre, cet affreux désert où l'homme doit disputer sa vie aux bêtes féroces et au sable mouvant !... Je tâchai d'oublier ces sinistres images pour ne plus songer désormais qu'à la patrie. Dieu soit béni à jamais de nous avoir arrachés à tant de maux pour ramener enfin l'espérance au fond de nos cœurs !

CHAPITRE XIII.

Description de l'escorte des naufragés. — Chasse à la gazelle. — On bivouaque près du village de Tasserit. — Passages difficiles. — Ruines d'une forteresse portugaise. — Tilline. — Arrivée à Talent. — Les voyageurs sont bien accueillis par Sidy Ischem. — Ils séjournent chez lui. — Fête de Mahomet. — Je reçois des lettres du consul de France à Tanger. — Départ de Talent. — Triste état de M. Mexia. — Tamaléh, frontière de l'empire du Maroc. — Arrivée à Tarodant. — Les habitants nous insultent. — On nous fait entrer dans le jardin du gouverneur. — On nous loge dans le pavillon du sultan. — Deux rénégats nous font bon accueil. — Changement subit dans notre situation.

NOTRE troupe présentait le contraste frappant de la pompe orientale et de la plus affreuse misère. Montés très gauchement sur des mulets, qui avaient des bâts au lieu de selles, nous figurions assez mal dans la marche. Indépendamment de ce que nous n'avions pour vêtements que quelques lambeaux, nous devions encore inspirer la pitié par une maigreur extraordinaire et par les souffrances qu'éprouvait encore M. Mexia. Nos conducteurs, au contraire, étaient fort bien vêtus et avaient très bonne mine. Chacun d'eux avait pour habillement un haïque d'une grande blancheur, et, par-dessus, un barmousse en drap bleu très fin. Des turbans bien arrangés ornaient leur tête, que recouvrait aussi en partie le capuchon du barmousse. Le fils de Sidy Ischem, comme presque tous les Maures indépendants, avait seul la tête nue, et ses cheveux épais suffisaient pour le garantir de l'ardeur du soleil.

Jamais je n'avais vu d'aussi beaux chevaux que ceux que montait cette brillante escorte. Tous les cinq, d'une taille

élevée et d'une vivacité extrême, étaient blancs ou gris-pommelé. La manière dont ils étaient enharnachés répondait à leur extérieur avantageux. Des selles en drap écarlate, de grands étriers en argent, et quelques ornements du même métal, produisaient sur eux un très bel effet.

Voici quel était l'ordre de la marche : Abdul Kérim nous précédait, en faisant caracoler à chaque instant son cheval. Il le piquait si fréquemment de ses longs éperons, que le sang ruisselait des flancs de ce superbe animal. A nos côtés se tenaient Abdallah et les soldats de l'empereur. Un de ces derniers, fort bel homme, était presque entièrement nègre. Les deux marchands de Tarodant, montés sur des mulets, venaient après nous, et deux ou trois esclaves nègres ou mulâtres fermaient la marche. Le pauvre Hamar restait tout à fait derrière. Comme il était à pied, il devait, pour ne pas nous perdre de vue. courir à tout moment. Il n'eût pu longtemps nous suivre ainsi, sans la permission que lui accorda le chef de notre escorte de monter en croupe derrière l'un de nous. De cette manière, il me fut possible de l'avoir souvent avec moi pendant la route. J'en diminuais l'ennui par les questions que je lui adressais et auxquelles il répondait avec autant de plaisir que de vérité.

Chaque cavalier, muni d'un poignard et d'un sabre, avait en outre, pour compléter son armure, un très beau fusil maure garni en argent, qu'il tenait d'une main horizontalement devant lui, et appuyé sur la selle. Il y avait à peu près une heure que nous étions en route, lorsque le jeune Abdallah, armant tout à coup le sien, se détacha de la troupe, et lança son cheval au grand galop dans des broussailles à notre gauche. A l'exception d'Abdul Kérim, les autres cavaliers imitèrent bientôt son exemple. Nous aperçûmes alors que l'objet de leurs poursuites était une gazelle qui fuyait devant

eux avec une extrême rapidité. La promptitude des chevaux égalait presque la vitesse de ce timide animal. Plusieurs fois ils furent au moment de l'atteindre ; mais la gazelle trouva son refuge et sa sûreté sur un terrain impraticable pour eux. Elle eut le bonheur d'échapper à leur agilité surprenante et à l'adresse ordinaire des cavaliers, qui, arrivant sur elle avec une vitesse effrayante, la tirèrent inutilement au juger, en tenant d'un bras tendu leur fusil, qu'ils maniaient comme une lance.

Les cavaliers en sueur et les chevaux couverts d'écume nous rejoignirent bientôt sur le chemin que nous avions toujours suivi, sans que cette distraction intéressante eût ralenti un instant notre marche.

A sept heures du soir, nous nous arrêtâmes auprès du village de Tasserit. La principale maison, qui se trouve un peu séparée du village, était voisine de l'endroit où nous avions fait halte. Nos guides demandèrent à y entrer, mais les maîtres n'y consentirent pas, et il fallut former un bivouac au-dessous d'un grand arbre qui s'élevait isolément sur un monticule à peu de distance de la maison.

Le souvenir de ce bivouac n'est pas sans intérêt pour moi. Nos conducteurs parurent prendre pitié de nos fatigues. Ils nous donnèrent une portion du souper qu'on apporta de la maison, et partagèrent même avec nous quelques couvertures dont ils étaient munis, et qui servirent à nous garantir d'un froid assez vif. Chrétiens et Maures, nous étions couchés, les uns auprès des autres, et la tête appuyée contre l'arbre, qui était un énorme argan. Les chevaux et les mulets, attachés par les jambes de devant à une corde fixée à terre, formaient un cercle autour de nous, et mangeaient à nos pieds. Un vent très frais, qui souffla toute la nuit, agita le feuillage qui nous couvrait, et le frémissement continuel qu'il occasionnait ajoutait encore à l'effet d'un site sauvage et romantique.

Avant le jour nous étions en route. Abdallah, ayant le désir de pousser jusqu'au lieu où demeurait son père, avait engagé, pour cette raison, les autres Maures à partir de grand matin. Nous marchâmes donc pendant deux heures avant le lever du soleil, et dans une obscurité qui nous empêcha longtemps de voir où nos montures mettaient les pieds. Le jour, en paraissant enfin, nous montra notre chemin. Il se prolongeait dans la gorge, où nous étions entrés la veille, et qui devenait sensiblement plus étroite ; de sorte que nous ne pouvions en sortir qu'en gravissant une montagne extrêmement raide. A huit heures, nous cherchions à en gagner le sommet. Dans le sentier difficile et tortueux que nous suivions nous aperçûmes un serpent blessé qui barrait le passage. Des nègres, qui venaient de nous croiser, l'avaient attaqué, et croyaient l'avoir tué. Ce serpent s'agitait encore quand nous arrivâmes sur lui, et les chevaux effrayés refusèrent de passer. On l'acheva, et nous pûmes continuer notre chemin.

Nous arrivâmes, après avoir fait environ une lieue, sur le penchant d'une montagne extrêmement difficile à descendre. Le sentier qui devait nous conduire dans la plaine que nous apercevions au bas, était en partie taillé dans le roc, et, dans plusieurs endroits, il suivait les bords d'effrayants précipices. Il fallut mettre pied à terre, et marcher pendant plus d'une heure, quoique sans chaussures, sur des cailloux qui rendirent ce passage fort pénible. Nos montures, qu'il ne nous était pas possible de guider, descendirent elles-mêmes avec une merveilleuse adresse.

Au bas de la montagne se trouvait une maison isolée, entourée d'un grand nombre de figuiers. Un arbre touffu s'élevait par-devant et nous invitait à nous reposer sous son ombrage. Nos guides décidèrent que nous y ferions une halte de deux heures, pour attendre que le soleil eût perdu de sa

force. Pendant cette halte, le maître de la maison nous apporta lui-même à manger, et se mit à nos côtés pour nous faire toutes sortes de contes. Il nous indiqua, sur une colline voisine de l'endroit où nous étions arrêtés, les ruines d'un château portugais qui s'élevaient encore à une certaine hauteur, au milieu d'un bois d'argans. Ce fort avait été autrefois, nous assurait cet homme, habité par un chef chrétien qui, pendant longtemps, fit trembler les Maures. Le narrateur nous répéta plusieurs fois le nom de ce chef, dont la tradition lui rappelait les hauts faits, mais je l'ai oublié. Ce dont je me souviens seulement de la longue histoire qu'il nous débita sur ce château, c'est que les Maures croient généralement qu'un trésor est caché dans ses ruines et que pourtant ils n'osent aller à sa recherche dans la crainte d'apparitions, dont avaient été épouvantés, à ce que nous disait le narrateur, les premiers qui tentèrent de s'en emparer.

A deux heures nous nous remîmes en marche, et à quatre nous arrivâmes au village de Tilline, dont la situation est très pittoresque. Une cinquantaine de maisons sont bâties au sommet d'une haute montagne, et à peu près le même nombre en occupe le pied. Une multitude de palmiers et de figuiers, arrosés par des eaux vives dont les sources sont voisines, ornent de la manière la plus agréable des masses de rochers. Pour parvenir à la partie basse du village, nous eûmes encore beaucoup à descendre, et, alors, nous nous trouvâmes dans une plaine d'une grande étendue. Elle est coupée, dans la direction de l'est à l'ouest, par un ruisseau appelé *Chabab de Tilline* (Torrent de Tilline). Abdul Kérim nous fit arrêter un quart d'heure sur ses bords garnis de saules; et, de même que les autres Maures, il y fit ses ablutions.

A peine nous étions-nous remis en marche, qu'Abdallah

nous indiqua la maison de son père. Il prit aussitôt les devants et s'éloigna au galop. Au moment où il nous quittait, un lièvre étant parti sous les pieds de son cheval, il le tua dans sa course d'un coup de fusil.

Il était nuit lorsque nous arrivâmes à Talent, demeure de Sidy Ischem. L'obscurité permettait à peine de distinguer les objets; cependant nous pûmes encore nous faire une idée de la maison de ce chef. Elle n'était qu'à moitié construite, et avait l'air d'une espèce de château situé sur un monticule qui dominait la plaine. Nous entrâmes dans une vaste cour, et on nous indiqua la place où nous devions nous mettre pour passer la nuit. Notre escorte prit la sienne à côté de nous, et un Maure, serviteur de Sidy Ischem, apporta sur-le-champ à Abdul Kérim et à ses compagnons, du thé et du couscoussou.

On paraissait faire peu d'attention à nous, lorsqu'Abdallah, suivi de six ou sept jeunes gens qui étaient ses frères, vint nous appeler de la part de son père, et engagea Hamar, qui était déjà très connu à Talent, à nous accompagner. Accablés par la fatigue, nous étions couchés tous les cinq à l'abri d'un mur; nous nous levâmes aussitôt, et ceux mêmes qui pouvaient à peine marcher se traînèrent comme ils purent, pour aller satisfaire, non sans éprouver une émotion que je ressentais moi-même, la curiosité du chef puissant qui exigeait notre visite. Sa présence nous rassura. Je n'avais pas encore vu un Maure aussi enjoué que Sidy Ischem, ni d'une plus belle figure. Il était couché sur un tapis dans le coin d'une cour dont la moitié, qui était couverte, formait une chambre ou plutôt un hangar. L'autre moitié n'avait pas d'abri. Plusieurs Maures étaient couchés à peu de distance de Sidy Ischem, mais conservaient en sa présence une attitude respectueuse. L'un d'eux, qui savait quelques mots espagnols, et qui paraissait jouir de sa faveur, était une espèce de

bouffon. Il avait le privilège de le faire rire, et lui servait continuellement du thé.

Sidy Ischem nous accueillit avec une grande affabilité. Il me fit asseoir sur le tapis, ainsi que mes compagnons, et le Maure, son favori, nous servit du thé. On nous en fit boire, à force d'instances, une quantité qui m'eût paru prodigieuse, si notre hôte n'en eût bu dix fois plus que nous. Pendant près de deux heures que nous restâmes avec lui, il ne cessa d'en prendre. Il parlait avec une volubilité étonnante, riait aux éclats, et vidait sa tasse aussitôt qu'elle était remplie. Ce thé, dans lequel on faisait infuser du baume et quelques autres plantes odoriférantes, me parut excellent. Après nous en être, je puis dire gorgés, Sidy Ischem donna des ordres pour qu'on nous apportât le couscoussou, et alla nous chercher lui-même, dans une chambre voisine, un énorme pot de miel.

Un traitement aussi peu attendu ne manqua pas d'établir une grande familiarité entre nous et un hôte aussi affable. Les questions et les réponses succédèrent à un bon repas; et Sidy Ischem nous parla beaucoup de Beïrouc. Je me rappelle qu'oubliant alors la position dans laquelle nous nous trouvions, et plus encore la parenté de ces deux chefs, nous dépeignîmes avec amertume à Sidy Ischem les souffrances que Beïrouc nous avait fait éprouver. La franchise sans doute déplacée avec laquelle nos plaintes étaient exprimées n'irrita cependant pas Sidy Ischem ; elle lui occasionna seulement de grands éclats de rire, et ne changea rien aux bonnes dispositions qu'il nous avait montrées, et qu'Hamar, en répondant aux questions qu'on lui adressait sur notre compte, eut soin d'entretenir par l'éloge qu'il fit de chacun de nous.

Nous nous disposions à prendre congé de Sidy Ischem,

pour aller goûter le repos dont nous avions besoin, lorsque, s'apercevant de notre intention, il nous fit signe de rester. Il se leva alors, et, après quelques minutes d'absence, il revint avec plusieurs très beaux fusils de fabrique européenne, qu'il me donna à examiner. Un de ces fusils lui avait été envoyé, peu de temps auparavant, par le consul d'Angleterre, qui avait voulu reconnaître, après la délivrance de l'équipage d'un navire anglais, les soins que ce chef maure était supposé en avoir eus. Celui-ci voulut savoir le prix de cette arme : elle était fort belle, mais je lui donnai une valeur exagérée.

Sidy Ischem, enchanté de ce que je venais de lui dire, me montra aussi ses chevaux. Plusieurs se trouvaient attachés à dix pas du tapis sur lequel nous étions couchés. L'un d'eux, celui qu'il appréciait davantage, se distinguait des autres, qui étaient tous d'une grande beauté, par ses formes peu agréables et son extrême maigreur. Il n'avait absolument que la peau et les os, et on pouvait le croire sans valeur. Cependant il en avait une bien réelle, et son maître m'assura que plusieurs fois il en avait refusé deux mille piastres. Vainement on en eût offert à Sidy Ischem une somme plus considérable; ce cheval lui était trop utile pour qu'il se fût décidé à le vendre : il avait été dressé à supporter les fatigues des voyages dans le désert. Il restait quelquefois deux jours sans manger, et on le soutenait facilement au moyen d'une petite quantité de sa nourriture habituelle, qui se composait uniquement d'un peu de farine et de lait de chameau.

Un animal plus digne d'attention encore ajoutait à la nouveauté de la scène que nous avions sous les yeux. Malgré son naturel sauvage, il courait de tous côtés en liberté. Il tenait autant du veau que du cerf, et avait une taille moins élevée que celle de ce dernier animal. L'éclat de sa robe, formée par un poil ras d'une blancheur éblouissante et sans

aucune tache, était encore relevé par l'effet des sabots noirs qui garnissaient ses pieds fourchus, et par ses cornes, également noires et semblables à de l'ébène: celles-ci, sans aucune inégalité, s'élevaient, en diminuant de grosseur, comme deux cannes, à la hauteur de plus de trois pieds. Elles étaient recourbées vers la partie supérieure et formaient presque un demi-cercle au-dessus du corps. Quand ce joli quadrupède, dont le nom plusieurs fois répété m'a échappé, relevait sa tête, il pouvait avec ses cornes toucher sa queue, qui avait tout au plus six pouces de longueur (1). Des cavaliers de Sidy Ischem l'avaient pris deux ans auparavant dans les montagnes qui avoisinent Talent. Sa jeunesse ayant permis de l'apprivoiser, il était devenu un animal domestique. Cependant, comme il ne nous connaissait pas encore, il nous poursuivait avec acharnement, et, pendant que nous prenions le thé, venait nous frapper doucement avec ses cornes, qui eussent été dangereuses s'il se fût irrité. L'espèce d'inquiétude que nous causait son approche augmentait encore la gaieté de notre hôte.

Il pouvait être minuit quand nous quittâmes Sidy Ischem pour aller prendre du repos. Ce chef nous annonça que nous ne partirions pas le lendemain, parce qu'à la pointe du jour devait commencer la fête de Mahomet. Il fut donc décidé que nous ferions chez lui un séjour : nous ne pouvions nous en plaindre, car notre fatigue nous le rendait nécessaire, et un accueil auquel nous étions loin d'être accoutumés, tempérait le désir que nous avions de partir.

La nuit était à peine écoulée, lorsque Sidy Ischem parut dans la cour où nous étions couchés. Il me fit signe de venir à lui, me donna un mouton qu'un nègre tenait à ses côtés, et m'engagea, ainsi que mes compagnons, en me disant qu'il

(1) Ce quadrupède est, à ce que je crois, un bubale.

était pour nous, à aller le tuer dans un jardin voisin. Peu disposé à me charger de cette opération, je remerciai notre hôte et lui témoignai le désir qu'on nous donnât plutôt un peu de viande quand elle serait cuite et préparée. Le refus d'une faveur, évidente le jour de la plus grande fête des Maures, parut choquer un instant Sidy Ischem ; cependant, il se retira avec son mouton, et, sans paraître trop fâché, me fit entendre que nous serions servis ainsi que nous le souhaitions. Si nous avions cru lui déplaire, nous nous serions bien gardés de refuser son présent ; mais nous savions déjà combien les Maures étaient curieux de nous voir tuer les animaux, et nous savions surtout que la manière dont nous nous y prenions les animait au dernier point contre nous.

Quelques moments après, Sidy Ischem, qui était rentré dans sa maison, en sortit, monté sur un superbe cheval, et accompagné de ses fils et de plusieurs autres cavaliers. Il était mis avec beaucoup d'élégance, et une draperie bleu de ciel, qu'il avait sous son haïque, et qui se laissait voir seulement sur la poitrine, produisait le meilleur effet. Ce chef tenait à la main le fusil anglais que je lui avais vanté la veille ; il nous sourit d'un air gracieux en passant à côté de nous, et s'éloigna au galop avec sa suite. Notre escorte, désireuse de prendre part à la fête, disposa ses chevaux et ne tarda pas à le rejoindre. De sorte que nous restâmes, avec quelques serviteurs de la maison, seuls au milieu de la cour.

Le lieu du rassemblement pour la fête était dans un village nommé Illekh, situé à une demi-lieue à l'ouest de Talent, et en grande partie habité par des Juifs, qui font le commerce avec Sidy Ischem. Les nombreux coups de fusil que nous entendîmes bientôt, nous annoncèrent que les courses étaient commencées, et nous donnèrent quelque idée d'une fête dont nons n'avions pas désiré être spectateurs.

Ces courses duraient encore, lorsque nous vîmes entrer dans la cour un étranger monté sur un mulet. C'était Amenahem, que nous n'avions pas revu depuis Ouadnoun. Il m'apportait une lettre de M. Casaccia, et quelques paires de souliers, dont nous sentions le plus grand besoin. La lettre qu'il me remit en contenait deux à mon adresse, écrites par le consul général de France à Tanger. Ce sont les premières que j'aie reçues de M. Sourdeau; elles me sont parvenues lorsque j'étais encore entre des mains barbares, et j'ai pu, pour cette raison, apprécier davantage les sentiments de la touchante humanité qui les avait dictées. Qu'il me tardait de faire la connaissance de l'homme généreux qui, dans ses lettres pleines d'expressions bienveillantes, me mandait :

« Veuillez, monsieur, vous et vos compagnons d'infortune, » disposer de moi de toutes les manières que vous jugerez » convenable de le faire. C'est la plus belle attribution de nos » fonctions, que celle qui nous fournit l'occasion d'être utiles » à nos compatriotes. Du courage, monsieur, du courage; je » sens qu'il vous en faut beaucoup avec de pareilles gens. » Dieu vous sortira de ce mauvais pas ; espérons tout de sa » bonté infinie. »

Les lettres de M. Sourdeau nous firent pleurer d'attendrissement. Elles prévoyaient toutes les chances qui pouvaient nous être contraires ; elles nous donnaient le conseil d'éviter, le plus qu'il serait possible, les attouchements des Maures, pour nous préserver de la peste qui ravageait l'empire de Maroc; elles nous engageaient à ne pas continuer, une fois parvenus à Mogador, notre voyage par terre, parce que nous courrions risque d'être égorgés. Enfin, chaque phrase exprimait la plus tendre sollicitude, et nous pénétrait des sentiments de la plus vive reconnaissance.

Après avoir témoigné au bon Amenahem la joie que m'inspirait son arrivée, je lui fis part de l'étonnement que me causait l'accueil de Sidy Ischem. « Quant à moi, je n'en suis » pas surpris, me répondit Amenahem ; cependant, si vous » restiez longtemps avec lui, vous ne le verriez pas toujours » sous le même aspect. C'est un prince puissant, estimé à » cause de son courage, et très respecté des Maures, parce » qu'il est chérif et le gardien du sanctuaire d'Illekh de » Moussa. Mais son caractère est extrêmement variable ; Sidy » Ischem passe dans un instant de la joie à la fureur, et on » l'a vu plusieurs fois donner la mort à des convives, au » milieu des fêtes qu'il animait par sa gaieté.

» Vous savez, ajouta Amenahem, on vous l'a déjà dit, que » la guerre est presque continuelle entre les sujets du sultan » et les Maures qui vivent dans le désert. Depuis quelque » temps cependant, elle est moins générale, et Sidy Ischem » y prend peu de part. Cet intervalle de paix donnant à » Soliman l'espoir qu'il pourrait l'engager à venir à Maroc, il » lui fit témoigner la satisfaction qu'il éprouverait à le rece- » voir ; mais, trop adroit pour se laisser prendre à un piège, » Sidy Ischem rejeta bien loin cette proposition. Néanmoins, » voulant donner au sultan une idée de son pouvoir et de ses » richesses, il lui envoya en présent cinq cents esclaves, » cinq cents chameaux et cinq cents chevaux. En même temps » il écrivit à Soliman qu'il n'irait jamais le voir, et que son » intention était seulement de lui prouver, par l'envoi de ces » présents, qu'il était son égal. »

La mobilité des traits de Sidy Ischem, plus grande encore que celle qui m'avait tant frappé dans Beïrouc, me rendit probable ce qu'Amenahem me disait de son inconstance excessive ; et je compris qu'il fallait bien se garder d'irriter un pareil homme.

Nous ne tardâmes pas à le voir revenir. Les courses étant terminées, il rentra avec sa suite. Il ne fut pas plus tôt descendu de cheval, qu'il m'appela pour me demander si je savais jouer aux dames. Ayant répondu affirmativement, il donna l'ordre à un Maure d'aller chercher son damier ; et, pour faire notre partie,nous nous couchâmes à terre,en dehors de la maison, au milieu d'un groupe de curieux, qui ne manquèrent pas de nous entourer. Le damier de ce chef si puissant était simplement une planche, dont les cases étaient indiquées par des raies tracées avec un couteau. Un petit tiroir,attaché au-dessous de la planche, renfermait les dames, qui étaient de petites pierres, pour un des joueurs, et des noyaux de dattes pour l'autre. La manière dont Sidy Ischem joua, différente de la nôtre, me dérouta entièrement, et il me gagna ; mais quand même il m'eût été possible d'avoir sur lui l'avantage, je crois que, d'après ce qu'Amenahem venait de me dire, j'aurais été assez complaisant pour céder la victoire à mon adversaire. Après avoir joué seulement deux parties, il me laissa comme indigne de me mesurer avec lui, et il se mit à jouer avec son favori, qui fut aussi maladroit que moi, ou bien usa de la même politique que j'aurais pu employer.

Cette journée se termina comme celle de la veille, par la faveur qui nous fut encore accordée de prendre le thé avec notre hôte. En le quittant, il nous annonça que nous partirions le lendemain matin.

Chacun de nous eût bien voulu, au lieu de faire un détour de vingt-cinq lieues, pour aller remercier, à Tarodant, le gouverneur qui nous avait fait racheter, pouvoir se rendre directement à Mogador avec Amenahem. Notre état d'épuisement nous faisait regretter que les choses ne pussent s'arranger ainsi. M. Mexia, surtout, ne paraissait pas être dans

le cas de supporter ce surcroît de fatigue. Ses douleurs, qui s'étaient calmées pendant quelques jours, venaient de le saisir de nouveau avec la plus grande violence. Il demanda donc à se séparer de nous, en déclarant que rien au monde ne le ferait consentir à nous suivre, puisqu'il sentait qu'il périrait s'il fallait qu'il s'exposât aux fatigues d'un voyage inutile.

En effet, le lendemain 3 octobre, à six heures du matin, tout se trouvant disposé pour le départ, et notre escorte étant à cheval, M. Mexia annonça qu'il était dans l'impossibilité de nous accompagner. Abdul Kérim et Mohammed, étonnés de cette détermination, descendirent de cheval et cherchèrent à le persuader ; mais M. Mexia, couché sur la terre, et en proie aux plus vives souffrances, résista à tous les efforts qu'ils renouvelèrent vainement pour l'emmener. Touché d'une aussi triste position, j'exprimais l'indignation que je ressentais de l'inhumanité de nos conducteurs, et je cherchais à intéresser en notre faveur Sidy Ischem, que nous regardions comme un protecteur. Ce moyen réussit ; et il fut décidé qu'on attendrait encore un jour chez lui : mais le lendemain, M. Mexia, étant toujours aussi malade, fit la même résistance. Notre escorte devint alors impitoyable. Elle alla le chercher, le prit par les bras et par les jambes, et, malgré ses cris, le plaça de force sur son mulet, dans un état qui annonçait une mort prochaine. Les hommes qui nous accompagnaient devaient nous ramener en échange du prix de notre rançon, et ils ne voulaient pas nous laisser davantage entre les mains des indépendants : ils exécutaient leurs ordres, et peu leur importait qu'en arrivant nous fussions morts ou en vie.

C'est au milieu de la douleur que nous fit éprouver cette insensibilité révoltante, que nous adressâmes nos adieux à

Sidy Ischem, à son fils Abdallah et à ses autres enfants, dont nous n'eûmes aussi qu'à nous louer, pendant notre séjour à Talent. Nous nous mîmes ensuite en route, et Hamar, qu'on fit monter en croupe derrière M. Mexia, fut chargé de le soutenir.

Après un quart d'heure de marche, nous arrivâmes à Illekht où la fête s'était donnée la veille. Amenahem, qui y séjournait souvent pour les affaires de son commerce, nous y avait devancés. Il nous offrit au passage quelques provisions ; mais Abdul Kérim ne nous permit pas de les prendre, et nous mena, sans s'arrêter, jusque sur le bord d'une rivière nommée *Ras El-Ouadi* (tête de la rivière). Son eau était si peu profonde et si limpide qu'on distinguait parfaitement les cailloux arrondis qui formaient son lit. Nous la passâmes facilement ; cependant Hamar m'assura que lorsque les pluies tombaient avec abondance il fallait souvent, pour la traverser, attendre pendant plusieurs jours que les eaux fussent écoulées. Nous n'étions plus qu'à une lieue de Tamaléh, où nous devions passer la nuit ; nous nous remîmes en chemin, et à cinq heures du soir nous y entrâmes. Nous étions tous fatigués ; mais M. Mexia ne l'était guère plus que nous, et, à mon grand étonnement, il s'était rétabli un peu pendant la route.

Tamaléh est le premier endroit où réside un cheik qui commande au nom de l'empereur ; il est par conséquent sur la ligne de frontières entre l'empire de Maroc et le pays des Maures indépendants. Sidy Ischem et ce cheik sont presque toujours aux prises, même quand la guerre n'est pas déclarée. Tamaléh renferme une trentaine de maisons considérables, dont plusieurs, crénelées et avec des tours, figurent des châteaux. La principale de ces maisons est celle du cheik. Ce fut chez lui que notre escorte nous fit descendre. Il était absent au moment où nous arrivâmes, mais il ne tarda pas à paraître, avec une troupe de Maures qui revenaient avec lui

d'une expédition dans les environs. Cet homme très grand et très maigre, monté sur un cheval aussi maigre que lui, fit, d'un air fanfaron, son entrée dans la cour, où nous étions déjà couchés. Il était précédé par un troupeau composé de chameaux, de moutons et de chèvres qu'il venait d'enlever à l'ennemi. Les Maures qui accompagnaient le cheik avaient presque tous des figures atroces, et ils étaient encore animés du carnage qu'ils venaient de faire dans les montagnes voisines, où ils avaient tué quinze Maures indépendants, après les avoir forcés à se rendre prisonniers. Ces hommes, à qui la joie du succès de leur expédition inspirait encore plus d'inhumanité, nous entourèrent, en nous insultant de toutes les manières. Notre escorte, qui par devoir cherchait à calmer leur rage, y parvenait difficilement. Heureusement le cheik eut compassion d'une position réellement inquiétante, et nous tira de ces mains cruelles, pour nous faire entrer dans l'intérieur de sa maison, où on nous donna abondamment à manger.

Nous ne fûmes sans doute redevables de la protection du cheik qu'à l'obligation qui lui était imposée de recevoir des esclaves rachetés par son maître. J'en suis convaincu, parce que je reconnus dans cette circonstance, que la haine des Maures de l'empire contre les chrétiens est encore plus forte que celle des Maures indépendants. Cette haine, il est à propos de le faire remarquer, devenait plus sensible à mesure que nous avancions vers le nord, et augmentait en raison du degré d'une plus grande civilisation. Les mauvais traitements que nous avions éprouvés de la part des Ouadlims, provenaient plus de leur naturel sauvage que de leur antipathie religieuse. Nos horribles souffrances à Ouadnoun, étaient plutôt encore l'effet des sentiments personnels du cheik, dont nous étions les esclaves, que de l'aversion, cependant bien

reconnue, des Maures sous ses ordres. Mais sur les terres de l'empire, les habitants, plus instruits dans leur religion,et par conséquent plus ennemis d'un autre culte, nous regardèrent avec horreur. En général j'ai remarqué, et ce que j'avance est un fait positif, que tous les Maures qui vivent dans l'indépendance du désert, se distinguent par quelques qualités généreuses dont les autres sont dépourvus. La liberté dont ils jouissent est-elle la cause de cette supériorité morale ? Je le crois. N'ayant pas à craindre continuellement la rigueur souvent injuste d'un maître absolu, leurs qualités naturelles se développent, et ils n'ont pas le besoin, que paraissent ressentir les Maures de l'empire, de faire éprouver à d'autres les mauvais traitements dont ils sont eux-mêmes les victimes.

Ceux-ci nous auraient peut-être massacrés sans le secours de notre escorte, dont les bonnes dispositions pour nous étaient cependant changées, puisqu'elle ne nous défendait contre les insultes que quand elles devenaient excessives. La protection de l'empereur, sous laquelle nous voyagions, étant notre seule sauvegarde, nous eussions donc infailliblement péri quelques jours plus tard dans ces mêmes lieux, lorsque le pouvoir de Soliman y fut méconnu, et lorsqu'on y vit se développer une insurrection, qui fit bientôt des progrès dans le reste de l'empire.

Déjà les premiers symptômes de cette insurrection se manifestaient. Quelques Maures révoltés parcouraient la campagne, et rendaient dangereux le chemin que nous devions suivre pour gagner Tarodant. Il fallait donc braver tous les genres de dangers, et celui dont nous menaçait la peste, au-devant de laquelle nous marchions, n'était pas le moins redoutable. Plus de cent mille hommes avaient déjà péri victimes de ce terrible fléau.

Le 4 octobre à la pointe du jour, nous quittâmes Tamaléh.

Notre hôte monta à cheval, et nous accompagna pendant une heure jusqu'à la lisière d'un bois formé dans la plaine par des oliviers et des argans. Au moment d'y entrer le cheik prit congé de nous. Abdul Kérim et ses compagnons qui avaient habituellement leurs fusils renfermés dans des fourreaux de drap écarlate, les en tirèrent alors pour les charger. Cette précaution m'annonça que nous pouvions être inquiétés pendant la route. Abdul Kérim, qui avait réuni tout son monde, marcha en tête, en se tenant sur ses gardes. Il portait les yeux de tous côtés, et cherchait, ainsi que les autres Maures, à éviter quelque surprise.

A midi seulement nous sortîmes du bois, après l'avoir traversé dans toute sa longueur, sans aucune mauvaise rencontre. On nous fit arrêter alors à côté d'une citerne, et on nous donna à manger la moitié d'un pâté de dattes, que Sidy Ischem avait remis à nos conducteurs. Ce pâté, renfermé dans une peau de chèvre coupée en rond, contenait, outre les dattes, des raisins et des amandes. Nous le trouvâmes excellent ; mais cette nourriture nous paraissait peu propre à réparer nos forces, et à nous mettre en état de supporter la fatigue de la journée. Nous avions déjà fait sept lieues, et on en comptait encore autant jusqu'à Tarodant. Nous eussions désiré n'y arriver que le lendemain, mais Abdul Kérim et Mohammed, peu touchés de notre extrême faiblesse, nous firent remonter sur nos mulets, et partir au grand trot.

Le chemin nous présenta bientôt un aspect enchanteur ; la plus riche végétation s'offrit à nos yeux ; et, vers les quatre heures du soir, nos guides nous montrèrent les minarets de Tarodant, qui s'élèvent en grand nombre au-dessus des arbres dont est couverte la plaine dans laquelle cette ville est située. Nous en étions encore à deux lieues, et déjà on découvrait, dans la campagne, la culture qui annonce le

voisinage d'une grande cité. De toutes parts nous apercevions des champs de maïs, des melons d'eau, des dattiers, des oliviers, et des ceps de vigne chargés de grappes énormes. Nous passions, pour ainsi dire, dans les jardins, puisque la route étroite que nous suivions en était bordée de chaque côté. Les eaux les plus vives arrosaient ces jardins : distribuées avec art dans une infinité de canaux, elles coulaient en serpentant au milieu des terres cultivées. Le soin avec lequel elles étaient ménagées prouvait que le système d'irrigation n'est jamais mieux entendu que dans les lieux voisins des contrées privées des sources salutaires qui procurent la fécondité à la terre.

Il était près de six heures quand nous arrivâmes sous les murs de la ville. Les derniers rayons du soleil couchant les frappaient encore, et augmentaient leur teinte naturellement rougeâtre. Ces murs, faits de terre et de gravier réunis par le ciment, sont d'une épaisseur prodigieuse, et me parurent avoir environ vingt-cinq pieds de hauteur. Leurs nombreuses crénelures font l'effet d'embrasures de canons ; et l'enceinte qu'ils forment est si considérable, qu'à la première vue on doit croire que Tarodant contient au moins quatre-vingt mille habitants, alors qu'elle en compte seulement vingt-cinq mille, au plus.

Avant d'y entrer, quelques Maures, qui étaient montés en croupe sur nos mulets, en descendirent, ainsi qu'Hamar, que j'avais sur le mien. On voulait apparemment nous laisser tous les honneurs de la réception qui allait nous être faite, ou plutôt les Maures, qui avaient profité de nos montures, ne voulaient pas, aux yeux des habitants, paraître mieux disposés qu'eux pour des chrétiens. La nuit approchait, mais l'obscurité n'était pas assez grande pour qu'il nous fût possible de traverser la ville sans être vus. Dès que l'on nous

aperçut, le cri de *n'sara*, proféré avec fureur, se fit entendre sur notre passage. Les habitants, couchés le long des murs de leurs maisons, se levèrent à notre approche, et un grand nombre nous suivit en courant, et en nous accablant d'injures. Quelques-uns même nous jetèrent des pierres. Nous poursuivîmes notre chemin, toujours au grand trot, pendant près d'un quart d'heure, sans oser détourner la tête, et au milieu du nuage de poussière qu'élevait autour de nous la foule qui accompagnait nos pas, en exprimant la rage la plus effrayante. L'escorte, qui ne nous accordait qu'à regret sa protection, riait de l'accueil qu'on nous faisait,et paraissait se complaire à nous montrer en spectacle. Cependant, quand les insultes devenaient trop graves, Abdul Kérim, qui nous précédait, revenait vers nous, et engageait, par des paroles qui n'étaient pas toujours écoutées, les Maures à s'éloigner. C'est avec ce cortège que nous arrivâmes enfin au palais du gouverneur. On nous fit descendre devant la porte ; mais notre faiblesse ne nous permettant pas, dans le premier moment, de nous soutenir sur nos jambes, nous tombâmes malgré nous auprès d'un mur, où nous restâmes quelque temps exposés aux injures d'une populace menaçante. Heureusement des gardes et plusieurs nègres sortirent bientôt du palais et la firent reculer. En même temps un Maure, qui paraissait jouir d'une certaine considération, et que j'ai su depuis être le secrétaire du gouverneur, vint à nous, nous fit signe de le suivre, et nous introduisit dans un jardin.

Jamais peut-être on ne passa, par une aussi brusque transition, d'un état douloureux à une situation pleine de tous les charmes. Un instant auparavant nous étions livrés aux plus vives inquiétudes au milieu d'une foule de furieux, et déjà nous jouissons, dans des lieux inabordables aux importuns, de la tranquillité que nous procure l'isolement, constant

objet de nos désirs. Ce passage d'une position à une autre fut si rapide que les cris et les imprécations que nous venions d'entendre nous parurent l'effet d'un songe. Le silence le plus parfait régnait autour de nous ; le bruit de quelques eaux jaillissantes, et le doux frémissement des arbres, agités faiblement par un vent léger, troublaient seuls le calme d'une nuit admirable. Nous nous trouvions transportés dans un jardin d'une vaste étendue. L'obscurité nous empêchait encore de juger de sa beauté ; mais le parfum des orangers, dont l'air était embaumé, nous y promettait un séjour délicieux.

Une magnifique allée, garnie des deux côtés de ces arbustes, conduisait à un pavillon situé au bout du jardin. Le secrétaire du gouverneur, précédé par des esclaves qui portaient des bougies, nous y mena et nous y fit entrer en nous annonçant que El-Caïd El-Djellaly consentait à ce qu'il nous servît d'asile pendant le séjour que nous devions faire à Tarodant. Notre conducteur nous assura que ce pavillon était celui qu'occupait le sultan, quand il venait visiter la capitale du royaume de Sus. Il nous fit entendre qu'aucun chrétien, avant nous, n'y avait pénétré, et que nous devions cette faveur insigne aux bienveillantes dispositions du gouverneur à notre égard. « Vous pouvez, ajouta-t-il, demander ce qui vous est » nécessaire : tout vous sera immédiatement accordé ; et ces » Maures qui savent votre langue (en nous parlant ainsi il » nous indiquait deux hommes de très mauvaise mine qui » nous regardaient attentivement), sont chargés de veiller » à vos besoins. » Le secrétaire de El-Caïd El-Djellaly prit ensuite congé de nous, en nous annonçant que le lendemain ce dernier viendrait lui-même nous visiter.

Les Maures auxquels on venait de nous recommander étaient deux renégats ; l'un Espagnol et l'autre Italien. Leurs

figures et leurs manières annonçaient assez, sans qu'ils l'avouassent, les raisons qu'ils avaient eues d'abandonner leur patrie et leur religion ; et chacun d'eux, bien sûrement, s'était rendu fameux par plus d'un crime. Notre position bannissait tout scrupule, et nous leur fîmes, pour ainsi dire, l'accueil qu'on eût fait à des frères. On le concevra si on se représente la joie que nous éprouvâmes en entendant parler des langues qui nous étaient familières, et en voyant deux êtres qui nous accordèrent de l'intérêt. Leur changement n'avait pu les rendre fanatiques, et ils ne pouvaient ressentir pour nous aucune aversion. A nos yeux, ils parurent seulement des compatriotes égarés ; je dis compatriotes, car dans le malheur, et à de grandes distances, un Italien, un Espagnol, un Anglais, un Français sont du même pays ; les nuances alors se confondent pour unir les individus, et il suffit d'appartenir à une contrée civilisée, pour avoir la même patrie, et quelquefois les mêmes sentiments.

Ces deux renégats eux-mêmes ne nous virent pas sans éprouver une vive émotion : les souvenirs que notre vue leur rappela réveillèrent en eux des regrets ressentis bien souvent. Ils maudirent leur funeste résolution, et nous parlèrent aussitôt de leur ennui et de leurs souffrances : le but de tous leurs désirs était d'échapper un jour à la surveillance qu'on exerçait sur eux, et de revoir les lieux qui les avaient vus naître. La voix de la patrie parlait fortement à leurs cœurs ingrats ; cette voix, qui se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde, et rappelle toujours, pour mourir auprès de son berceau, l'homme errant et malheureux.

Le renégat espagnol, celui qui nous voyait avec le plus de plaisir, se nommait Absalem. Depuis environ douze ans, il était au service des gouverneurs de Sus. Son mérite, comme artilleur, ayant été reconnu, il était devenu à la fois canon-

nier et directeur d'un arsenal qui renfermait seulement trois ou quatre petites pièces de canon en mauvais état. C'était lui qui, dans la guerre faite huit ans auparavant à Sidy Ischem, par le prédécesseur de El-Caïd El-Djellaly, avait dirigé le feu qui brûla plusieurs maisons de ce chef indépendant. L'habileté d'Absalem avait établi sa réputation à Tarodant, et le gouverneur actuel, pour cette raison, le traitait, à ce qu'il nous disait, avec une sorte de bienveillance.

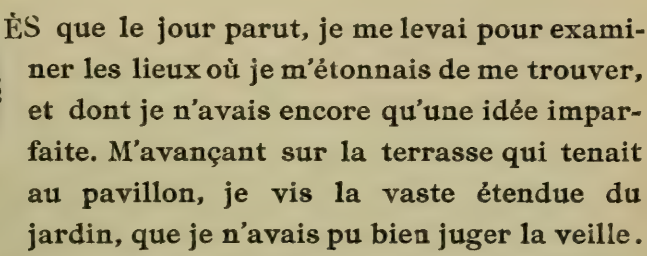
Cette bienveillance du gouverneur se manifesta bientôt pour nous-mêmes, par l'arrivée de plusieurs nègres qui avaient l'ordre de nous servir. Celui d'entre eux que son importance nous désignait comme intendant, nous fit préparer un souper abondant, et nous donna avec profusion, outre un succulent couscoussou et diverses espèces de viandes, des melons d'eau, des grenades, de très beaux raisins et d'autres fruits.

Cette réception nous fit oublier une partie de nos fatigues. Cependant, vers dix heures du soir, nous désirâmes nous reposer. On nous apporta aussitôt des nattes, qui furent placées dans l'endroit même du pavillon où l'on mettait ordinairement le divan du sultan. Un sommeil agréable ne tarda pas à fermer nos yeux. L'excès de la joie aurait pu seul le troubler. Tout était calme autour de nous, et la confiance que pour la première fois nous éprouvions intérieurement ne pouvait être altérée par les inquiétudes qui avaient agité tant de nuits douloureuses. Aurais-je jamais pu prévoir que celle qui a peut-être été la plus tranquille de ma vie, je dusse la passer, livré aux idées les plus riantes, à la place même où avait reposé quelquefois, pour le bonheur d'un peuple, le cruel despotisme des empereurs de Maroc ?



CHAPITRE XIV.

Description du jardin de l'empereur. — Les naufragés se voient dans un miroir et sont effrayés de leur figure. — Ils se rasent. — On les présente au gouverneur, qui leur montre la lettre de l'empereur du Maroc, ordonnant leur rachat : traduction de cette lettre. — Portrait de El-Caïd El-Djellaly. — Les naufragés sont l'objet d'une universelle curiosité. — Intérêt que leur présence excite. — Le jour de leur départ est fixé.



DÈS que le jour parut, je me levai pour examiner les lieux où je m'étonnais de me trouver, et dont je n'avais encore qu'une idée imparfaite. M'avançant sur la terrasse qui tenait au pavillon, je vis la vaste étendue du jardin, que je n'avais pu bien juger la veille. Cette première impression que l'on éprouve, sans pouvoir la rendre, lorsque le retour de la lumière découvre aux yeux un site agréable et encore inconnu, la fraîcheur du matin, le parfum exhalé par mille orangers couverts de fleurs, l'aspect de plusieurs fontaines abondantes, tant de jouissances enfin auxquelles nous n'étions plus accoutumés, laissent dans mon âme un délicieux souvenir.

La hauteur des murs qui entourent le jardin me frappa d'abord ; ils ont l'élévation de ceux de la ville, et sont crénelés de la même manière. Le pavillon, appuyé contre leur paroi, est situé au nord dans la partie opposée au palais du gouverneur. Une seule enceinte de murs renferme ce palais et le jardin, les sépare de la ville, et leur sert de rempart. Dans une des tours élevées de distance en distance sur le mur, on apercevait une pièce de canon en fer. Elle paraissait destinée à tenir éloigné, dans la campagne, en temps de

guerre, l'ennemi qui aurait tenté de s'approcher de la ville du côté du pavillon.

Ce pavillon, composé de cinq pièces, dont la plus grande se trouve au milieu des quatre autres, ne laisse pas d'être remarquable par sa distribution commode, et la manière élégante avec laquelle il est décoré. Il a trois entrées : la principale, en face de l'allée d'orangers, est précédée par une terrasse et une galerie qui a trois ouvertures cintrées par en haut. Les deux autres sont, l'une à droite, l'autre à gauche du bâtiment. On ne pouvait rien voir de plus riche que les ornements de la pièce principale, quoiqu'elle fût dégarnie des divans et de l'ameublement qui l'embellissent pendant le séjour du sultan. Le plafond en bois peint de plusieurs couleurs, et imitant une tente, attira surtout mon attention par sa charpente extrêmement soignée. Une couronne de soleils dorés, appliquée sur le mur, et assez semblable à du stuc, formait la bordure élégante qni entourait la pièce à sa plus grande hauteur, immédiatement au-desous du plafond ; et le parquet de la chambre était une espèce de mosaïque composée d'une infinité de très petits carreaux de faïence de diverses couleurs. Les portes, quoique dégradées par le temps, brillaient encore par les dorures, qui en étaient bien conservées. Un énorme oranger et un dattier chargé de ses fruits touchaient la terrasse attenante au bâtiment, et confondaient leurs feuillages avec les tuiles vertes qui le recouvraient à l'extérieur.

Mes compagnons venaient de s'éveiller, et le premier désir qu'ils éprouvèrent, et que j'avais déjà ressenti moi-même, fut de se défaire d'une barbe de plus de quatre mois. Absalem nous en donna le moyen, en nous procurant un mauvais rasoir et un miroir. Pour la première fois, depuis notre naufrage, nous pûmes nous regarder. Quelle fut la surprise

de chacun de nous en voyant dans cette glace une figure décharnée et presque inconnue ! Nous étions réellement effrayants ; nos joues caves paraissaient encore plus pâles par le contraste de cette barbe touffue ; aussi nous nous en débarrassâmes avec un plaisir inexprimable, quoique ce fût, aux yeux des Maures, un ornement qui était notre seul titre à un peu de considération de leur part. Une satisfation encore plus grande eût été de pouvoir nous procurer du linge ; mais cette jouissance devait être ajournée. Cependant, autant que cela nous fut possible, nous cherchâmes à nous nettoyer, pour recevoir, d'une manière plus convenable, le gouverneur dont la visite nous était annoncée.

Comme il était encore de bonne heure, j'acceptai, en l'attendant, l'offre que me fit Absalem de me montrer les environs du palais, et les pièces d'artillerie qu'il avait sous sa direction. Ces pièces étaient placées devant la porte principale du palais. Elles consistaient en deux canons anglais d'un petit calibre, et deux obusiers espagnols en mauvais état. Je venais de les examiner avec attention, lorsqu'en relevant la tête j'aperçus un groupe de Maures arrêtés à vingt pas de nous. Le plus remarquable par sa mise tenait un chapelet d'une main, et de l'autre tâtait un énorme mouton. Absalem, qui le vit en même temps que moi, m'annonça que c'était le gouverneur. Je m'approchai aussitôt, et le remerciai, au nom de mes camarades et au mien, des bontés dont il nous comblait. Cette fois il me fut possible de donner à mon discours toute l'étendue que je voulus ; et Absalem, auquel je parlais espagnol, quand je n'étais pas servi à souhait par mes connaissances en arabe, devint mon interprète. El-Caïd El-Djellaly me fit répondre qu'en nous recevant avec quelque distinction, il ne faisait qu'exécuter les ordres du sultan, et que c'était Soliman que nous devions bénir, pour nous avoir tendu une

main secourable dans notre infortune. En même temps il me montra le mouton qu'il venait de choisir, en me disant qu'il nous était destiné, et qu'Absalem allait le tuer et le préparer, pour nous donner le moyen d'attendre le moment où il nous ferait servir de sa table. El-Caïd El-Djellaly me fit ensuite signe de le suivre, et je revins avec lui vers mes compagnons, qu'il accueillit avec la même bonté qu'il m'avait témoignée.

El-Caïd El-Djellaly, accroupi sur la terrasse, contre le mur du pavillon, tournait son chapelet entre ses doigts, et se plaisait à nous adresser une infinité de questions. Nous étions debout devant lui, et Absalem expliquait ce que nous ne pouvions ni dire ni comprendre. Le gouverneur voulut savoir le nom de chacun de nous, et apprendre les traitements que nous avaient fait éprouver les Maures indépendants. Ce fut encore une occasion pour moi de lui témoigner toute notre reconnaissance. Je lui donnai de nouveau l'assurance qu'elle serait éternelle, et que, de retour en France, j'instruirais mon gouvernement de l'intérêt qui lui-même avait pris à notre sort. El-Caïd El-Djellaly parut sensible à une promesse de ce genre, et nous montra la lettre que lui avait transmis l'ordre de nous délivrer. Cette lettre était revêtue du sceau de l'empereur, et il la regardait avec respect. Plus tard je m'en suis procuré la copie, et j'en joins ici la traduction.

« Louange à Dieu. Copie de l'écrit noble, éminent, *(Trans-*
» *cription de l'entourage du sceau)* : Il n'y a de faveur qu'en
» Dieu, c'est en lui que je me confie, et c'est à lui que j'ai
» recours. (*Dans les angles*) *:* Dieu, Mohammed, Abou Bekr,
» Omar, Osman, Aly. (*Dans l'intérieur*) : Suléïman, fils de
» Mohammed, fils d'Abdallah, que Dieu lui accorde le pardon
» et l'asile.



MAROC. (P. 244.)

(*Texte :*)

» Louange au Dieu unique, que la bénédiction soit sur notre
» seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons,
» ainsi que le salut. Notre serviteur El-Caïd El-Djellaly El-
» Rahmany, que le salut soit sur toi, ainsi que la miséricorde
» divine. Et après : nous t'ordonnons de rechercher les chré-
» tiens français mentionnés dans la lettre ci-incluse ; de les
» racheter au meilleur prix possible, de les prendre et de les
» diriger vers la ville de Soueïrah, pour être remis aux
» mains du caïd de cette ville qui les rendra à leur vice-con-
» sul, s'il plaît à Dieu, sans faute. Que Dieu te soit en aide ; et
» le salut. Le 14e jour du mois de chawâl, le béni an 1234 (cor-
» respondant à l'année 1819). »

Parmi les personnes qui accompagnaient El-Caïd El-Djellaly était Abdul Kérim. En présence du gouverneur il nous témoigna plus d'intérêt qu'il ne nous en avait montré pendant le voyage. Comme il devait nous mener jusqu'à Mogador, je n'osai, dans la crainte de l'irriter, me plaindre de ce qu'il n'avait pas eu pour nous les soins que nous avions espérés de sa part. Il fallut, au contraire, louer sa conduite et l'en remercier.

Le gouverneur touché, au moins en apparence, des remercîments que nous lui adressions à lui-même, nous annonça que nous resterions plusieurs jours à Tarodant, afin d'y reprendre un peu de forces : il donna aussi des ordres pour qu'on fît venir devant lui quelques Juifs de la ville, qu'il chargea, dès qu'ils furent arrivés, de nous fournir de l'eau-de-vie (*mahia*), que les Maures, qui n'en boivent pas, ne pouvaient nous procurer. Il s'éloigna en nous promettant que chaque jour il viendrait nous visiter, et nous laissa pénétrés de ses bontés.

El-Caïd El-Djellaly est un homme d'environ cinquante ans. Sa figure, sans être belle, est agréable par son expression de douceur ; et un sourire assez habituel la rend encore plus gracieuse. En général, ses manières sont distinguées, et tout annonce en lui un des principaux personnages de la cour de Maroc, dont il regrettait beaucoup le séjour, depuis qu'il habitait Tarodant.

Dès qu'il fut parti, ainsi que les Maures qui étaient venus à sa suite, je profitai de notre isolement momentané pour essayer de faire le plan d'une partie de la ville. Un petit escalier, pratiqué dans l'intérieur du pavillon, conduisait sur une terrasse qui se trouvait un peu au-dessus du toit, et de laquelle on découvrait en entier Tarodant. De cet endroit j'aperçus, non seulement toute la ville, mais, à mon grand étonnement, presque tous les habitants que la curiosité avait rassemblés autour des murs qui nous séparaient d'eux. Dès qu'on me vit, je devins l'objet de l'attention et des clameurs de la foule que j'avais sous les yeux. Je commençai cependant mon travail ; mais les cris, accompagnés de gestes furieux, redoublèrent avec une telle violence, que, malgré la sûreté de ma position, je ne me sentis pas la force de persévérer dans mon entreprise. Je descendis donc dans le jardin, et je me bornai, n'ayant plus qu'Absalem et Hamar pour spectateurs, à dessiner, du milieu de l'allée d'orangers, la façade du pavillon.

Vers le milieu de la journée, le gouverneur vint nous voir pour la seconde fois. Ses manières furent toujours agréables, mais ne nous parurent plus aussi franches. Il n'y avait cependant rien qui pût motiver ce changement, et je l'attribuai uniquement à l'inconstance habituelle des Maures envers nous. Cette remarque nous engagea à presser notre départ ; et, malgré la permission qu'on paraissait nous laisser de

rester plus longtemps à Tarodant, nous témoignâmes au gouverneur le désir que nous avions de nous remettre en route.

El-Caïd El-Djellaly consentit à notre prompt départ ; mais il nous annonça qu'il n'aurait lieu cependant que le surlendemain, parce qu'il était nécessaire d'en faire les préparatifs. En même temps, il répéta devant nous à Abdul Kérim qu'il le chargeait de nous conduire encore, et il désigna également, pour nous mener jusqu'à Mogador, un jeune Maure qui se trouvait à ses côtés. Ce jeune homme, neveu d'El-Caïd El-Djellaly, et nommé Sidy El-Araby, avait témoigné le désir de venir avec nous. L'espoir, ou plutôt la certitude d'obtenir quelques présents du consul de France, faisait souhaiter à chacun d'être du voyage.



CHAPITRE XV.

Départ de Tarodant. — Mont Bibaouenne. — Agadéer ou Sainte-Croix. — Chaîne de l'Atlas. — Passages difficiles dans ces montagnes. — Marches accablantes. — Epuisé de faiblesse, je suis sur le point de succomber. — Je reprends mes sens en apercevant Mogador. — Joie des naufragés à la vue des navires européens. — Ils entrent dans Mogador. — M. Casaccia vient les recevoir. — D'autres Européens se joignent à lui. — Visite au bacha. — Il déclare aux naufragés qu'ils sont libres.



L-Caïd El-Djellaly tint exactement sa parole, et le 8 octobre tout fut disposé pour le départ. A onze heures du matin, un Maure vint nous avertir que nos montures étaient prêtes, et nos conducteurs déjà à cheval. Nous nous rendîmes aussitôt, suivant l'ordre qu'on nous en donna,

devant la porte du palais, où le gouverneur nous attendait au milieu d'une cinquantaine de Maures qui composaient sa suite. Au moment de le quitter et de monter sur nos mulets, nous lui adressâmes de nouveaux remercîments, et, précédés d'Abdul Kérim et de Sidy El-Araby, nous prîmes le chemin d'Agadéer ou Sainte-Croix. Quelques Maures subordonnés aux autres nous escortèrent également ; et Hamar, notre fidèle compagnon, monta en croupe derrière moi.

Le gouverneur avait prescrit de nous faire sortir de Tarodant sans le traverser ; il voulut nous éviter les insultes que nous avions éprouvées à notre arrivée. Cette décision me fit d'autant plus de plaisir que j'étais déjà tourmenté par l'idée d'un semblable traitement. En conséquence, nos conducteurs nous firent tourner le jardin de l'empereur, et, de cette manière, nous entrâmes dans la campagne sans être obligés de passer par la ville.

Pour suivre le chemin d'Agadéer, il fallut laisser à gauche la rivière Ras El-Ouadi, que nous avions déjà passée, et qui coule à travers une forêt de palmiers et d'oliviers, à cinquante pas au sud de Tarodant. Pendant les deux premières journées nous devions marcher presque toujours vers l'ouest. Un chaînon de l'Atlas, qui se présente à environ six lieues au nord de la ville, et qui court d'orient en occident jusqu'au cap Ger, nous prescrivait de prendre cette direction dont nous ne pouvions nous écarter. Dans toute l'étendue de ces monts, depuis Tarodant jusqu'à Agadéer, un seul chemin s'offre au voyageur qui veut les traverser ; il est très escarpé ; et conduit directement de la capitale du Sus à Maroc, en passant, à ce qu'on m'a dit, sur les flancs de la plus haute des montagnes qui composent la chaîne : cette montagne, située à une demi-journée au nord-ouest de Tarodant, se nomme Bibaouenne. Quand on sort de la ville, elle se présente

sous la forme d'un cône tronqué. Son élévation me parut être, à peu près, celle du mont Righi en Suisse. Hamar m'assura que son sommet était couvert de neige une partie de l'année, ce qui rendait alors le passage extrêmement difficile, et quelquefois impraticable. C'est pour cette raison, me disait-il, que des caravanes destinées pour Maroc faisaient souvent, pour gagner cette ville, un détour considérable, en longeant la chaîne, et en suivant, pendant quelque temps, le chemin que nous avions pris pour aller à Mogador. Ce qui engage aussi, ajoutait Hamar, à éviter le passage du mont Bibaouenne, c'est que les bois qui en garnissent le pied sont remplis de lions féroces. En traversant ces cantons, il faut toujours être sur ses gardes, comme si on devait faire la classe à ces animaux. Lorsqu'ils ne trouvent pas abondamment le gibier dont ils se nourrissent, ils deviennent redoutables pour la contrée voisine, et souvent, pendant les nuits, ils descendent dans la plaine, et viennent faire entendre leurs rugissements jusque sous les murs même de Tarodant.

Le lendemain de notre départ, vers trois heures du soir, nous arrivâmes à la vue d'Agadéer. Cette ville, à une certaine distance, nous fit seulement l'effet d'un château placé sur la dernière montagne de la chaîne qui domine l'Océan à une élévation d'environ quinze cents pieds. Des amas considérables de sable, formés par les vents qui soufflent habituellement du large, nous annoncèrent l'approche de la mer, sur les bords de laquelle nous parvînmes bientôt.

Il nous fallut près de trois quarts d'heure pour atteindre le sommet de la montagne escarpée sur laquelle est bâti Agadéer. Le chemin rocailleux et rapide qui y conduit ne nous permit d'y arriver qu'en faisant de nombreux détours. Des soldats placés à la porte enlevèrent d'abord les armes à nos conducteurs; mais ceux-ci ayant été reconnus ensuite

pour des amis, elles leur furent rendues avant d'entrer. On nous mena chez le gouverneur qui nous accueillit très froidement, ne voulut recevoir que notre escorte dans sa maison, et nous fit conduire au quartier habité par les Juifs. Un de ces derniers, appelé Siméon, fut chargé de prendre soin de nous, et de préparer les provisions qui nous furent envoyées par le gouverneur ; mais notre hôte entendit si bien ses intérêts dans cette occasion, que nous eûmes une peine infinie à obtenir la nourriture qui nous était strictement nécessaire. Pour comble de disgrâce, le jour de notre arrivée était un samedi, et par conséquent celui du sabbat. Vers le soir, lorsque nous espérions goûter le repos, qu'une grande fatigue nous faisait ardemment désirer, nous vîmes la chambre où nous étions couchés se remplir par l'arrivée de la plupart des Juifs de la ville. Ils commencèrent alors leurs prières d'une voix glapissante, et elles continuèrent toute la nuit au milieu des cris les plus aigus et de fréquentes disputes, sans qu'il nous fût possible de jouir d'un instant de sommeil. Mais notre départ fut différé d'un jour ; et ce délai, qui nous assurait, avant de nous mettre en route, une nuit moins agitée, nous permit de nous former une idée de la triste ville qui nous offrait un asile.

Les murs qui entourent Agadéer, dégradés par le temps, sont plus remarquables maintenant par leurs nombreuses lézardes que par leurs crénelures ; et ils ne supportent plus qn'avec peine quelques pièces de canon en fer, qui les affaissent sous leur poids. A l'exception d'une douzaine de maisons encore debout, la ville ne présente qu'un monceau de ruines, et on ne peut se persuader, en la voyant, qu'elle a pu être autrefois l'entrepôt principal du commerce de la Barbarie. Sa population est également très réduite: en ne comptant pas les familles juives qui en font partie, elle s'élève tout au

plus à trois cents personnes ; et comme tous les hommes sont armés, on croirait voir la garnison d'une forteresse, qui n'a d'importance que par sa situation.

Le 11 octobre, à sept heures du matin, après avoir pris congé du gouverneur, nous nous remîmes en route. Nous éprouvâmes encore plus de peine pour descendre la montagne d'Agadéer, que nous n'en avions eu pour la monter. La difficulté du chemin, taillé dans le roc en plusieurs endroits, nous força momentanément de mettre pied à terre. Les nuages qui passaient à nos pieds, et enveloppaient les flancs de la montagne au-dessous de nous, empêchaient d'en apercevoir la base. Il n'était pas possible non plus de distinguer la mer, couverte d'une brume épaisse ; et le bruit de ses vagues, qui venaient se briser avec violence sur la côte, nous indiquait seul sa position.

Nous marchâmes ainsi pendant plus d'une heure sans trop savoir où nous étions ; mais alors les nuages s'étant dissipés, nous découvrîmes bientôt la vaste étendue de l'Océan. Nous aperçûmes également des montagnes très hautes, qui s'élevaient, à notre droite, presque perpendiculairement au-dessus de nos têtes. Pour éviter les obstacles qui se présentent lorsqu'on veut les franchir, nos guides nous firent profiter, pour cheminer sur la grève, du moment où la mer était encore assez basse. Cette manière de voyager tantôt dans l'eau, tantôt à sec, ne fut pas sans inconvénient ; quelques rochers saillants le long de la côte nous obligeaient parfois, pour les tourner, à entrer plus avant dans la mer. Alors nous attendions, pour tenter le passage, le moment où elle se retirait ; mais il arrivait souvent, quand les lames couraient sur nous, que nos mulets effrayés reculaient au lieu d'avancer, et leur entêtement, que nos efforts ne pouvaient vaincre, nous laissait dans une position embarrassante et quelquefois dangereuse.

La marée étant parvenue à sa plus grande hauteur, nous ne pûmes plus continuer le même chemin et Abdul Kérim nous fit entrer dans une gorge étroite que formaient deux montagnes très élevées. Un sentier, par lequel il me paraissait presque impossible d'avancer, même à pied, et qui se dessinait sur le flanc de la plus haute, devait nous conduire jusqu'au sommet. Sa masse colossale la rendait la plus imposante de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors. Il nous fallait le souvenir des obstacles surmontés précédemment dans le désert, et auxquels nul autre ne pouvait être comparé, pour ne pas être effrayés de ceux que nous présentait encore un passage aussi difficile. Pendant deux heures nous montâmes par ce sentier raide, au milieu des précipices qui nous environnaient de toutes parts, et dans lesquels un seul faux pas de nos montures aurait pu nous lancer. Dans plusieurs endroits, où le sentier n'avait souvent pas plus de deux pieds de largeur, nous étions suspendus au-dessus des abîmes les plus profonds; et quelquefois il était si glissant, que les chevaux, et même les mulets, hésitaient longtemps avant de prendre pied sur un terrain qui, n'offrant par moment aucune inégalité, ressemblait assez à une dalle fortement inclinée.

Il était prudent de faire à pied ce chemin dangereux. Quelques-uns de mes compagnons prirent ce parti. Quant à moi, une faiblesse excessive m'empêcha de suivre leur exemple. Jusqu'alors j'avais pu supporter avec une force extraordinaire des fatigues inouïes; mais au moment où je touchais au terme de tant de maux, je me sentis accablé. Mes camarades, et M. Mexia lui-même, quoique toujours abattus, reprenaient progressivement une partie de leurs forces, et moi, au contraire, je devais payer tardivement à mon tour à la nature le tribut imposé par nos souffrances et nos privations.

Aussi ce fut avec une peine infinie que je parvins jusqu'au point le plus haut de la montagne. Heureusement, lorsque nous y fûmes arrivés, Abdul Kérim nous fit faire une halte, et nous laissa la liberté de prendre un peu de nourriture ; c'est ce qui m'empêcha de succomber à la fatigue. Malgré l'inquiétude que je ressentis de mon état d'épuisement, un repos passager me permit de me livrer aux réflexions que devaient naturellement m'inspirer les lieux où je me trouvais. Par l'effet d'événements que je n'avais pu prévoir, j'étais transporté sur la cime sourcilleuse de l'Atlas. C'était sur un des sommets les plus élevés de ces monts célèbres que nous prenions un modeste repas. Nous avions sous les yeux, et nous dominions à une grande hauteur, l'Océan et le cap Ger, où cette chaîne vient aboutir.

Auprès de nous, nous remarquions une citerne profonde creusée dans le roc. Elle contenait en abondance l'eau que les pluies y avaient versée, et qu'on puisait au moyen d'un vase en bois. Ce vase, qui ressemblait assez à un sabot usé, était attaché avec une corde au rocher, près du bassin précieux ; et chaque voyageur, qui en connaissait le prix, le remettait soigneusement à sa place après en avoir fait usage.

A l'élévation où nous étions, les nuages erraient et pesaient sur nos têtes, et le sol paraissait, autour de nous, dépouillé de tout germe de fécondité : en revanche, ce terrain, dégarni de végétation, contenait peut-être des métaux précieux. Les Maures nous dirent que l'on avait pendant un temps exploité, dans les environs, plusieurs mines d'où l'on tirait de l'argent; mais que le sultan en avait ensuite interdit les fouilles, et qu'il ne permettait plus d'y travailler même pour son compte. Un morceau d'améthyste, trouvé dans ces montagnes, et qui me fut donné plus tard, est le seul échantillon que j'aie pu me procurer des minéraux qu'elles doivent renfermer en grande quantité.

Après une heure de halte, nous nous remîmes en route, et parvînmes bientôt, par des sentiers moins difficiles, dans les vallées agréables qui bordent, du côté du nord seulement, le mont escarpé que nous venions de franchir avec tant d'efforts. En le descendant, j'aperçus, à peu près à moitié de sa hauteur, quelques coquillages épars sur le sol, qui me parut entièrement calcaire. Plus bas, nous revîmes les argans et les autres arbres dont sont dépourvus les environs d'Agadéer. Les argans surtout ornaient la pente d'un grand nombre de collines qui s'offraient à notre vue. Les fruits de ces arbres jonchaient la terre; et des chèvres, qui en étaient très avides, allaient les chercher jusque sur les branches, avec une adresse incroyable.

Les maisons, que l'on commençait à apercevoir, différaient de celles que nous avions vues précédemment. Ce n'étaient plus des villages que nous traversions; les habitations étaient presqne toutes isolées, et semblaient être des espèces de châteaux fermés de murs quadrangulaires, du milieu desquels s'élèvent une ou plusieurs tours : elles sont tellement multipliées, qu'on ne peut marcher pendant cinq minutes sans en rencontrer. Elles occupent presque toujours la sommité des collines, et produisent un effet qui donne au pays un caractère tout particulier.

Au coucher du soleil, nous entrâmes dans une gorge profonde où se trouvaient, auprès d'un torrent, une infinité de petits jardins parfaitement cultivés. Ils étaient arrosés par l'eau de ce torrent, qui descendait d'une montagne que nous avions encore à franchir, et bordait d'un côté, en le dégradant, le chemin escarpé sur lequel nous voyagions. La nuit qui survint nous priva bientôt de la vue de ce site romantique. Il ne fut plus possible de rien distinguer, et l'obscurité devint si grande, que chacun de nous, dans la crainte de

s'égarer, pressait sa monture pour ne pas s'écarter de celui qui le précédait. Je désirais ardemment qu'Abdul Kérim et Sidy El-Araby consentissent à s'arrêter; mais ils nous traitaient avec tant de dureté, depuis notre départ de Tarodant, que nous étions certains de leur refus. Ils poussaient la rigueur à notre égard jusqu'à trouver mauvais, et indigne d'un musulman, la pitié que nos fatigues et nos souffrances inspiraient au bon Hamar; et ce brave homme, qui craignait dès lors de paraître à leurs yeux plaindre des chrétiens, n'osait plus nous faire constater la compassion qu'il ressentait.

Il fallait marcher jusqu'au moment où nos conducteurs sentiraient eux-mêmes le besoin du repos. Nous continuâmes donc encore notre route, pendant plus de trois heures, au milieu de cette profonde obscurité, et d'un silence que troublaient seulement, de temps en temps, les plaintes qui nous échappaient, et les aboiements des chiens, qui se faisaient entendre dans le voisinage des habitations, près desquelles nous passions à chaque instant sans les apercevoir. Enfin, à onze heures du soir, on nous fit arrêter auprès d'une de ces maisons. Le maître, réveillé par les cris de nos conducteurs, en sortit aussitôt, et fit allumer un grand feu auprès d'une tour, au pied de laquelle nous étions déjà couchés. On nous y apporta à manger peu d'instants après ; mais cette fois j'avais plus besoin de repos que de nourriture, et quelques heures de sommeil, que l'on nous accordait, ne pouvaient pas réparer une lassitude devenue si excessive, qu'elle m'obligeait à retomber à terre quand j'essayais de me relever.

Cependant, à la petite pointe du jour, nous étions déjà en route. En proie aux plus vives souffrances, et à une faiblesse extrême, il ne m'était presque plus possible de distinguer les

objets qui m'entouraient ; aussi, je ne me rappelle que confusément les événements de cette journée, qui me fit éprouver toutes les angoisses du désespoir. Au terme d'une marche d'environ onze heures, je parvins pourtant, comme les autres, dans la cour d'une maison où nous devions passer la nuit ; je m'y couchai sans avoir la force de rien prendre, et je devins même indifférent au froid rigoureux qui glaça tous mes membres. Après avoir échappé à mille dangers, après avoir supporté avec résignation les chaînes de l'esclavage, fallait-il périr au moment même où elles allaient m'être enlevées ! Cette idée bien cruelle occupa en partie mon esprit pendant une nuit que je passai entièrement livré aux réflexions les plus douloureuses.

Le jour (13 octobre) qui devait terminer enfin tant de maux vint à paraître, mais n'apporta d'abord aucun soulagement à mon état. J'étais sans doute bien mal, puisque n'ayant plus que six lieues à faire jusqu'à Mogador, je désespérais d'y arriver. Pendant ce court trajet, qui me parut si long à parcourir, n'ayant plus la force de me soutenir, je tombai plusieurs fois de mon mulet, et la dernière, je restai quelques instants sur le sable sans aucune connaissance. Abdul Kérim et Sidy El-Araby, qui s'aperçurent de mon accident, revinrent sur leurs pas, et me relevèrent : mais, peu touchés d'une situation aussi inquiétante, il me replacèrent brusquement sur ma monture que ne pouvais plus guider.

Je poursuivais tristement mon chemin, lorsqu'une révolution subite, qui paraîtra peut-être peu croyable, me tira de l'anéantissement où j'étais plongé.

Il était environ midi. J'étais resté en arrière avec Abdul Kérim, qui chassait devant lui mon mulet. Mes compagnons et les autres Maures nous précédaient à une distance peu notable. Lorsqu'ils furent parvenus sur un monticule de

sable, vers lequel nous nous dirigions également, ils s'arrêtèrent tout à coup, et jetèrent en même temps des cris de joie, au milieu desquels j'entendis distinctement le mot Soueïrah (Mogador). On se rappelle les incertitudes auxquelles ce mot, compris trop tardivement, nous avait livrés pendant les premiers temps. Cette fois, en l'entendant prononcer avec ivresse, il frappa délicieusement mes oreilles, et devint la cause du changement extraordinaire qui s'opéra en moi. Une sueur abondante, produite par une vive et soudaine impression, remplaça la fièvre brûlante qui m'agitait, et dissipa le nuage qui me voilait la vue. Je crus seulement alors à la réalité de la délivrance promise. Avant une heure nous devions nous trouver auprès des personnes qui avaient pris intérêt à notre sort. Eussé-je dû, en arrivant parmi elles, rendre le dernier soupir, je regardais déjà comme un bonheur véritable la certitude de nepas terminer ma vie dans des mains ennemies, qui m'eussent refusé leurs secours à mes derniers moments.

Ayant repris mes sens d'une manière aussi miraculeuse, je pressai ma monture, et rejoignis mes compagnons qui m'appelaient. Je partageai bientôt leur allégresse en découvrant Mogador, dont nous étions éloignés tout au plus de trois quarts de lieue. Cette ville se dessinait agréablement sur les bords de la mer, au delà d'un petit désert de sable que nous avions à traverser, et qui seul nous séparait encore de ses murs. Après avoir souvent retracé les scènes d'une vive émotion, je me répéterais certainement si j'essayais de dépeindre le bonheur que nous éprouvâmes dans cette circonstance ; j'affaiblirais d'ailleurs, en voulant l'exprimer, l'idée qu'on ne peut manquer de s'en former.

L'excellent Hamar partageait notre ivresse, et m'exprimait la satisfaction que lui faisait éprouver l'idée de s'embarquer avec moi, sur un des navires qu'il apercevait dans le lointain.

Nous fîmes une halte d'une demi-heure, auprès d'un palais du sultan, qui est isolé dans les sables à un quart de lieue à l'est de la ville, et qui se compose de quatre pavillons gardés par une enceinte de murs assez élevés. A deux heures nous entrâmes dans Mogador. Accoutumés à voir des Européens, les habitants nous regardèrent avec indifférence et sans nous insulter. Abdul Kérim, qui avait l'ordre de nous conduire chez le bacha, nous fit descendre à sa porte. Mes yeux, fatigués de la vue des Maures, cherchaient impatiemment à découvrir des chrétiens. Mon désir ne tarda pas à être satisfait, car, à peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes accourir une personne portant le costume européen. A l'instant, sans prendre aucune information, sans lui demander ni sa qualité, ni son nom, nous lui tendîmes les bras, bien persuadés que le premier Européen qui s'offrait à notre vue ne pouvait être qu'un frère sensible à nos maux. Nous confondîmes nos embrassements sans avoir d'abord la force de prononcer une syllabe ; et l'attendrissement de ce chrétien, plus que ses paroles, nous annonça que nous serrions dans nos bras M. Casaccia.

C'était lui en effet. Il avait appris notre heureuse arrivée, et s'était empressé de venir au-devant de nous. Il fut bientôt suivi des autres chrétiens qui résidaient dans la ville de Mogador, c'est-à-dire, de M. Wilshire, vice-consul d'Angleterre, celui auquel j'avais écrit d'Ouadnoun ; de M. Fox Croft, ancien négociant, et de deux ou trois autres Anglais. M. Wilshire nous accueillit comme des compatriotes, et sa réception me prouva que l'humanité est la vertu distinctive de son âme genéreuse.

Comme c'était au bacha, ou gouverneur de Mogador, qu'il appartenait seul de nous remettre entre les mains de l'agent de notre pays, nous entrâmes chez lui, accompagnés de M.

Casaccia, qui nous servit d'interprète, et le remercia, en son nom et au nôtre, de la protection que nous avait accordée l'empereur son maître. Le bacha était malade. Couché sur son tapis, dans l'endroit le plus obscur de la petite chambre où il nous reçut, il nous parla d'un ton fort dolent, et nous adressa peu de questions ; il nous vanta seulement, ainsi que l'avaient fait constamment les autres Maures, la générosité de Muley-Soliman, et nous déclara que, d'après les ordres qu'il en avait reçus, nous étions libres désormais de nous embarquer, quand bon nous semblerait, pour retourner dans notre pays. Satisfaits de l'heureuse issue de cette audience, nous prîmes congé de lui immédiatement, et M. Casaccia, qui demeurait à peu de distance, nous mena dans sa maison.



CHAPITRE XVI.

Soulagement qu'éprouvent les naufragés après leurs épreuves. — Mon vif désir de rentrer bientôt en France. — Description de Mogador. — Décadence de cette ville. — Vexations auxquelles les négociants chrétiens sont exposés. — Hamar ne peut s'embarquer à Mogador. — Il se met en route pour aller par terre à Tanger. — Je m'embarque avec trois de mes compagnons pour cette ville. — Tempête. — Rapidité de la marche de la goélette. — Changement de vent. — Périls que nous cou rons. — On arrive heureusement à Tanger. — M. Sourdeau, consul général de France, et d'autres Européens viennent au-devant des naufragés, et les comblent de marques d'intérêt.



LA première attention de M. Casaccia fut de subvenir au besoin que nous éprouvions des objets les plus nécessaires. Nous avions eu le bonheur d'échapper, ainsi que je l'ai fait remarquer, à un dépouillement absolu ; mais il est facile de concevoir que, n'ayant eu rien pour changer

pendant près de cinq mois, il eût peut-être mieux valu avoir été privé des haillons de la misère qui nous couvraient encore en partie. Aussi je n'ai pas besoin de dire quel plaisir chacun de nous éprouva lorsqu'il put mettre du linge sur son corps amaigri, et passer une nuit dans un lit, après avoir couché cent trente-cinq jours sur la dure et presque toujours au milieu du sable. Cependant le contentement que l'on ressent, en reprenant les habitudes d'une vie à laquelle on est fait depuis l'enfance, n'est que passager. C'est lorsqu'on est encore en proie aux privations que, la pensée se reportant sur tout ce qui pourrait les adoucir, on se fait un bonheur du moment où on rentrera en possession des jouissances les plus ordinaires. Un morceau de pain était l'objet de notre plus ardent désir; nous dévorâmes le premier qu'on nous donna, et le lendemain nous avions presque cessé de sentir la satisfaction que notre imagination nous avait fait supposer plus vive que la réalité.

M. Casaccia s'empressa de nous prêter quelques vêtements, et nous fit faire ceux qui nous étaient nécessaires. Nous eûmes la bonne fortune très singulière, et moi particulièrement, de retrouver, chez les marchands juifs établis à Mogador, des habits qui nous avaient appartenu, et qui, en passant de main en main, étaient venus du lieu du naufrage jusque dans cette ville. Probablement quelques-uns, quoique assez bien conservés, avaient été essayés souvent par les Arabes ; mais cette idée, et celle du danger de s'en revêtir, à cause de la peste, ne purent comprimer le désir que j'eus de racheter un frac et un uniforme. J'en fis l'acquisition, autant pour me couvrir, que pour avoir le plaisir, en les conservant, d'ajouter un souvenir de plus à celui de mes aventures.

Le lendemain de notre arrivée, Abdul Kérim et Sidy El-Araby rendirent visite à M. Casaccia, afin d'en obtenir des

présents. On leur donna, pour eux et le gouverneur de Tarodant, une certaine quantité de thé et de sucre, quelques pièces de toile, et du drap. Ils convoitaient chaque meuble de la maison, et désiraient surtout une glace qu'ils aperçurent; enfin, si on eût voulu les croire, ils eussent tout emporté, parce que tout leur faisait envie. Ils partirent le jour même, et, de tous les Maures qui nous avaient accompagnés, Hamar seul resta avec nous.

La première semaine de notre séjour à Mogador suffit en quelque sorte pour réparer les fatigues de plusieurs mois. Une bonne nourriture et du vin nous rendirent en peu de temps une grande partie de nos forces ; mais ce qui contribua surtout à nous remettre, ce fut la tranquillité que nous pûmes goûter après tant de traverses, et le calme qui succéda, dans nos âmes, à une continuelle anxiété.

Je n'eus plus alors qu'un souhait à former, celui de retourner en France, où m'appelaient les vœux de ma famille. Une lettre de mon frère avait devancé mon arrivée à Mogador; et cette lettre, qui m'exprimait l'intérêt le plus tendre et ses inquiétudes sur une position qu'il ne savait pas changée, me rendait plus pénible l'impossibilité où j'étais d'annoncer ma délivrance. Il me tardait donc de partir, et je me décidai à profiter de la première occasion qui s'offrirait.

Mais il fallait attendre encore quelque temps avant qu'elle se présentât. Trois navires seulement étaient en rade : un brick suédois allant à Gênes, et deux petites goélettes génoises sous pavillon anglais, dont l'une devait se rendre à Mahon, et l'autre à Livourne, en touchant toutes les deux à Tanger. Ces trois bâtimens attendaient leur chargement, et celui qui devait être expédié le plus promptement ne pouvait pas partir avant une quinzaine de jours.

Nous fûmes donc forcés de prolonger un séjour qui nous

contrariait beaucoup. La faculté d'examiner la ville, que l'on dit être la plus jolie de l'empire, ne diminua pas l'ennui que nous causa le délai apporté à notre départ.

Mogador se présente avantageusement lorsqu'on arrive du côté du petit désert qui le sépare des terres cultivées. Les minarets, qui s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus de l'enceinte des murs garnis d'une nombreuse artillerie, ne laissent pas, à un certain éloignement, de produire un coup d'œil agréable. Mais l'intérieur de la ville, malgré la régularité des rues et la construction assez soignée de plusieurs maisons, ne répond pas à cette première apparence. Mogador mérite cependant l'attention du voyageur qui aime les sites pittoresques, et doit plaire à celui qui n'y fait que passer rapidement, sans y fixer son séjour.

Cette ville semble en quelque sorte avoir disputé ses fondements à l'Océan. Ses premières batteries sont baignées par les flots ; ses murs, du côté de la mer, sont assis sur les rochers avancés qui servent de digues à l'Océan, et les canons de la place, dont le rempart serait redoutable s'ils étaient en meilleur état, paraissent, pour ainsi dire, défier les vagues qui, presque toujours furieuses, montent à leur hauteur et les couvrent souvent de leur écume. Par le temps le moins orageux, on aperçoit sans cesse, du haut des terrasses qui dominent les maisons des chrétiens, les colonnes blanchâtres et vaporeuses qu'élève continuellement, au-dessus des murs de l'ouest, le choc de la lame contre le roc. Cet aspect me fit conjecturer que, dans les jours de tempête, quand les vents soufflent avec violence, Mogador doit se trouver comme perdu dans les eaux et au milieu des tourbillons de sable. Comment en serait-il autrement ? Tout est mobile au delà de ses murs, l'Océan ainsi que le Désert ; et les monticules sablonneux changent si fréquemment de forme, qu'ils présentent souvent le lende-

main un horizon absolument différent de celui de la veille. Rien ne doit être plus imposant que ce déchaînement des vents dans cette position sauvage, surtout si on se le représente dans le moment où les Maures, montés sur les minarets, font entendre, pour annoncer les heures, leurs chants plaintifs et monotones.

Mogador, comme demeure, est la ville la plus triste qu'on puisse imaginer pour un Européen, à présent que son commerce ne conserve presque rien de l'activité qu'il devait autrefois à des relations plus fréquentes avec Lisbonne et Marseille. Je fus étonné de la détermination qu'ont pu prendre plusieurs négociants de rester, pour des affaires de peu d'importance, au milieu d'une population dont ils auraient tout à redouter, si elle imitait, en s'insurgeant contre le pouvoir, l'exemple des cantons voisins. Il est vrai que ces Européens sentaient bien le danger, ou au moins la tristesse de leur position. M. Casaccia, qui habitait depuis un grand nombre d'années Mogador, où il était venu extrêmement jeune avec M. Léonardi son oncle, dont il avait repris la maison de commerce, aspirait lui-même au moment de pouvoir retourner à Gênes, sa patrie. Dans cette intention, il cherchait à régler les affaires qui le retenaient encore. M. Wilshire se proposait également de saisir la première occasion qui s'offrirait de passer en Angleterre. Si ces deux personnes quittaient Mogador, on prévoyait qu'à l'exception de deux autres chrétiens, il ne resterait dans une ville jadis si florissante par son commerce, que M. Court, négociant anglais, qui était à la fois l'agent de la Hollande et de l'Espagne : encore M. Court, que je me plais ici à remercier de l'intérêt qu'il nous a témoigné, ne pouvait-il être retenu que par des affaires bien indispensables dans un pays où, sans respecter son caractère, un ordre tyrannique de Muley Soliman

l'avait abreuvé récemment de dégoûts et d'outrages. Le traitement dont il fut l'objet mérite d'être raconté, et il suffira seul pour donner une juste idée de la position des chrétiens dans l'empire, et faire connaître jusqu'où s'étend le despotisme du souverain.

Le droit d'importation, sur toutes les marchandises qui entrent dans l'empire de Maroc, est de dix pour cent, et ce droit, qui revient à l'empereur, presque toujours payé en nature, lui est quelquefois envoyé à sa résidence. M. Court avait reçu, en consignation, une partie de toile d'une qualité très inférieure, mais aussi d'un prix très modique. Muley Soliman eut l'occasion d'examiner lui-même une pièce de toile qui, par hasard, se trouva encore plus commune que les autres : il entra dans une colère si épouvantable, qu'il envoya sur-le-champ, au gouverneur de Mogador, l'ordre de faire arrêter, charger de fers et conduire à Maroc le négociant maure, juif ou chrétien qui s'était permis d'introduire dans ses états une pareille marchandise.

Cet ordre parvenu à Mogador est exécuté immédiatement. On n'a aucun égard ni aux vives réclamations de M. Court, ni à son âge, ni à ses infirmités. On méconnaît également le caractère dont il est revêtu. Un officier et des soldats du gouverneur se présentent à son domicile, lui mettent une chaîne aux pieds, le placent sur un mulet, dans une position que son embonpoint rendait peu commode, et, sans l'écouter, le conduisent devant le despote irrité qui doit décider de son sort.

Le sultan, dont l'emportement était un peu calmé lorsque M. Court lui fut amené, se borna, après l'avoir traité avec le plus grand mépris, à lui intimer l'ordre de quitter son royaume dans le plus bref délai, et décida qu'il serait conduit par terre jusqu'à Tanger, pour être remis au consul général d'Angleterre, qu'on chargerait de le faire partir. Ce nouvel

ordre fut rempli avec la célérité du premier. M. Court, obligé de payer chèrement l'escorte qu'on lui donna, traversa, au milieu des plus grands périls, un pays en partie révolté. Arrivé à Tanger, le consul réclama en sa faveur ; mais tout ce qu'il put obtenir fut un délai de six mois, pendant lequel M. Court devait se rendre de nouveau à Mogador pour mettre ordre à ses affaires, et, ce temps expiré, quitter les états de Maroc, si la décision impériale n'était pas révoquée.

Des traits de ce genre, racontés journellement, augmentaient le désir que j'avais de m'éloigner d'une contrée aussi malheureuse. Je me réservais, à mon retour en France, le plaisir de faire connaître à Hamar, qui sentait lui-même le poids de la tyrannie de son souverain, le bonheur de vivre dans un pays que j'avais laissé à mon départ sous le règne de la liberté individuelle. Il se faisait, plus que jamais, une fête de me suivre, et depuis qu'il pouvait sans contrainte me prouver son attachement, il me le témoignait avec une vérité qui ajoutait encore à mon affection pour lui : mais au moment où je me flattais de l'emmener de Mogador, M. Casaccia me fit connaître que la volonté de Muley Soliman s'opposait à ce qu'un Maure s'embarquât dans ce port. En conséquence, j'engageai Hamar, après m'être acquitté envers lui de ses avances, et avoir reconnu son généreux procédé, à se rendre par terre à Tanger, où je me proposais d'aller.

Cette séparation, à laquelle il consentit, le contraria d'autant plus que le voyage par terre devenait dangereux à cause des circonstances. M. Sourdeau, qui nous engageait expressément à ne pas l'entreprendre, venait de me mander que, dans l'espace de quinze jours, trois courriers, porteurs des lettres des consuls, avaient été trouvés égorgés sur le chemin, et ayant leurs dépêches à côté d'eux.

Ces nouvelles inquiétantes n'empêchèrent cependant pas

Hamar de se mettre en route quelques jours après, avec un courrier à pied que les agents européens à Mogador expédièrent à leurs consuls généraux.

Il y avait huit jours qu'il était parti, lorsqu'un des bâtiments en charge se trouva prêt à mettre à la voile. Le sort voulut que ce fut la goélette *la Fortune*, le plus petit des trois. Cette circonstance devint encore la cause d'une nouvelle séparation. Un navire tout au plus de trente tonneaux, et destiné seulement au cabotage dans la Méditerranée, ne promettait pas toute sûreté sur une côte sans refuge, et dans une saison qui commençait à devenir mauvaise. La capacité de la goélette ne comportait d'ailleurs aucun logement, et un trou, qu'on appelait la chambre du capitaine, était le seul abri qu'y trouvaient les passagers : encore, pour s'y reposer, ne pouvaient-ils y entrer qu'alternativement. M. Mexia pensa donc avec raison que, s'il attendait le départ du brick suédois, il ferait le voyage avec moins d'incommodité. Les motifs qui le déterminèrent auraient pu me décider également ; mais je brûlais de partir, et l'occasion que m'offrait le départ de la goëlette *la Fortune*, qui devait toucher à Tanger, me convenait d'autant plus qu'elle me procurait la satisfaction d'aller remercier moi-même M. Sourdeau.

Rien ne s'opposant plus au départ, le 10 novembre, à sept heures du soir, la chaloupe de la goélette, presque aussi grande que ce bâtiment, vint nous chercher. M. Mexia, qui décidément ne partait pas, nous conduisit, accompagné de M. Casaccia, M. Wilshire et M. Court, jusqu'au lieu de l'embarquement. Ce ne fut pas sans regrets que nous nous séparâmes des personnes auxquelles nous devions nos premières consolations ; et, en laissant sur le rivage un compagnon de notre infortune, nous répandîmes autant de larmes qu'il en versa lui-même.

Nous couchâmes à bord, afin d'être prêts à mettre à la voile le lendemain à la pointe du jour. Le nom que portait notre bâtiment nous annonçait les nouvelles chances que nous allions encore courir, et ces chances paraissaient d'autant plus hasardeuses cette fois, qu'il était impossible de s'embarquer d'une manière moins sûre, et avec plus de sujet d'appréhender les événements.

Le 11 novembre, le soleil se leva entouré d'épais nuages au-dessus de l'horizon de sable que nous avions sous les yeux. Au moment où il parut, le vent, qui avait manqué toute la nuit, souffla légèrement de l'est, et nous permit d'appareiller. Cependant, quoique favorable pour sortir de la rade, il n'était pas assez fort pour mettre le navire dehors sans le secours de quelques embarcations. Les capitaines des autres bâtiments à l'ancre à côté du nôtre, nous offrirent leurs chaloupes, qui nous remorquèrent jusqu'à une demi-lieue en mer. La brise ayant un peu fraîchi, nous nous trouvâmes, à midi, à huit lieues environ de Mogador, et seulement à trois de la côte : le vent tomba alors entièrement, et le calme, qui lui succéda, aplanit les vagues autour de notre frêle barque ; le temps devint lourd, et l'atmosphère se surchargea de nuages.

Il pouvait être deux heures quand, portant nos regards vers le sud, nous voyons à une grande distance la mer devenir très houleuse, et entendons le bruit, toujours croissant, occasionné par la violence d'un vent impétueux qui allait fondre sur nous. Les matelots ont à peine le temps de serrer une partie des voiles, que déjà nous fendons l'onde avec une rapidité étonnante. La goélette filait onze nœuds, et le sillage creusé par la rapidité de sa marche élevait devant elle une montagne d'écume, dans laquelle elle paraissait devoir s'engloutir.

Une heure avant la nuit, le ciel, qui avait été très obscur pendant toute la journée, devint entièrement noir, et le vent redoubla de violence. On ne pouvait plus en douter, nous avions à lutter contre une tempête. La continuité du mauvais temps rendit la mer si grosse, que le lendemain les masses d'eau qui se brisaient sur le navire semblaient le menacer d'une perte certaine. Heureusement le vent nous chassait dans la direction qui nous convenait, et nous dépassions, avec la vitesse d'un trait, les villes que nous apercevions à chaque instant le long de la côte. Nous en étions si rapprochés, qu'il nous était facile de distinguer les nombreuses maisons de santons, qui s'y trouvent, et que leur blancheur faisait ressortir au milieu de la brume épaisse dont la terre était couverte.

Mais à peine avions-nous passé le port de Rabat, que le seul avantage dont nous nous félicitions vint à nous manquer. Le vent, sans modérer sa furie, sauta du sud à l'ouest. La goélette, qui marchait si bien vent arrière, s'arrêta tout à coup, et ne fila plus que trois nœuds au plus près. Alors le danger devint extrême : dans le voisinage où nous étions de la terre, nous avions à craindre de ne pouvoir jamais doubler le cap Spartel ; l'obscurité de la nuit, et les nuages qui longeaient la côte, nous empêchaient de reconnaître notre véritable position.

Allions-nous tomber encore une fois entre des mains que, par une triste expérience, nous connaissions si cruelles, ou nous briser et périr sur les récifs de cette côte redoutable ? Chacun de nous regarda quelque temps cette destinée comme inévitable. Un moment surtout me le persuada : le ballottement continuel du navire m'avait rendu malade ; je m'étais retiré dans la cabine, lorsqu'une rafale furieuse, sifflant à travers les cordages, fit pencher entièrement le navire sur le

côté. Il n'y eut plus qu'un cri à bord, et j'entendis M. Souza, qui était sur le pont, s'écrier avec l'accent de la conviction et de la douleur : « Ah ! cette fois nous sommes perdus ! »

Cependant ce moment de crise passé, on crut avoir doublé le cap, et seulement à la distance d'un quart de lieu. Mais il ne fut pas possible de s'en assurer ; et les matelots, qui étaient montés successivement aux mâts, se contredisaient sur ce point.

L'incertitude où l'on était empêcha donc de se diriger vers Tanger au milieu de la nuit. Le capitaine génois ne sut alors quel parti il devait prendre. Il invoquait tour à tour la sainte Vierge et les saints, et exprimait uniquement son désespoir. Il eût bien voulu gagner, à l'entrée du détroit de Gibraltar, les feux de Tarifa, près desquels il désirait, ainsi que nous, pouvoir s'abriter pendant la nuit ; mais en vain on cherchait à les découvrir. « Qu'allons-nous faire, signor capitaine ? » s'écria-t-il en consultant M. Scheult. L'avis de ce dernier, et celui de M. Souza, furent que, malgré l'agitation de la mer, qui rendait toute manœuvre dangereuse, en raison de la petitesse du navire, on devait chercher à se maintenir jusqu'au matin dans la même position, en courant tantôt sur un bord et tantôt sur l'autre.

Cet avis adopté, nous manœuvrâmes toute la nuit de cette manière. Au milieu de l'obscurité la plus profonde, nous allions pour ainsi dire de la côte d'Afrique à celle d'Espagne. Nous nous approchions alternativement du cap Spartel ou du cap Trafalgar, et, lorsqu'on croyait découvrir, d'un côté ou de l'autre, la terre ou des rochers, on virait aussitôt de bord, et jamais sans danger.

Le crépuscule en paraissant mit un terme à nos inquiétudes. A notre grand contentement, et après avoir fait, en deux jours et deux nuits, une traversée de près de cent

vingt lieues, nous nous trouvâmes, le 13 de grand matin, à une petite distance de Tanger. A sept heures nous jetâmes l'ancre dans sa rade, où l'on ne remarquait aucun navire.

La ville, qui se présente en amphithéâtre, nous offrit, peu après, le spectacle le plus touchant. Notre arrivée était annoncée, et on savait qu'à l'exception de la goélette, aucun autre bâtiment ne viendrait probablement de longtemps dans un pays ravagé par une épidémie qui en éloignait tous les étrangers. Au moment où nos voiles se baissèrent, nous vîmes le pavillon de France se déployer sur le mât de la maison consulaire ; les pavillons de toutes les puissances flottèrent successivement sur les terrasses de chaque consulat étranger ; et ces bannières de diverses couleurs, agitées par le vent qui soufflait encore avec violence, s'élevèrent dans les airs, comme le signe d'un hommage rendu au malheur par la civilisation européenne.

Bientôt nous aperçûmes un groupe se former sur la grève au bas de la ville. Nous en étions à une grande distance, et la crainte de jeter l'ancre dans certaines parties de la baie qui sont dangereuses, nous avait empêchés d'approcher. Vu du rivage, à cet éloignement, notre navire ne devait paraître qu'une forte chaloupe, puisque ses bords s'élevaient tout au plus à trois pieds au-dessus de l'eau.

Une demi-heure était à peine écoulée, lorsque nous vîmes une embarcation se diriger vers nous. Elle était montée par des Maures et le capitaine du port. C'était M. Sourdeau qui nous envoyait chercher, et lui-même, nous dirent les Maures, nous attendait déjà sur le rivage. Plusieurs consuls s'y trouvaient avec lui, et presque tous les chrétiens en résidence à Tanger.

Nous entrâmes aussitôt tous les quatre dans la chaloupe que l'on nous dépêchait, et nous nous séparâmes du capitaine

génois, qui devait mettre à la voile avant la fin du jour, en lui souhaitant un heureux voyage.

En approchant du rivage, le cœur nous battait avec violence. Le groupe nombreux, qui montrait tant d'empressement de nous voir, était moins impatient que nous. Il nous tardait de témoigner combien nous étions sensibles à l'intérêt qu'on nous accordait. Déjà nous découvrons les costumes européens; déjà l'uniforme français porté par M. Sourdeau a frappé nos regards, et l'a désigné à notre reconnaissance : nous sommes bientôt auprès de lui. Le contentement, la joie de cet homme généreux, en me serrant dans ses bras, égalèrent l'attendrissement que j'éprouvai moi-même.

M. Sourdeau nous annonça que sa maison était disposée pour nous recevoir; et, en me pressant affectueusement la main, me cita ce vers qui ne pouvait être mieux appliqué :

Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.

Il ne nous restait plus en effet qu'à remercier la Providence qui nous avait permis de surmonter tant de dangers. Avant d'entrer dans la maison du consulat, M. Sourdeau nous conduisit à la chapelle des chrétiens. Cette chapelle, fondée par l'Espagne, s'élève humblement à côté de la grande mosquée, et réunit les fidèles au milieu du fanatisme des musulmans. Elle était éclairée par un grand nombre de cierges, lorsque nous y entrâmes : on nous attendait, et les prêtres étaient déjà à l'autel. Le service divin commença aussitôt, et les consuls d'Espagne et de Portugal, qui nous avaient accompagnés, y assistèrent, ainsi que plusieurs autres chrétiens. Un *Te Deum* chanté en action de grâces termina cette touchante cérémonie, et chacun de nous, prosterné dans le temple, remercia Dieu avec une ferveur d'autant plus grande, que l'impression douloureuse de nos malheurs n'était pas encore affaiblie.

CHAPITRE XVII.

Bontés de M. Sourdeau pour nous. — Situation désagréable des agents européens à Tanger. — Maison de M. Sourdeau. — Aspect de Tanger. — Vue des côtes d'Europe. — Rues de Tanger. — Ennui qu'un Européen éprouve dans cette ville. — La chasse, seule distraction que l'on peut s'y procurer. — Un fâcheux accident. — Arrivée de deux navires de Marseille. — Hamar change de résolution et ne veut plus m'accompagner. — Départ de Tanger. — Arrivée à Marseille.

PLUS d'un mois s'était écoulé depuis que nous étions à Tanger. Deux bombardes de Marseille, annoncées par la voie de Gibraltar, étaient les seuls bâtiments qu'on y attendît. Nous désirions ardemment leur arrivée, afin de nous y embarquer pour regagner la France : mais en vain nos yeux se promenaient sur le détroit à chaque instant du jour ; aucun des navires que nous apercevions ne se dirigeait vers nous; et si quelques-uns semblaient s'approcher du port, bientôt en s'éloignant, ils nous livraient de nouveau à toute la vivacité de notre impatience.

Un séjour aussi prolongé ne laissait pas que de me contrarier. Cependant il semblait que je n'avais rien à désirer. La maison de M. Sourdeau était devenue en quelque sorte la mienne ; et ce consul, si distingué par la noblesse de ses sentiments et son extrême délicatesse, multipliait ses attentions à mon égard. M. Scheult et mes autres compagnons ressentaient également les effets de sa bonté. Voulant que nous pussions nous remettre entièrement de nos fatigues, et désirant nous faire oublier le passé, sa table était servie avec une abondance que sa simplicité ne recherchait pas dans son isolement habituel.

Mais tant de soins et de prévenances ne pouvaient changer la nature du pays; il me tardait de fuir à jamais un odieux despotisme, et une atmosphère empoisonnée par le souffle des habitants ; M. Sourdeau devait sentir lui-même combien il est pénible de vivre dans une pareille contrée. Je le dis avec vérité, si des périls qui se présentent sans cesse, des privations continuelles, le manque de société, et la renonciation au monde civilisé, sont des titres auprès des gouvernements, les consuls qui résident à Tanger ont acquis tous ces titres.

On a dit, en parlant des agents européens envoyés près des puissances barbaresques, qu'ils étaient placés en sentinelles perdues de la diplomatie, pour secourir l'humanité. Dans l'empire de Maroc, telle est en effet leur principale mission. L'honneur attaché à ces fonctions n'en exclut pas l'ennui, et les places de ce genre ne seraient certainement pas enviées, si l'on pouvait connaître le fardeau qu'elles imposent. Plus d'un capitaine de navire marchand, joyeux de s'éloigner de la côte barbare où l'amenaient passagèrement ses affaires, a souvent exprimé hautement sa compassion pour l'agent qu'il laissait dans une aussi triste résidence.

La maison habitée par M. Sourdeau, quoique une des plus agréables de Tanger, n'offrait cependant pas, dans l'état où elle était, toutes les commodités désirables. Il ne put m'y recevoir qu'en se gênant lui-même : j'en éprouvai une grande contrariété, mais toutes mes représentations à cet égard dûrent céder à son obligeance.

De l'appartement que j'occupais, j'apercevais les deux tiers de Tanger. Une fenêtre exposée au nord, me montrait l'Alcassaba, ou château de la ville, qui est situé à son extrémité dans cette direction. L'Alcassaba, entouré de très hautes murailles crénelées, contient plusieurs bâtiments. Un chemin

assez rapide y conduit en décrivant quelques sinuosités, et mène à la porte d'entrée, qui est la seule de ce côté. Ce château est la résidence du sultan quand il vient visiter Tanger. La partie de la ville qui se trouve immédiatement au pied de la colline sur laquelle il est bâti, ne présente aucun édifice remarquable. L'aspect uniforme des maisons carrées, de leurs toits plats et blanchis, n'a rien qui charme la vue. On distingue seulement de ce côté la maison du consul de Hollande, qui paraît colossale, relativement à celles qui l'entourent. Dans l'éloignement on découvre une petite mosquée, et plus près de la maison de M. Sourdeau, on voit, entourées de quelques arbres, les ruines d'une autre mosquée, qui est appelée maintenant, par les chrétiens, la Tour des Cigognes, parce qu'à l'approche du printemps ces oiseaux viennent y faire leurs nids.

La vue dont je jouissais d'un autre côté était à la fois plus étendue et variée. On découvrait l'Espagne dans le nord. Le détroit de Gibraltar, et les terres d'Afrique, qui forment la baie de Tanger en se prolongeant jusqu'au cap Malabar, fermaient l'horizon dans la partie de l'est. Par tous les temps on distinguait les maisons de Tarifa, qui est la ville de l'Europe la plus rapprochée de Tanger ; et, lorsque l'état de l'atmosphère le permettait, il était facile d'apercevoir à la simple vue, et malgré la distance, les fortifications blanchâtres dont est couronné le sommet du mont Gibraltar, qui s'avance majestueusement à l'entrée du détroit, et commande la soumission aux nombreux navires qui passent à sa portée.

La partie orientale de Tanger, visible du consulat de France, renferme, entre autres bâtiments, la maison du consul d'Espagne, et la grande mosquée de la ville, devant laquelle on passe en descendant la rue qui conduit au port. Au pied de la maison de M. Sourdeau, est *l'alcaisseria* où se

tient le marché journalier. Ce quartier, le plus animé de la ville, est le centre d'un mouvement continuel. J'y avais sans cesse sous les yeux le spectacle le plus varié. A chaque instant du jour un événement différent satisfaisait ma curiosité. Tantôt les chants qui annonçaient le convoi d'un musulman décédé attiraient mon attention, et je voyais ceux qui le portaient marcher à pas précipités ; tantôt, et souvent dans le même moment, j'apercevais le cortège d'une fiancée que l'on conduisait chez son époux. Placée dans une espèce de panier qui était entièrement fermé, et portée sur les épaules de quatre hommes, elle ne pouvait être vue de personne, et son mari, qui l'attendait, devait seul la tirer de sa prison, et la voir lui-même pour la première fois. Un autre jour, c'était une espèce de fou, vénéré comme un saint à Tanger, dont les cris aigus retentissaient dans la rue. Cet homme, qui jouait plutôt le rôle d'imbécile qu'il ne l'était réellement, s'accroupissait auprès du mur d'une maison, et, par des hurlements et mille grimaces ridicules imposait à la crédulité des passants le tribut que chacun lui accordait, soit en lui baisant la main par respect, soit en lui faisant une offrande en argent.

Il était rare de ne pas entendre dans la rue, à chaque instant du jour, l'explosion d'armes à feu, le son étourdissant du tambour, et celui des musettes. Les mariages, les circoncisions, toutes les cérémonies en général sont toujours accompagnées de cette musique discordante et de fréquents coups de fusil ; les habitants semblent prendre le plaisir le plus vif à cet exercice.

Des scènes toujours nouvelles et quelquefois bizarres purent me distraire pendant les premiers jours, mais sans modérer l'ennui qui est bientôt à Tanger le partage de tous les chrétiens. Un seul plaisir, celui de la chasse, peut le

tempérer, et encore faut-il l'acheter par des inquiétudes et des dangers qui empêchent maintenant de s'y livrer comme autrefois. Cependant notre consul recherchait souvent cette unique distraction, et chaque fois je l'accompagnais, ainsi que deux ou trois autres chrétiens. En vain le gouverneur nous avertissait qu'il n'y avait aucune sûreté pour nous hors de la ville : pour tâcher d'accorder la prudence avec notre désir, nous avions le soin de nous faire suivre par deux ou trois soldats maures ; mais l'escorte que nous choisissions, pour assurer notre tranquillité, me semblait plus propre au contraire à augmenter nos craintes. Le soldat qui venait le plus habituellement avec nous, et que nous regardions comme notre grand protecteur, était connu, parmi les chrétiens, pour un brigand déterminé, et on savait qu'à l'époque de la dernière guerre de la France avec l'Espagne, il avait tué de sa main quelques Français, lorsque plusieurs, fuyant dans des nacelles les pontons de Cadix, tâchèrent d'aborder la côte de Barbarie, dans l'espoir d'y trouver un refuge. Ce Maure se nommait Chebah. Un regard faux et l'expression de tous ses traits annonçaient la cruauté. On l'emmenait de préférence à tout autre, parce qu'on lui supposait de l'influence sur les bandits de son espèce qui auraient pu nous attaquer. Seulement, il était prudent de déposer au moment du départ, d'une manière ostensible pour cet homme, l'argent qu'on avait sur soi, et tout ce qui aurait pu, en chemin, tenter sa cupidité. Au moyen de ces précautions, on croyait pouvoir compter sur une protection dont il se faisait un revenu,puisqu'on avait soin de le bien payer au retour.

Dans nos diverses excursions, que nous étendîmes quelquefois jusqu'à deux lieues de la ville, nous éprouvâmes des inquiétudes, mais nous échappâmes à tous les dangers. Le seul que je courus fut l'effet d'un accident. Après avoir

surmonté tant de chances malheureuses, je faillis périr dans une partie de plaisir. La dernière fois que j'allai à la chasse, au moment où je rechargeai mon fusil, la chaleur du canon embrasa la poudre que j'y versai trop précipitamment, et le feu prit à la boîte en bronze que je tenais à la main. Cette boîte, qui contenait une livre de poudre fine fortement comprimée, s'enleva, et éclata au-dessus de ma tête, en produisant la plus violente détonation.

M. Sourdeau et l'interprète du consulat d'Espagne, qui se trouvaient à peu de distance de moi au moment de l'explosion, me croyant renversé, et peut-être tué, parce qu'ils ne m'apercevaient plus, à cause du nuage de fumée qui m'entourait, jetèrent ensemble un cri d'effroi. Moi-même je crus d'abord avoir le bras emporté; mais cet accident, qui pouvait être mortel, ne m'occasionna qu'une blessure qui me priva, pendant plusieurs mois, de l'usage de la main.

Le retard des bâtiments attendus de Marseille devenait pour moi le motif d'un chagrin véritable, lorsqu'un jour revenant de visiter les ruines de Tingis, que l'on découvre sur la plage à l'orient de Tanger, j'aperçus les deux navires, si impatiemment désirés, déjà mouillés dans la rade.

J'entrevoyais enfin le moment de mon départ; mais il fallait attendre au moins quinze jours avant de l'effectuer; les négociants juifs, affréteurs des bâtiments, ayant encore à faire leurs préparatifs pour les charger.

Assuré de partir, ce délai ne me contrariait plus; il me convenait au contraire, parce que j'espérais que, dans l'intervalle, Hamar, dont je n'avais pas de nouvelles depuis fort longtemps, pourrait encore me rejoindre. Je l'avais déjà revu à Tanger; mais il était allé à Tétouan dans l'intention de faire ses adieux à sa famille avant de s'embarquer avec moi. J'avais mis à profit son absence pour lui en procurer les

moyens, et M. Sourdeau comptait chaque jour recevoir de l'empereur, pour le départ d'Hamar, le consentement qu'il avait sollicité à ma demande, en supposant des intérêts de commerce qui appelaient ce Maure à Marseille.

Hamar vint me retrouver en effet dans les premiers jours de janvier ; mais ses dispositions n'étaient plus celles qu'il m'avait montrées d'abord. Il m'annonça d'un air embarrassé que sa mère s'opposait à son départ. On lui avait tant représenté combien il serait indigne d'un Maure de suivre des chrétiens, que le fanatisme avait pris sur son esprit, en peu de jours, un ascendant auquel il était étranger auparavant.

La résolution d'Hamar m'affligea ; du reste, il se séparait de nous avec une peine réelle : en prenant congé de moi pour retourner à Tetouan, il me témoigna tous ses regrets.

Le moment de quitter une terre ingrate qui chaque jour me devenait plus odieuse, arriva enfin. Le bâtiment qui devait nous emmener était prêt à faire voile. L'avenir commença alors à s'embellir pour moi. En regagnant l'Europe, j'allais me livrer aux doux épanchements de la reconnaissance. Chaque nouvelle nous apportait les preuves de l'intérêt que plusieurs personnes bienveillantes nous avaient porté. M. le comte de Bathurst et sir Robert Wilson, à Londres, M. le duc Decazes et M. Gabriel Delessert, à Paris, avaient généreusement combiné, pour nous tirer d'une fâcheuse position, les ressources du pouvoir et de la fortune.

Le 23 janvier, à quatre heures du soir, je descendis au port avec mes compagnons pour nous embarquer. La plupart des consuls nous y accompagnèrent. Au moment de les quitter, je me jetai dans leurs bras, mais en vain mes yeux cherchèrent celui que mon cœur n'oubliera jamais. M. Sourdeau s'était

dérobé à nos remercîments, et n'avait pas voulu non plus nous rendre témoins de l'émotion que lui causait un départ qui le rendait à son isolement.

Au déclin du jour on appareilla : au milieu de la nuit, ayant passé devant Gibraltar, nous entrâmes dans la Méditerranée.

Le lendemain, un vent entièrement contraire nous rejeta vers la côte d'Afrique ; mais ayant ensuite changé, il nous permit de continuer notre route. On devait d'autant plus désirer un temps favorable, que nous ne pouvions espérer aucun abri pendant la durée du voyage. L'approche même de l'Espagne nous était interdite à cause de la peste et du point de départ ; il fallait donc, malgré la petitesse du bâtiment et son mauvais état, se décider à tenir continuellement la mer jusqu'à notre arrivée.

Enfin, après dix-sept jours d'une pénible traversée, accompagnée de contrariétés et de nouveaux dangers, nous arrivâmes à la vue des côtes de France. Le 8 février, à la petite pointe du jour, les matelots, qui se tenaient tous en observation sur le pont, crurent la découvrir. Bientôt plus de doute, les nuages du matin se dissipèrent, et les premiers feux du soleil naissant dorèrent le sol de la patrie, que les cris d'allégresse de l'équipage saluèrent en même temps.

Un vent très frais enflait les voiles et nous portait rapidement vers la terre. Nous ne tardâmes pas à nous en approcher, et à nous trouver entourés d'un grand nombre de pêcheurs de Martigue, dont les bateaux en dérive passaient à chaque instant à l'avant et à l'arrière du bâtiment, et nous permettaient d'entendre la voix de nos compatriotes, et des paroles fugitives qui faisaient tressaillir nos cœurs. Cependant nous étions trop à l'ouest du port de Marseille pour espérer d'y entrer le même jour.

En conséquence nous dûmes encore louvoyer toute la nuit sur la côte ; mais le lendemain de grand matin le navire était à l'ancre à l'île de Pomègue, et le 10 février j'entrai, avec mes compagnons de malheur, au lazaret de Marseille.

J'avais déjà éprouvé bien souvent la douce émotion que procure, au terme d'un long voyage, le retour dans son pays ; mais cette fois, l'amour inné de la patrie s'exalta en moi par de douloureux souvenirs. Mon imagination se plut à comparer les malheurs récents avec les douceurs présentes. Rendu, comme par miracle, au pays le plus civilisé, c'était pour mieux sentir ma félicité que je me rappelai, non sans étonnement encore, que naguère je m'étais vu perdu au milieu des déserts arides d'une contrée sauvage. Les traitements mêmes de ses barbares habitants, toujours présents à ma pensée, relevaient à mes yeux le prix des consolations que me prodiguaient à l'envi mes généreux compatriotes. Chaque souvenir ne s'offrit donc plus à mon esprit que pour augmenter l'ivresse d'un bonheur vivement senti ; et si j'eus à me rappeler les misères d'un odieux esclavage, ce fut pour voir se rouvrir devant moi, avec une satisfaction encore plus grande, le champ des jouissances de la vie qui m'avait été si longtemps fermé.





TABLE DES MATIÈRES.



Bruges, impr. Jos. Houdmont-Carbonez.


FORSAN
ET HAEC OLIM
MEMINISSE
JUVABIT

